This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

G [ouger 'Alfa;]

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST GILES, OXFORD

DATION FUND

Vat. Fr. II A. 2165

RECUEIL
DE TOUTES LES FEUILLES
DE LA
SPECTATRICE
QUI ONT PARU
ET DE CELLES
QUI N'ONT POINT PARU.

Volume in-douze broché, 24. sols.

Relié en veau 35. sols.

A PARIS,
Chez la veuve Pissot, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix-d'or.
Et au Palais, chez Jean de Nully, Grand'Sale du Palais, à l'Ecu de France.

M. DCC. XXX.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.

LA SPECTATRICE.

Premiere Semaine.

PRIX, Six sols.

A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, à la descente du Pont-Neuf, sur le Quay de Conty, à la Croix d'Or.

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, dans la Grande Salle du côté de la Cour des Aydes, à l'Ecu de France & à la Palme.

MDCCXXVIII.

Avec Privilege & Approbation.

LA SPECTATRICE

Premiere Semaine.

J'ADMIRE quelquefois l'orgueil des hommes, qui nous taxent d'inconſtance & de legereté. Il me ſemble, qu'en ambition, en amour, & en autre choſe, nous voulons plus fortement qu'eux ce que nous voulons; & que quand nous voulons, nous ne perſeverons pas moins que les hommes.

Trois ou quatre Spectateurs qui ont paru en France nous ont donné quelques brochures, & en ſont demeurés-là. N'auront-ils point

de honte, qu'une femme fourniſſe mieux cette carriere ? car j'eſpere bien aller plus loin que ces Meſſieurs.

Les femmes, dira-t-on, ne manquent pas de preſomption, mais l'affaire eſt de bien executer, de continuer, de penſer beaucoup & de bonnes choſes, & enfin d'écrire au moins paſſablement, ſans quoi il eſt inutile de bien penſer quand on ſe mêle d'écrire.

Je ſçai que tout cela feroit merveilles : mais ne peut-on point réuſſir & perſeverer ſans tout cela, ſans être homme, & avec du courage ? Telles femmes ont entrepris & mis à fin ce que des hommes, en reputation d'habileté & d'experience, avoient abandonné faute d'eſprit ou de cœur.

Un célebre Auteur moral * a dit, que les femmes ſont extrêmes, meilleures ou pires que les hommes ; il avoit raiſon ; quand

* La Bruyere.

nous ne ne les valons pas, nous valons bien peu ; mais quand nous les paſſons, nous nous faiſons bien remarquer.

Je ne croi pas être des pires dont parle cet Auteur : qui empêcheroit que je ne fuſſe des meilleures ? La nature qui repand ſes biens comme il lui plaît, & peut-être ſouvent au hazard, n'auroit-elle pas pû m'excepter avantageuſement, non ſeulemnt des femmes ordinaires, ce qui ne paroîtra pas aux hommes un avantage conſiderable, mais des hommes ordinaires, & même des Auteurs qui ſe croient plus que des hommes ? N'auroit elle pas pû me faire reſſembler à ces femmes qui valent mieux que les hommes, & ce qui ſeroit une ſuite de l'exception, ſans que j'en fuſſe plus fiere ?

Quoiqu'il en ſoit, car au fond je n'ai garde de m'en flater, j'aurai peut-être, en qualité de Femme Auteur, quelque avantage ſur les

Auteurs de l'autre sexe. Les hommes, malgré leur jalousie contre nous sur tout ce qui regarde l'esprit, ont ordinairement de l'indulgence pour les femmes: ils leur pardonnent volontiers de certaines choses, comme des negligences, des absences d'esprit, des vivacités, des étourdries, & même quelque fois des fautes de conséquence. Par exemple, une Actrice qui paroît pour la premiere fois sur le Theatre, à moins à craindre la sévere critique du Parterre qu'un nouvel Acteur.

Mais cette indulgence vient-elle de generosité, de bonté? j'en doute fort. Les hommes nous trouvent foibles par l'esprit, peu capables de les égaler; & en general si inferieures à eux, qu'ils croient nous devoir faire toûjours quelque grace: n'est-ce point par cette belle raison qu'ils nous passent des fautes que nous leur passons nous autres par pure bonté?

Peut-être auſſi que leur penchant naturel pour nôtre ſexe a quelque part au quartier qu'ils veulent bien nous faire. Mais qu'eſt-ce que ce penchant ? il me ſemble que ce n'eſt qu'une certaine diſpoſition naturelle que j'aurois bien envie d'appeller une eſpece d'inſtinct. Vous faites par là, Meſſieurs les hommes, quantité de choſes que vous vous faites l'honeur d'attribuer à de loüables motifs.

Après tout, que m'importe d'où vienne la complaiſance des hommes, & qu'ils en aïent ou non à l'égard de cet Ouvrage. S'ils n'en ont pas, je m'en paſſerai, & je m'en tiendrai à celle des femmes, ſur leſquelles il y a beaucoup plus à compter: s'ils en ont, je ne leur en ferai pas extrêmement obligée, parce que je l'imputerai à des motifs peu obligeans; car je croi les bien connoître. Auſſi, loin de leur faire ma cour pour obtenir des ſuffrages, je me prepare à leur dire des verités

propres à rabatre leur orgueil.

Ne vous formalisez pas, Lecteurs masculins, d'un procedé si resolu; je n'épargnerai pas mon sexe, & je ne me ferai point de quartier à moi-même. Cela sera peut-être extraordinaire dans une femme qui a son petit amour propre, mais je suis ainsi faite. Il y a de l'extraordinaire dans mon esprit, mon goût, mes sentimens, & dans tout mon caractere. Il y en a aussi dans ma naissance & dans mon enfance. Je ne ferai peut-être point mal d'en dire quelque chose, pour donner une idée de l'Originale qui ose dévenir Auteur.

Je commencerai donc par là, non point par amour propre, comme on le verra; car ce commencement n'a pas dequoi m'illustrer. J'y mêleray, comme par tout ailleurs, quand le cœur m'en dira, quelques moralités en dépit de l'esprit de bagatelle aujourd'huy aussi commun dans les hommes que

dans les femmes, preſque toûjours ennemi des reflexions ſenſées, & qui ne voudroit lire que des faits ou des ſentimens.

J'avertis qu'on ne doit pas s'attendre icy à un ſtile correct ni égal, ni à des penſées toûjours raiſonnables. Je n'ai jamais écrit & je n'ai penſé que ſolitairement. J'apprendrai à écrire en écrivant, & à penſer mieux à meſure qu'on ſe moquera de ce que j'aurai mal penſé. Pour de l'égalité, qu'on n'en eſpere point: je ſuis femme, & je ne veux point forcer la nature. Je paſſe à mon origine.

Entre ceux que j'ai regardés comme des hommes dont je pouvois être la fille, celui qui fut le plus vrai-ſemblablement mon pere étoit un vieux garçon des plus Gentil-hommes, car il comptoit ſa nobleſſe depuis pluſieurs ſiecles, je ne me ſouviens pas combien. Il étoit honoré de la qualité de Baron de L... Li.. étoit le nom d'u-

ne Terre & d'un Village dont il étoit Seigneur, & dont il se piquoit de recevoir exactement les hommages.

Il fut autant estimateur de la noblesse de naissance, qu'indifferent sur celle que la nature donne à de certaines personnes sans égard au rang de leurs peres. Je croi même qu'il ne connoissoit point celle-ci, & qu'il ressembloit un peu à ces entêtés de la noblesse du sang, qui donnent presque l'exclusion à celle de l'ame & du merite; gens intraitables sur cet article, qui regardent la Bourgeoisie comme une espece d'hommes fort subalternes; gens enfin incapables de convenir que la grandeur de l'ame surpasse celle qu'on peut tirer de ses ancêtres, & qu'un homme d'esprit & de cœur, sans naissance & sans fortune, est plus noble mille fois que le plus grand Seigneur, quand toute sa grandeur est reduite à la noblesse de son sang & au fracas de ses équipages.

Je dis donc que le Baron étoit de ces gens-là. Il citoit & comptoit ſes Ancêtres par noms & par ſurnoms. Il y joignoit leurs campagnes & des combats ſinguliers & circonſtanciés : il en parloit ſans ceſſe, à table & ailleurs ; c'étoit là ſon cheval de bataille.

Comme l'eſprit eſt ſouvent précoce en nôtre ſexe, j'ai admiré de bonne heure cette eſpece d'amour propre, qui veut être diſtingué par ce qui n'eſt plus, qui fonde ſa grandeur là-deſſus, & qui ne daigne en acquerir d'autre pour ſoi-même, ni pour ſes deſcendans. La verité eſt que le Baron ne ſe ſoucioit gueres de poſterité : ce fut peut-être par cette raiſon qu'il ne ſe maria jamais à ma mere.

Or, ma mere fut jadis une Demoiſelle, voiſine de ce Seigneur, un peu ſa parente, aſſez jolie & d'une ancienne nobleſſe, mais broüillée avec la fortune. Dans cet état, & après la mort d'un frere unique,

elle se trouva orpheline & mal à son aise, parce que son pere n'avoit jamais eu d'ambition que pour la chasse.

Le Baron qui n'avoit chez lui, pour le gouvernement de son Domestique, qu'une niéce presque imbecile, offrit sa maison à la Demoiselle, qui lui parut estimable parce qu'elle sortoit d'une famille presqu'aussi antique que la sienne. Il lui proposa l'intendance de cette Gentilhommiere; à quoi elle étoit propre, aïant été élevée avec tous les animaux de basse-cour & de la societé des Dames Dindonnieres.

Ces offres furent acceptées; elle alla demeurer avec le Baron. Bientôt elle gouverna la maison & la niéce même qui ne sçavoit rien gouverner. Elle mit tout à profit dans cette Terre, & entra dans tous les détails avec tant de courage & de patience que les domestiques, se voïant enlever leurs revenus d'industrie, lui quitterent la

place. C'étoit ce qu'elle vouloit: elle les remplaça par des gens ſimples & de peu d'experience, qu'elle reſolut de congedier quand ils ſe ſeroient déniaiſés.

Le bon Gentilhomme la laiſſa faire, trop heureux d'être débaraſſé de quelques ſoins juſqu'alors indiſpenſables pour lui, & de pouvoir deſormais vaquer ſans inquietude & ſans diſtraction aux affaires pour leſquelles il étoit né; c'eſt-à-dire, à boire, manger, jaſer & chaſſer avec quelques Nobles de ſon eſpece.

L'unique ambition de cette Nobleſſe campagnarde étoit de ſe bien nourrir. Plus heureux que des Seigneurs de Cour acharnés toute leur vie à la pourſuite d'une grandeur en idée qui ne remplit jamais le vuide de leurs deſirs, la bienheureuſe cotterie rempliſſoit tous les jours le ſeul vuide qu'elle connoiſſoit: le Baron s'y ſignaloit par des talens qu'il ne devoit pas moins

à un heureux naturel, qu'à ſes exercices ſouventefois réïterés ; & ce n'étoit pas ſans fruit.

Comme le plaiſir actuel fait le bonheur (en dépit de je ne ſçai quel Philoſophe célebre & moderne, dont j'ai oublié le nom, qui a oſé diſputer contre une verité ſi claire & ſi utile) ce Gentilhomme étoit heureux d'un bonheur qui recommençoit à chaque fois qu'il avoit du plaiſir. Auſſi avoit-il un grand air de proſperité : il ne connoiſſoit ni inquietude ni inſomnie, ni eſtomach ni poitrine, que par oüi dire. La nature faiſoit excellemment en lui toutes ſes fonctions, ſans qu'il y prît garde, ſans qu'il s'en mît en peine, & ſans que jamais aucun Medecin s'en mêlât. Il étoit un des premiers hommes du monde pour dormir & pour digérer ſans ſecours ; la ſanté & la joïe étoient peintes ſur ſa face, & il eût donné envie à un Monarque de dévenir Gentilhomme de Campagne

auſſi bien conditionné que lui.

Ce qui contribuoit beaucoup à ſa bonne diſpoſition, c'eſt qu'il n'étoit gueres amoureux, & que l'objet le plus aimable ne lui inſpiroit preſque rien, ſi Bachus ne l'y diſpoſoit : c'étoit la ſeule choſe qui pût l'aider à ſortir de l'heureuſe indifference dont la nature l'avoit pourvû.

Mais comme il n'y a rien de permanent dans ce monde, & particulierement dans l'homme, ſa tranquilité fut dérangée par les appas de ma mere : à force de la voir il en devint un peu amoureux. Comme il n'étoit pas homme à filer le parfait amour, il ſe détermina à lui faire une déclaration de ce qu'il ſentoit ; & bientôt il la lui fit : j'ai ſçû cela de ma mere, & d'autres choſes encore. La déclaration fut naïve, ſuccinte, ſans art : figurez-vous-en une dictée par la pure nature. La verité eſt qu'il l'avoit précedée de quelques douceurs ſo-

lides ; car, quoique peu rafiné, le bon homme ſçavoit que le plus ſeur étoit d'attaquer les cœurs par leur foible. Il avoit tâché d'engager ma mere à répondre à ſa paſſion, en la rendant ſenſible par celle qu'il lui connoiſſoit pour les biens utiles : on comprend qu'il lui fit quelques preſens honnêtes & convenables à une fille de condition, & que la déclaration ne vint qu'après une intervale raiſonnable. Elle fut écoutée ſans colere, & les douceurs ſolides continuant, ma mere qui n'avoit pas un cœur de roche, ſentit qu'elle n'étoit pas inſenſible. Il ne manqua pas de s'en prévaloir, & elle n'eut pas le courage d'être cruelle pour un homme qui l'aimoit de bonne foi, & dont les manieres, ſans être polies, lui paroiſſoient fort engageantes.

Quelques Lecteurs, ſe picquant de délicateſſe, blâmeront cette conduite. Ma bonne maman eût dit à ces gens-là, que le procedé le

plus genereux eſt le plus noble, & en même tems le plus convenable à cette ſorte d'hommes, qui ne pourroient jamais ſe faire aimer s'il leur falloit faire pour cela tout le chemin marqué dans la Carte du Tendre.

Une autre raiſon en faveur de ma mere, c'eſt qu'elle n'auroit jamais eu le tems ni la patience d'y faire tant de façons, en uſage chez une autre eſpece de femmes plus intereſſées qu'elle dans leur amour propre, qui exige des ſoins, des complaiſances, des ſervices, des hommages.

Ce n'eſt pas que j'approuve la conduite de ma mere; encore moins que je lui reſſemble à cet égard. Elle eût bien dû, comme je le lui ai dit pluſieurs fois, propoſer & même impoſer le mariage; mais elle craignit apparemment que cette pillule ne dégoûtât un homme comme le Baron. Tant y a qu'elle ne le fit point, & qu'elle vêcut

avec lui comme s'il n'y eut point eu de mariage au monde. Elle eut tort, encore une fois, & pour elle & pour moi; car ce défaut de formalité, qui a fait plus qu'une terrible breche à sa reputation, est cause que, fille de deux personnes de qualité, je suis sans doute méprisable par ma naissance. Mais pour qui méprisable? Pour des gens qui le sont peut-être plus que moi par cette maniere de penser: ainsi je ne m'en mets gueres en peine. Finissons la digression.

Quelque tems après ma mere devint enceinte d'une petite creature destinée à lui ressembler aussi peu qu'au Baron & à un autre de ces Nobles qu'elle me dit avoir un peu aimé aussi. Voilà mon origine.

Je dirai deux mots de la maniere dont j'ai été élevée. Ma mere eut de la bonté pour moi; mais mon éducation lui parut une affaire moins pressante que celle des poulets. Elle negligea donc tout-à-fait

ma petite ame. Un heureux naturel m'a dédommagée : j'ai passé mon enfance avec quelques enfans du Village, & avec les bêtes du Château, à courir & à faire la folle. Mais j'ai cessé de bonne heure d'être enfant : la pensée a été précoce chez moi, comme je l'ai dit ; ensuite l'envie m'est venuë de penser mieux, & d'apprendre les pensées de ceux qui pensoient mieux que moi. Mais, helas, il n'y en avoit ni dans le Château, ni dans le voisinage : je m'avisai d'en chercher dans les livres de nôtre Curé ; car le Baron m'avoit fait apprendre à lire.

Ce Curé étoit bon compagnon & bon buveur. Il venoit quelque fois chez nous, où il mettoit ces talens à profit ; & moi j'allois sans façon chez lui, quand la fantaisie m'en prenoit. Il avoit des livres de plus d'une sorte ; je voulus lire : il m'en prêta quelques-uns, & puis quelques autres.

Je trouvai presque tous les Romans plats & dégoûtans. Les livres de morale étoient pires, à quelques-uns près, où un peu de bon se trouvoit mêlé avec beaucoup de mauvais. Je m'attachai à ce peu de bon: j'y pris goût: je me sentis invitée, par un certain penchant, à réfléchir sur de certains endroits de ces livres moraux.

Le goût me vint de lire aussi dans le livre de la Nature, qui, en gros & en détail, me sembloit rempli d'une infinité de sujets de reflexion. J'y lûs avec plus de plaisir que dans les livres artificiels: mille choses que les hommes ne regardent presque pas, m'y parurent dignes de mon attention; & je sentis que la nature m'avoit fait Spectatrice.

Cette attention fut la source inépuisable d'une infinité de petits raisonnemens que je faisois en me promenant, tantôt seule, tantôt avec le Baron quand il chassoit autour du Château. Je ne perfection-

nai point mon raiſonnement dans ſa converſation ; mais il m'apprit à tirer des lievres & des perdrix.

J'aimois à apprendre l'utile & l'agréable : c'étoit là ma petite ambition. Je devins donc chaſſeuſe, & je devins quelque choſe de mieux avec le Curé.

Je lui avois entendu dire beaucoup de bien de quelques Auteurs latins ; & que leurs traducteurs n'en approchoient pas. Il aimoit beaucoup cette langue, & en citoit ſouvent à ſes païſans de grands lambeaux. Je le priai de m'en apprendre un peu ; il y conſentit de bonne grace ; & je m'y pris de ſi bonne grace auſſi, que cela lui donna du courage. En peu de tems je devins capable d'entendre quelques endroits de Ciceron, Virgile, Horace & autres. Ce progrès m'anima : je devins un peu latine à force d'étude & de tems. Ce fut une grande reſſource pour moi dans cette ſolitude, où j'étois la maîtreſſe de

m'en faire à mon gré ; car on m'y laiſſa toûjours la bride ſur le cou. Je reviens à ma mere.

Les fatigues de ſon gouvernement l'épuiſerent. Elle tomba malade, & ſentit que le terme fatal approchoit, mais ſans en être frapée. C'étoit une femme reſoluë, qui prenoit promptement ſon parti dans toutes ſes diſgraces, & qui, après cela, n'y vouloit plus penſer. Mais la mort ne lui parut preſque point une diſgrace, mais plûtôt la fin des miſeres humaines ; car elle jugeoit aſſez ſainement des choſes. Elle l'attendit avec une indifference que la Philoſophie n'imite gueres.

Un peu avant que de mourir elle me fit appeller, & congedia tout le monde. Je ſens bien, ma fille, me dit-elle, qu'il faut partir cette fois, & j'y ſuis Dieu merci toute diſpoſée. Tu trouveras mon argent en tel endroit : la ſomme merite ton attention. Sois œcono-

me. Souviens-toi quelque fois de ta mere, & ſois plus ſage qu'elle. Menages les bonnes graces du Baron : tâche d'être ſon heritiere. Je croi, comme je te l'ai dit, que c'eſt lui qui eſt ton pere. Elle me donna enſuite ſa benediction, & quelques ordres à executer ſur le champ ; & jugeant de ma ſenſibilité par mes larmes, elle ſe tourna de l'autre côté. Ne m'attendris point, continua-t-elle, ne me reponds que par tes ſoins, & va faire ce que je t'ai dit. Je ſortis pour lui obéïr. Le Baron & le Curé entrerent. Elle mourut quelques momens après fort tranquilement, & avant que j'euſſe eu le tems de retourner auprès d'elle.

Je fus veritablement touchée de cette mort. Ma mere m'avoit aimée autant qu'elle étoit capable d'aimer, & m'avoit fait tout le bien qu'elle avoit pû me faire en me laiſſant le ſien.

Le Baron, à qui la ſortie du mon-

de n'avoit jamais parû une choſe naturelle, ne ſe laſſoit point d'admirer le courage de ma mere. Il n'avoit point oüi dire qu'aucun de ſes ancêtres fût ainſi mort ſans émotion & de ſang froid.

Il crut devoir ſuſpendre ſes divertiſſemens, & il le fit; mais ſon terme fatal plus proche qu'il ne penſoit, l'empêcha de les reprendre. Peu de tems après le mort de ma mere il tomba malade, & il ſentit qu'il n'en reviendroit pas.

Il m'exhorta à ne me point affliger, & me dit que pour m'y engager il m'avoit donné une belle place dans ſon teſtament.

Sa mort fut commune, c'eſt-à-dire timide: l'exemple de ma mere ne l'avoit point affermi. La verité eſt qu'il perdoit plus qu'elle en mourant. Il quittoit une vie douce, ſans affaires & ſans ſouci: il acquieſça pourtant quand le mal fut inévitable: je dis le mal; car ce qui avoit été un bien pour ſon

amie fut un mal pour lui. La ſeule diſpoſition de nos bizarres ſentimens fait tous les jours de ces extrêmes differences.

Cette mort exerça encore ma philoſophie, & ma philoſophie aidée du Tems, ce grand Medecin, me conſola après un certain tems.

Monſieur le Baron me laiſſa par ſon teſtament une part fort honête dans ſon bien. Je me trouvai paſſablement riche par ces deux ſucceſſions, majeure & maîtreſſe de ma conduite, ce qui eſt la plus grande richeſſe quand on a un peu de tête & de cœur; mais en même tems fort chagrine d'être fille: l'état de fille eſt une diſgrace naturelle pour une ame d'une certaine trempe. Quelle miſere d'être attachée à un corps feminin, eſclave de tous les uſages qui captivent nôtre ſexe! O hommes que vous êtes heureux, quand vous ſçavez vous ſervir ſagement de vos privileges; mais que vous le ſça-

vez peu : c'eſt ce qui me conſole.

Pour m'affranchir au moins en partie de cette contrainte, ſi-tôt que je me ſuis vûë ma maîtreſſe j'ai pris une reſolution dont quelques-uns de mes Lecteurs ſeront ſcandaliſés : Je l'ai executée avec de bonnes intentions, qui me diſculperont dans l'eſprit de quelques-autres.

Il n'y a rien dans mes traits & dans ma taille ni de rude ni d'éffeminé ; ainſi je ſuis une figure un peu équivoque, propre à paroître homme ou femme dans un exterieur poſtiche ; c'eſt ce que je fais, pour avoir la liberté de me promener, de voir & d'entendre des choſes dont la conſideration eſt un aliment neceſſaire à mon eſprit avide & ſpeculatif, & me fait un fond de penſées raiſonnables, folles, ſerieuſes, gaillardes, & de toutes les façons. C'eſt de tout cela que je regalerai mes Lecteurs. La ſuite de mes diſcours formera un Ou-

vrage mêlé, ſouvent ſans ordre; un Ouvrage de pieces raportées, auſſi diverſifiées que les jugemens & les goûts, & qui par conſequent ne manqueront point à exciter tour à tour l'approbation & la critique des Lecteurs, fixés, je ne ſçai pas pourquoi, à juger par leur ſeul jugement, & à donner l'exclusion au jugement de ceux qui penſent autrement qu'eux : c'eſt un ridicule pitoïable & preſque univerſel qui entre dans le fond de mes ſpeculations.

AVERTISSEMENT.

IL paroîtra deux de ces Diſcours par mois, c'eſt-à-dire tous les quinze jours. Ce ſera les Lundis, dont le premier ſera le vingt-neuf Mars 1728. Par fantaiſie, j'en donnerai quelque fois plus ou moins ſouvent. Mais je n'ai garde de m'aſſujettir, à une ou deux feuilles d'impreſſion. Le

prix ſera proportionné chaque fois au Volume, & marqué aux premieres pages, qui ſeront toutes paraphées.

Fin de la premiere Semaine.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé, *la Spectatrice*, premiere Semaine, dont je crois qu'on peut permettre l'impreſſion. A Paris ce 14. de Mars 1728.

Signé, CAMUSAT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; à nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôté de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, &

autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien amé L*** Nous ayant fait ſupplier de luy accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Ouvrage qu'il ſouhaiteroit donner au Public, intitulé: *LA SPECTATRICE.* Offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour Modele ſous le contre-Scel des Preſentes: Nous lui avons permis & permettons, par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Livre cy-deſſus ſpecifié en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſeparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée, ſous nôtredit contre-Scel; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons deffenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéiſſance: à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Impri-

meurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles : que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celuy du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre ſera remis, dans le même état ou l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre trés cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin : & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtredit trés cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dud. Livre, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou

Sergent de faire, pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Verſailles le dix-neuviéme jour du mois de Mars l'an de grace mil ſept cent vingt-huit, & de nôtre Regne le treiziéme. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON. Avec paraphe.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N° 90. fol. 81. conformément au Reglement de mil ſept cent vingt-trois, qui fait deffenſes, article IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'article CVIII. *du même Reglement. A Paris le 23. Mars mil ſept cent vingt-huit.* Signé, BRUNET, *Syndic.*

TAYLOR INST. OXFORD

LA SPECTATRICE,

Seconde Semaine.

MONTAGNE, cet aimable Philoſophe Gaſcon a été taxé d'orgueil & de ſotiſe par de grands eſprits, parce qu'il a beaucoup parlé de lui dans ſes Eſſais. Montagne n'étoit cependant ni ſot ni plus orgueilleux que quantité d'autres ; & je croi qu'au fond il étoit plus modeſte dans ſes jugemens que ceux mêmes qui l'ont repris, car il avouë franchement & agréablement qu'il s'eſt trompé, qu'il ſe contredit ſouvent lui-même, &

qu'il ne penſe plus comme il faiſoit. Pourquoi donc Montagne a-t-il tant parlé de lui ? C'eſt qu'il étudioit l'homme en s'étudiant lui-même. Je lui reſſemble en cela. Son objet eſt le mien. Plût à Dieu que je lui reſſemblaſſe auſſi dans ſon admirable fecondité. Il avoit pourtant de l'amour propre, comme ſes Critiques. C'eſt un foible univerſel, qui paroît & qui ſe cache ſous toutes ſortes de formes.

En general, il n'y a que le trop d'amour propre que l'on puiſſe blâmer avec raiſon. Je ne croi pas avoir plus de ce trop-là que Montagne, & je demande aux Lecteurs benins la même indulgence qu'ils ont pour lui. A l'égard des Miſantropes, je ne m'embarraſſe gueres de leur critique.

Montagne parle de ſes penſées, de ſes ſentimens, de ſon goût. Il en fait l'hiſtoire entre-mêlée de ſes Réflexions. Paſcal appelle cela un

ſot projet. D'autres y trouvent une vanité ridicule. Qu'y a-t-il de plus ſot ou de plus ridicule dans ce projet que dans celui d'écrire des Memoires de ſa vie & d'y joindre ſes penſées ?

Entre les Auteurs de fantaiſie ou qui ne copient point, y en a-t-il quelqu'un qui n'écrive pas ſes penſées, ſes jugemens ? Montagne l'a fait à découvert. Je prends la petite liberté de le faire après lui. Tous les Auteurs de nôtre eſpece ſe reſſemblent peut-être en amour propre, & ne different que par quelques déguiſemens. L'Auteur qui dit ce qu'il penſe, parle de ſon eſprit, de lui-même. S'il y a de la ſotiſe dans ſes penſées, c'eſt un ſot projet. Si les penſées ſont bonnes, y a-t-il de la ſotiſe à les donner comme ſiennes ? Oüi s'il en fait vanité ; Mais s'il n'eſt pas vain, doit-il être blâmé, ſur tout par des gens qui ne penſent & n'écrivent que ſur des

faits ou sur les pensées d'autrui?

Au pis aller, l'amour propre de Montagne & de ses pareils est plus supportable que celui de leurs Censeurs, qui pour l'ordinaire est odieux par un esprit envieux, méprisant, ou critique.

L'amour propre qui se cache, sent sa laideur: mais il va son train. Il tend à sa fin, qui est de se faire estimer, mais par des chemins couverts qui ne trompent pas tout le monde, & qui trompent quelquefois les plus fins. En voilà peut-être assez pour me disculper. Parlons d'autre chose.

Quand une fille qui aspire au joug du mariage, vient à passer pour Philosophe, adieu les épouseurs, à moins qu'elle ne soit assez riche pour acheter la patience du futur. Si elle est Autheur, c'est bien pis. Je n'ai pas dequoi doter une fille qui est dans ce cas-là. Ce seroit une grande raison pour me

faire renoncer au lien conjugal : mais j'en ai d'autres plus que ſuffiſantes. Ce n'eſt pas que je ne puſſe trouver un homme paſſable. Il y en a au moins trois ou quatre aſſez hardis pour ſouhaiter la poſſeſſion d'une fille qui aime mieux raiſoner que filer. Mais je veux être plus ſage que ces Meſſieurs, & pour eux & pour moi. Je ne reſterai donc pas fille par diſette d'hommes, car je ne ſuis ni laide, ni pauvre, ni aſſez ſçavante auſſi pour les rebuter ; mais parce que je dégraderois ma Philoſophie, ſi je m'aſſujetiſſois à un homme qui pourroit ne valoir pas mieux que moi, qui vaudroit peut-être moins, & qui ne laiſſeroit pas de prétendre être mon Seigneur & mon Maître. Or je ne veux point de Maître, ni même de Compagnon qui ne ſoit pas Maître, parce que la convenance eſt rare entre Compagnons.

Le mariage où l'on donne tête

baiſſée devroit faire trembler, à cauſe des ſuites terribles de la diſcordance des eſprits. Elle eſt étrange entre les hommes: il ſemble qu'elle devroit être moindre entre un homme & une femme, puiſqu'il y a au moins quelque convenance entre nos ſexes; mais c'eſt encore pis. Je n'en veux donc point tâter. Il ne me ſeroit plus permis de philoſopher à mon aiſe, ni d'être Spectatrice que des beſoins d'un ménage & d'une famille qui ſe multiplieroit peut-être trop. Aſſûrement la nature ne m'a pas donné la patience feminine & heroïque que j'admire à cet égard en quantité de femmes. Porter un petit homme par tout où l'on va me paroît la plus humiliante miſere qui ſoit tombée ſur les femmes, & je me trouverois plus à plaindre avec ce fardeau continuel que les crocheteurs qui ſe débaraſſent du leur quand il leur plaît.

La nature n'a pas prodigué aux Philoſophes le talent ni le goût de peupler le monde. A quoi ſont-ils donc bons? Je n'oſe dire, à le corriger.

Je trouve qu'ils y réüſſiſſent aſſez mal. Avoüons nôtre inutilité nous autres contemplatifs qui aimons tant à humilier les autres, & quelquefois à nous élever, ſans nous en appercevoir, ſur leur abaiſſement. En conſiderant les Philoſophes anciens & modernes, je me ſuis accoûtumée à ne voir preſque en tous que des gens qui crient vainement contre les vices de l'humanité; c'eſt-à-dire, qui joignent les défauts de la Philoſophie à ceux de la nature: eſpece comique d'hommes long-tems reſpectez à la honte des hommes, & aujourd'hui preſque univerſellement traitez de têtes mal-faites & d'eſprits malades; ce qui n'eſt que très-ſouvent veritable.

Les hommes nous attribuent cette indiſpoſition de l'eſprit, par privilege, à nous autres femmes, quand nous nous mêlons de raiſoner ſur ce qui paſſe les ſoins du ménage, & de nos ajuſtemens. Ont-ils raiſon ? Je crois qu'ils n'ont pas tort. Il y a pourtant quelques femmes Philoſophes, ſans être folles ; au moins je ne croi pas l'être moi. Je n'en ſuis pourtant pas aſſûrée. Comment connoître cela ? Les Philoſophes ſavans connoiſſent-ils quand ils ſont fous ? Leur ſuffiſance va-t-elle juſques-là ? Queſtion vraiement philoſophique. S'ils ne peuvent connoître à des marques certaines qu'ils ne ſont pas fous ? comment oſent-ils ſe croire raiſonables ? Je penſe que leur grand argument eſt la vanité annexée à leur métier.

La connoiſſance de nôtre folie, ſi elle eſt poſſible, doit la faire ceſſer, au moins la ſuſpendre. Je

travaillerai donc à connoître la mienne, ou la portion que j'en ai; car cela va-là au moins. Il me semble que j'ai trouvé un bon moïen pour y parvenir, en me rendant Spectatrice & contrôleuse du genre humain. Je lui dirai ses veritez & sa folie. On me dira les miennes par represailles. Voilà ce que doit souhaiter le Philosophe qui n'est pas assûré que son esprit ne soit pas malade. Apprenez, Savans superbes, & décisifs jusques dans vos doutes, que vous ne devez pas avoir là-dessus plus de confiance que moi.

Or pour me faire dire mes veritez, j'agacerai mes Lecteurs: Je les humilierai par la vûë de certaines infirmitez assez generales; mais dont il n'est pas moins triste pour cela d'avoir sa part. Je leur ferai voir leur *moi*, qu'ils ne regardent que du beau côté, si faux, si pauvre, si sot, si miserable, qu'ils

rite, & qui veut bien que l'on voie qu'il se l'attribuë; marque presque certaine qu'elle n'y est pas : car ceux qui l'ont veritablement, n'ont garde de la faire paroître, quoiqu'ils la sentent fort bien. Ils craindroient de la perdre, s'ils l'affectoient. Ils la cachent donc, & soit sagesse, soit modestie, il leur sied mieux de la couvrir d'un air de dignité affable que d'un air de hauteur.

On ne juge point de la fierté d'un homme comme de celle d'un cheval; on va à la source. Si la cause n'est pas aimable, l'effet le seroit mal-aisément. La fierté n'est permise à l'homme de merite, & n'est belle qu'avec les adoucissemens de la raison : Celle des bêtes est toûjours dispensée des corrections.

La vertu plait & le vice choque. Il faut au moins cacher l'un, & faire voir des apparences de l'autre.

La modeſtie n'eſt preſque jamais que l'apparence d'une vertu ; mais la fierté eſt preſque toûjours la marque d'un vice. L'air ſuperbe indique l'orgueil, le mépris d'autrui, & quelquefois la folie : L'air modeſte eſt un air de ſageſſe, d'humanité, de bonté. Comparez & concluez.

Mais ne concluez pas qu'aucune ſorte de fierté ne convienne à l'homme ni à la femme. Il y en a une qui eſt l'effet d'une grandeur naturelle ; qui ne s'éleve que contre les paſſions baſſes ; qui ne peut s'abaiſſer à l'avarice, à la flaterie, à la trahiſon, ni même à la vanité ; qui regarde l'orgueil comme une petiteſſe, & qui, trop contente d'une ſuperiorité naturelle ſur d'autres hommes, n'en affecte jamais, & aime mieux deſcendre à eux par une generoſité, qui eſt une vraïe grandeur, qu'aſpirer à une affectation

dirai donc des veritez & tirerai ſur la turpitude humaine, comme ſi j'en étois exempte. On m'avoüera que cela eſt Philoſophe.

Quand je perdis ma mere & le Baron, je n'avois gueres vû que des hommes naturels qui n'étoient preſque pas ſortis de la campagne. L'envie me prit de voir le grand monde qui m'étoit inconnu. J'allai à Paris chez une parente de feuë ma mere; & par le moïen d'une bonne penſion je devins ſon amie. Elle me mena par tout où je voulus aller. Je n'y fis point mon entrée avec les diſpoſitions des filles ordinaires, curieuſes, friandes du plaiſir de voir des hommes du bel air, de celui d'en être vûës, pour être aimées, cajolées, épouſées. Je me trouvai aſſez froide là-deſſus; mais je ſentis ma bile s'échauffer un peu à la vûë de ce monde nouveau. L'ardeur des hommes pour ce qu'ils appellent du bien, la diſ-

simulation profonde, la malignité, la dureté, la trahison, couvertes par des dehors affables; l'esprit faux, des passions violentes pour des riens, un goût miserable, de la sotise, de la bassesse avec un orgueil fat & impertinent, tout cela me donna de la pitié au lieu de l'admiration que ce beau, ce grand monde donne aux campagnardes. Rien ne me parut si plat, & en même tems si méchant & si dangereux que l'homme. Je fus comme extasiée dans cette contemplation. Il m'a falu un tems pour en revenir. A la fin je m'y suis accoûtumée comme les autres. Je regarde à present, sans beaucoup d'émotion hommes & femmes se piller, se manger, se détruire les uns les autres en se faisant des complimens, des protestations d'amitié, des caresses même. Mais c'est toûjours là un objet désagréable; j'y soufre toûjours un peu: Mais je

me dédonmage un peu auſſi par quelques attentions ſur ce qui eſt propre à exercer cette critique des mœurs qui n'offenſe perſonne, quoiquelle attaque preſque tous les hommes.

Cette vûë donc excita dans mon ame peu aguerie des ſentimens bien oppoſez. Ceux que je vis ſatisfaits & triomphans dans leur ſuperbe baſſeſſe me firent rire : mais je plaignis leurs enfans à qui ils avoient grand ſoin de faire donner un air & des manieres d'une eſpece de grandeur, qui me parroiſſoit auſſi fauſſe & auſſi pitoïable que la modeſtie eſt une vraie grandeur aimable & reſpectable. Je me felicitai de n'être point née de quelqu'un de ces gens-là qui euſſent gâté mes bonnes inclinations, & de ce que mon enfance avoit eſté abandonnée à la ſeule nature : Après y avoir bien penſé, je conclus dans mon petit entem-

dement qu'il étoit moins mauvais d'être élevé avec les bêtes, & comme les bêtes même, qu'avec des hommes ainsi faits; & que la raison corrigeroit plus aisément des défauts naturels qui n'ont rien d'aimable que des défauts d'éducation qui apprennent à trouver le vice aimable.

Une de mes réfléxions de ce temps-là, & que j'ai encore occasion de faire assez souvent, est à peu près ce que je vais dire.

Je regarde un grand Seigneur comblé de ces prétendus biens qui imposent à presque tous les hommes, honneurs, faveur, richesses, une très belle femme, des Terres, de grands Equipages, de vastes Appartemens superbement meublez, un peuple de Valets empressez, & le reste Je ne vois point de calme dans son esprit. Il est toûjours dans quelqu'agitation, causée ou par ces affaires infinies

que donne la grande élevation, ou par les rivaux de sa fortune, ou par ceux de son amour, ou par ses grands biens, ou par ses passions, ou enfin par ses plaisirs mêmes, qui le jettent dans l'intemperance, & qui joints à ses inquiétudes, dérangent sa santé, interrompent son sommeil, rendent son esprit inégal, & lui causent de ces humeurs, où l'on a peine à se souffrir soi-même.

Je regarde d'un autre côté le plus chetif Vassal de ce Seigneur, qui ne vit que du travail de ses mains, ne se nourrit que d'alimens grossiers; qui n'a pour femme qu'une laide créature hâlée & noircie par le soleil. Avec tout cela, le Manant est gros & gras, & d'une graisse ferme. Son esprit n'est pas moins bien conditionné. Il ne l'a jamais intrigué; il dort d'une piece, & à son réveil il sent toutes ses forces revenuës.

Menez ce Grand, comme pour le divertir, voir le Païſan dans ſa Chaumiere, au milieu de ſa femme, ſes enfans & ſes domeſtiques, petit Peuple dont il eſt le Maître, & en même temps le Camarade. Mais que ce puiſſant Seigneur ne paroiſſe là que dans un exterieur bourgeois; qu'il s'humaniſe. Autrement il dérangeroit la nature ſous ce toît ruſtique; il ſuſpendroit les fonctions naturelles, & les beſoins mêmes. On n'oſeroit parler ni manger, de peur de tomber dans quelque irregularité.

Le Seigneur verra donc *incognito*, s'il lui plaît, le Païſan manger ſes choux d'un bon apétit, cauſer dans un grand repos d'eſprit avec ſes Enfans; & après s'être refait par les alimens, dormir deux bonnes heures, d'un ſommeil harmonieux, puis s'en retourner tranquillement à ſes éxercices, & en rapporter, avec un appétit renou-

vellé, une disposition parfaite à rapeler en se reposant la paisible joüissance de toutes ses petites douceurs domestiques. Qu'en arrive-t'il ? il soûpirera ; il enviera la santé, la tranquillité de ce miserable : il sentira que sa grandeur ne lui donne point ces biens naturels, les premiers de tous les biens.

Faites un petit raisonnement à ce Grand là. Dites-lui, Monseigneur, ce Miserable est mille fois plus heureux que vous. Vous n'en sçauriez douter. Vôtre visite qui lui est fort inutile, pourroit vous faire un très-grand bien. Suspendez quelques momens vôtre élevation, pour voir que cet homme est un homme comme vous, & que ce que vous êtes de plus que lui vous est étranger. Cet homme, tel que la nature les fait, tel qu'elle vous a fait vous même, se passe de tout ce que vous avez ajoûté à vôtre humanité. Que dis-

je ! la privation lui en eſt ſalutaire. Trouvez-moi un homme titré qui oſe le diſputer à ce Gueux-là. Il a une ſanté que les Medecins ne ſçauroient vous donner, & une force que le précis des viandes les plus ſucculentes ne vous donneroit jamais. Il ne tient qu'à vous, Monſeigneur, d'être auſſi ſain d'eſprit & de corps que ce Païſan ; mais dans vôtre état cela eſt impoſſible : c'eſt un état enchanteur, un état de perdition : cet homme-là y périroit comme vous, Deſcendez au ſien, la faim, le travail, l'abſence de ces plaiſirs qui vous épuiſent, vous rameneront l'apétit, le ſommeil, la quiétude, l'embonpoint. Quittez une fortune onereuſe... A peine Monſeigneur croira-t'il que vous lui parlez ſérieuſement. Retournez à la charge, prenez un autre tour, parlez-lui de ces grands Hommes de l'ancienne Rome, ces Dicta-

teurs, ces Héros qui vivoient en Paisans, qui étoient Paisans, qui tranquiles auprès de leur feu, faisoient cuire eux-mêmes des raves pour leur repas, qu'on alloit chercher là, ou à leur charuë pour les plus grands besoins de l'Etat, qui s'aquitoient des plus grands Emplois avec dignité, & qui après de grandes Victoires, après avoir sauvé leur Patrie, retournoient aux douceurs d'une vie simple, mépriſant les honneurs & l'argent, & plus grands par ce mépris qu'ils n'euſſent pû l'être par des Couronnes: Dites-lui que ces hommes, encore aujourd'hui admirez & reſpectez, n'étoient des Seigneurs que pour donner la paix à leur Patrie, & vouloient être Laboureurs pour eux-mêmes. Invitez-le à les imiter. Il ne vous écoutera qu'avec impatience. Vous ne lui paroîtrez pas un homme ſenſé. Il ne daignera pas vous répon-

dre : il ira rejoindre son carrosse.

N'y aura-t'il point quelqu'un de mes Lecteurs dans ce cas-là ? Oüi apparemment. Qu'auront-ils à me dire ? Rien de raisonnable. Qu'ils se condamnent donc dans le fond de leur ame. C'est tout ce que je leur demande, qu'ils s'humilient comme font, dans un bon intervale, ces foux à qui la raison revient en de certains temps. Je ne leur demande aussi qu'un intervale de raison, un petit aveu interieur. Je n'ai garde d'en éxiger d'avantage, & je n'espere pas même beaucoup obtenir le peu que je demande.

Parlons d'une autre espece de Grands : de ces Sçavans qui ont cherché la verité, qui connoissent tous les chemins pratiquez en tous les temps pour tâcher de la découvrir ; mais que la science a plongés dans les doutes, dans l'incertitude, qui par de grandes veil-

les, de longues & pénibles études, n'ont appris que l'Hiſtoire des penſées de quelques autres hommes ; qui ſouvent par vanité, s'écrient après je ne ſçai quel fameux Philoſophe, que la ſeule choſe qu'ils ſçavent eſt qu'ils ne ſçavent rien, & que l'on choqueroit bien fort en les prenant au mot.

Je compare un de ces Sçavans à un petit Artiſan, qui eſt perſuadé qu'il voit tout avec évidence, & qui ſe trouve fort bien de n'affoiblir d'aucun doute les connoiſſances de ſon métier ; qui prend des meſures juſtes ſur ſon petit negoce, ſur ſes profits, ſur ſa dépenſe, en neceſſaire & en ſuperflu ; que le deſir de ſçavoir n'inquiete point ; que l'ignorance ne chagrine point ; qui met à profit ce qu'il ſçait, & croit n'avoir que faire de ce qu'il ne ſait pas.

Demandez au Sçavant s'il aimeroit à ſortir de ſes doutes. Il vous

dira qu'oüi. Demandez lui ce qui eſt préferable ou des paſſions qu'on ne ſatisfait point, ou de l'indifference pour ce qu'on ne peut acquerir. Il vous dira que c'eſt l'indifference. Montrez lui l'Artiſan; faites lui connoître l'état de ſon ame & lui demandez, ſi pour être auſſi content que cet homme, il conſentiroit à renoncer à toute ſa ſcience & à faire des ſouliers toute ſa vie. Il prendra vôtre queſtion pour une plaiſanterie. Si vous inſiſtez, il en plaiſantera lui-même. Mais ſi vous entreprenez de le convaincre qu'il gagneroit à ce changement, il vous quittera & retournera à ſes Livres. Ne vous en étonnez pas. Il eſt pour l'eſprit, ce qu'eſt pour la fortune ce grand dont je viens de parler. L'eſprit n'acquiert-il pas des richeſſes, des grandeurs, des titres? Les Docteurs ne ſont-ils pas les Seigneurs titrez, les Ducs, les Princes du ſça-

voir ? les ignorans ne sont pour eux que de petits bourgeois ou des manans. Un Sçavant, qu'on appelle du premier Ordre, fût-il dans l'indigence, se regarde comme le Monarque de la Republique des Lettres. Un homme sensé mais fort ignorant, qui ne sçait que les choses necessaires à la vie, comme gagner de quoi se nourrir & se vêtir honêtement & commodement, de quoi établir ses enfans & le reste, est un gueux pour le Sçavant. A peine ce Monarque lui parle-t-il, ou s'il lui parle, ce n'est que par bonté qu'il s'abaisse jusqu'à lui, comme quand un Prince veut se divertir de la conversation d'un laboureur. FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, LA SECONDE SEMAINE DE LA SPECTATRICE. A Paris ce premier d'Avril 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE.

Troiſiéme Semaine.

Le prix eſt de ſix ſols.

A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, à la deſcente du Pont-Neuf, ſur le Quai de Conti, à la Croix d'Or.
Et au Palais, chez NULLY, dans la Grand' Sale, à l'Ecu de France.

M. DCC XXVIII.
Avec Privilege, & Approbation.

L'APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux : *La Quatriéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 7. de Mai 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE.

Quatriéme Semaine.

LE Monde me donne quelquefois la Comedie à mes dépens. J'entendois un de ces jours dans un Caffé raiſonner ſur la Spectatrice. L'un diſoit. Je m'attendois à trouver dans ce petit Ouvrage des avantures réjoüiſſantes, & je n'y vois que des réflexions: Cette femme n'eſt que Philoſophe, un peu égayée à la verité; mais cela n'eſt pas aſſez di-

vertiſſant. Vous vous mocquez diſoit un autre, ce n'eſt point une femme: Vous ne trouverez dans cet Ouvrage, ni la maniere de penſer, ni un ſtyle de femme. Enfin chacun dit ſon mot, & c'eſt toûjours me faire un honneur que plus d'un Auteur m'enviera. Mais je ne fais pas à ces Critiques celui d'approuver leurs fantaiſies, & voici ce que j'ai à dire à chacun des hommes qui ne raiſonnent pas bien à mon ſens.

Lecteur, voïez par vos yeux tant qu'il vous plaira ſans conſulter les yeux des autres, mais ne jugez point par votre ſeul jugement. Doutez. Qui vous a dit que vous avez en ceci plus de raiſon qu'un autre qui juge de mon Sexe autrement que vous, & qui a autant d'eſprit que vous? C'eſt moi qui le dis, répondrez-vous peut-être. Eſt-ce-là votre raiſon? Vous ne meritez pas

une replique ; mais je ſuis bonne, & je veux vous traiter un moment en perſonne raiſonnable.

La nature donne à de certains hommes des viſages de femme : à quelques autres, elle en donne les inclinations. Au contraire elle donne à quelques femmes, ou le viſage, ou la taille, ou la force des hommes, ou leur caractere d'eſprit, ou des inclinations viriles, ou enfin des vices d'hommes. Elle a ſes jeux, ſes caprices, qui rendent pluſieurs femmes égales à vous par l'envie ou par la maniere de penſer & de philoſopher. Qui empêcheroit que je ne fuſſe de celles-là & que je n'écriviſſe comme je penſe? Voilà pour les penſées & le ſtile de la Spectatrice.

Quant aux avantures, je n'ai encore gueres vû d'évenemens aſſez intereſſans dans le goût que la nature m'a donné ; c'eſt pourquoi je

n'en ai point encore écrit. Ne vous fais-je pas honneur en ne vous donnant que ce que je trouve bon pour moi ? Je vous promets pourtant quelques avantures quand il s'en presentera. Si vous n'êtes pas contens de cela, passez-vous de mon Livre, que je ne vous ai pas prié de lire, comme je me passerai des Lecteurs à qui il ne plaira pas.

Voilà une petite Preface disgracieuse. C'est que je suis de mauvaise humeur à cause d'un équipage de femme complet dont quelques raisons de bienséance m'obligent aujourd'hui à me harnacher. Sur tout, le maudit panier m'en déplait. Pour vous dédommager des sotises que je vais peut-être dire, je vous promets d'écrire la Semaine prochaine dans l'équipage d'homme & d'exciter ma belle humeur par quelque objet plus agréable que ce que je vis hier, & dont les idées qui

me ſont reſtées dans la tête feront le ſujet de cette ſpeculation.

J'étois à dîner chez un Traiteur qui me regale quelquefois de ſes bons ragoûts & de ſes penſées joviales que j'eſtime d'avantage. Trois hommes ſe ſont trouvez de la partie, gens bien nourris & friands. Une femme bien faite & de bon air eſt venuë chercher un de ces ſans ſouci qui étoit ſon mari & qu'un domeſtique n'avoit pû tirer de ce lieu. Elle paroiſſoit inquiéte, apparemment pour quelque affaire preſſante, dont le mari ne jugeoit pas à propos d'être embaraſſé, & il avoit bien la mine d'être de ces gens qui ne ſe mêlent jamais du ménage, pas même de ce qu'il faudroit faire pour l'entretenir. La vûë de ſa femme a eſté un rabat-joïe pour lui, quoiqu'elle lui ait parlé avec une moderation qu'il ne paroiſſoit pas mériter. Monſieur,

lui a-t-elle dit, je ſuis fâchée d'être obligée de venir vous chercher, comme une femme d'artiſan : il eſt arrivé quelque choſe qui m'y a obligée : Vous devinerez facilement ce que c'eſt. Il nous a ſemblé qu'il ne le devinoit que trop, il s'eſt levé, a jetté un profond ſoûpir en regardant la table, & a diſparu, ſans nous parler, tant il étoit penetré. Sa femme plus polie nous a fait une reverence fort honnête, mais d'un air melancolique qui m'a touchée & m'a ôté l'appetit. Voilà ce que c'eſt que d'être tendre. J'ai feint un mal de tête & ſuis allée ſur le cours dont j'étois proche, donner à mon eſprit un repas de réflexions ſur ce que je venois de voir, qui m'en inſpiroit beaucoup. Contentez-vous, Lecteur, de ce repas, & me pardonnez ſi je ne vous fais pas meilleure chere.

La ſotiſe d'une femme qui peut

ſe paſſer de mariage; & qui ſe marie pour faire comme les autres, eſt toûjours pour moi une choſe nouvelle & miſerable. Le joug du mariage n'eſt un joug que pour nous, à cauſe de la ſuperiorité des hommes, & parce que nous ſommes faites preciſément comme il falloit pour y être preſque toûjours ſeules malheureuſes quand nous nous laiſſons gouverner par notre ſenſibilité. Pour la plûpart des hommes, une épouſe eſt une femme engagée, enrôllée pour ſe charger des détails qu'ils mépriſent. Débaraſſez de ces détails, ils n'y penſent plus, ni à ce qu'ils coûtent à leurs femmes. Celles-ci demeurent ſenſibles à ce qui intereſſe leurs compagnons; & s'endurciſſent aux miſeres domeſtiques & à l'inſenſibilité des maris. Par-là elles ſont toutes propres, & peut-être deſtinées à partager toutes les pei-

nes de ces hommes qui mépriſent & traitent de petiteſſes celles de leurs femmes, & à porter dans un ménage les plus penibles charges des beſoins de l'humanité.

Quelle condition pour les femmes! Quand j'en vois tant de malheureuſes, je me demande: Eſt-ce que les femmes ſeroient plus faites pour les hommes, que les hommes pour les femmes? Je trouve cette idée humiliante, ſi elle eſt vraie; & je crains bien qu'elle ne le ſoit; ſurtout quand je vois la pauvre figure qu'elles font preſque toutes; combien elles ſont duppes de cette qualité de leur cœur, que les hommes appellent foibleſſe, & dont ils ſçaven ſi bien profiter; combien elles ſont faciles à ſurprendre par un amour, ou affecté pour les tromper, ou qui, quand il eſt veritable, eſt ſi different du nôtre, ſi baſſement intereſſé & de ſi peu de du-

rée, qu'il ne merite gueres ce nom. C'eſt pourtant de cet amour & de notre foibleſſe que nous ſommes ſi duppes, & en mariage & en amour quand nous ſommes aſſez ſotes pour les croire.

Mais laiſſons le mariage qui eſt ſi connu pour un engagement trop ſerieux, & renfermons-nous dans l'amour.

Les hommes, dont nous n'avons moins à nous plaindre en amour qu'en mariage, que parce que dans l'un nous ſommes leurs maîtreſſes, au moins pour un tems, & dans l'autre leurs eſclaves pour toûjours; ces hommes, ces honnêtes gens ſe plaignent de nous pour ſe diſculper & pour s'affranchir de ce qu'ils nous doivent.

Ils ne peuvent accuſer nôtre cœur, ils accuſent nôtre temperament: ils le chargent fauſſement de ce bas interêt qui dégrade l'a-

mour & qui domine si fort en eux ; & ils mettent presque toûjours sur le compte de la foiblesse naturelle de nôtre sexe, ce qui très-souvent n'est dû qu'à nos bontez : heureuses quand ils ne nous donnent pas la passion, l'emportement, & les besoins qui gouvernent leur amour. A les en croire, ils font nôtre felicité quand nous faisons leur bonheur. Ils ne se tromperoient gueres sur cet article s'ils l'entendoient d'une maniere digne de la délicatesse de quelques femmes.

J'ai vû des hommes se faire d'étranges idées du temperament de femme, & j'en connois un qui vit dans le désordre & n'ose se marier à cause de ces idées qui se sont emparées éminemment de son esprit. Ridicule prévention, qui le fait penser pitoïablement sur nôtre sujet. On en jugera par les raisonnemens : Que faisoit-il il y a quelques

jours cet homme qui eſt un Chevalier de ne ſai quel Ordre, on nous racontoit une petite Hiſtoire qui vient aſſez bien à ce ſujet & dont je vais faire part aux Lecteurs.

Une fille d'honnête famille & bien élevée, mais d'un temperament à ſe mettre violemment en colere quand elle en avoit quelque grand ſujet, fut aſſez malheureuſe pour tuer un de ſes freres qui l'avoit outragée, & pour être obligée à ſe ſauver de la maiſon paternelle. Comme elle étoit réſoluë, elle ſe déguiſa en homme, s'enrôla & ſervit bien & ſagement pendant pluſieurs années. Leonor, (c'eſt le nom qu'a donné l'Hiſtorien à cette fille,) avoit pour ſon malheur une belle phiſionomie, un je ne ſai quoi plus aimable que la beauté. Un ſoldat de ſa Compagnie auſſi enfant de famille, & dont les manieres étoient fort au-deſſus de

la ſoldateſque, ſentit un grand penchant pour elle, ſans ſavoir qu'elle fut fille. Il étoit bien fait & de bonne mine. La ſympatie ſe forma. Elle fut reciproque, ils devinrent fort unis, mais ce n'étoit que de l'amitié.

Quoiqu'elle cachât ſon ſexe avec beaucoup de ſoin, il le découvrit par hazard. Voilà l'amitié changée en amour. Elle s'en apperçût par un changement de conduite dans ſon ami, & l'ami devina en remarquant des manieres plus reſervées dans cette fille, qu'elle avoit penetré ſa découverte. La reſerve de Leonor augmenta l'amour du ſoldat. Il lui rendit des ſoins d'un nouveau ſtile, & lui fit une déclaration tendre, accompagnée des aſſûrances parfaites de toute la conſideration qu'elle meritoit.

Leonor convaincuë du malheur d'être fille, l'avoüa de bonne gra-

ce au jeune homme, lui conta ſon hiſtoire, en changeant ſon crime & le nom de ſes parens & le conjura de lui garder le ſecret, & de ſe contenter de ſon amitié.

Mais l'amour des hommes n'eſt ni ſi complaiſant ni ſi délicat. Sitôt qu'il peut ſe prévaloir de quelque diſgrace ou de quelque beſoin, il devient mercenaire. Tel fut celui du ſoldat. Il garda le ſecret, mais ſes déſirs augmenterent, & ſon amour devint preſſant. Cependant comme il n'étoit pas brutal, ſa conduite fut moderée, il fit voir à Leonor tout l'amour qu'il avoit, & il feignit une ſorte de reſpect qu'il n'avoit pas : adreſſe ordinaire des hommes pour corrompre les perſonnes ſages. C'eſt un piége pour les attraper, & elles y donnent d'autant mieux, que le reſpect qui ſemble un effet de l'amour délicat, eſt ce qu'il y a de plus oppoſé au

desir de les tromper.

Le jeune homme parut se faire d'extrêmes violences. Il offrit d'épouser, & fit des promesses de mariages qui furent déchirées. Il persevera & toucha enfin le cœur de Leonor en se rendant le plus aimable qu'il pût & en lui persuadant qu'il avoit de bonnes intentions : & peut-être ne mentoit-il pas.

Si-tôt qu'une fille touchée croit aux bonnes intentions, elle est perduë, si elle ne se sauve. Leonor ne se sauva pas, elle se perdit donc. Une promesse de mariage fut acceptée & il y parut. Cela se suit assez naturellement entre jeunes gens qui s'aiment.

Si le soldat eût vêcu il auroit eû de quoi se repentir ; mais il fut tué dans une action. Leonor désolée méditoit un coup de désespoir, quand il lui vint dans l'esprit de tenter la generosité de son Capi-

taine. Elle lui fit le même recit qu'au ſoldat & y ajoûta celui de ſa derniere diſgrace. Il étoit homme d'honneur & galant homme. Il la plaignit, lui donna ſon congé & de l'argent pour ſe retirer. Penetrée de reconnoiſſance, elle partit & crût ne pouvoir mieux faire que d'aller accoucher ſecretement chez une parente, dont le peu de diſcretion lui donna de nouvelles inquiétudes, elle y mourut de chagrin de ſes diſgraces paſſées, & de la crainte de celles à venir.

Cette Hiſtoire toucha pluſieurs perſonnes de la compagnie, à l'exception du Chevalier dont j'ai parlé. Voilà, dit-il, une ſotiſe bien adoucie par le recit. Comment voudroit-on, continua-t-il, qu'une fille auſſi expoſée que Leonor demeurât ſage? Ce ſexe eſt trop foible pour de telles épreuves, ajoûta-t-il de l'air d'un homme qui fai-

soit honneur au sexe masculin.

Je fus piquée de cette présomption, mais la dissimulant & faisant le personnage d'homme dont j'avois l'habit; il est vrai, dis je, qu'on accuse les femmes d'être plus foibles que nous. Est-ce que vous en doutez, reprit-il. J'en doute quelquefois, lui répondis-je. Ah! repliqua-t-il en riant, vous faites vôtre cour aux Dames en grand politique puisqu'il n'y en a point ici. Sachez, Monsieur, continua-t-il, que le cœur de la femme la plus sage & la plus ferme, est toûjours prêt à faire une folie, si-tôt qu'il se presentera un homme assez aimable pour lui plaire jusqu'à un certain point. Je crois cela veritable, lui répondis-je, mais je prétends, que la fermeté du plus grand homme doit être exactement sur le même pied. Et si Monsieur, me dit-il, vous dégradez l'homme par detel-

les comparaiſons. Monſieur, interrompis-je, ſi l'on faiſoit une armée de femmes; qu'un homme des plus fermes s'y enrôlât, bien déguiſé en femme, (il faudroit qu'il fut jeune & blond pour cela,) & qu'il eût de grandes raiſons d'y être ſage; croïez-vous qu'il le fut plus conſtamment pendant quelques années que la pauvre Leonor? Oüi, je le crois, répondit-il d'un ton vigoureux, & d'un air un peu embaraſſé. Ces Meſſieurs, repris-je, en parlant de ceux de la compagnie, n'en croïent rien; car ils rient de vôtre réponſe: je n'en crois rien non plus, & je vous dis que vôtre homme y ſuccombera ſi-tôt qu'il verra une femme aſſez aimable pour lui plaire juſques à un certain point: & la raiſon de cela, continuai-je, faiſant toûjours le garçon, eſt que nôtre ſageſſe reſſemble à celle des femmes que vous a-

vez définie. Elle n'eſt forte que juſqu'à ſon renverſement. Souvenez-vous de celle de Salomon & de tant d'autres, & remarquez qu'en amour nos chûtes ſont plus pitoïables que celles des femmes. En voici la raiſon. Il eſt plus aiſé d'abattre une tour en l'affoibliſſant peu à peu, que tout d'un coup. La ſageſſe d'une femme s'humaniſe inſenſiblement avec nos ſoins, nos ſervices, nos reſpects, nôtre perſeverance, enfin avec nôtre amour qui a ſouvent une vertu communicative. En s'humaniſant, elle s'affoiblit peu à peu, nous nous fortifions par l'ardeur de vaincre, & nous vainquons, mais ce n'eſt que par dégrez. La ſageſſe du plus grand homme, quand vous y joindriez de la fermeté, de l'orgueïl & de la dureté, qui peut être ne conviendront pas trop mal à ſon caractere; ſa ſageſſe, dis-je, tombe-

interieurement à la vûë de deux yeux, qui ont tout ce qu'il faut pour lui donner beaucoup d'amour. Il met alors toute sa grandeur à dissimuler, mais il est défait & il ne cache sa défaite que pour mieux méditer celle de l'objet qui l'a causée.

Mon argument fut applaudi de quelques-uns. Le Chevalier fut un des négatifs, & je m'en tins-là. S'il y eût eû des femmes, quelle vive reconnoissance ne leur eût pas inspiré mon procedé que l'habit d'homme rendoit si beau, si genereux, mais le Chevalier n'auroit pas manqué d'attribuer la force de leur ressentiment à la foiblesse du Sexe.

Je ne puis m'accoûtumer à ce mépris d'un sexe pour l'autre. Il est peut-être fondé sur ce que j'ai dit, que les femmes semblent plus faites pour les hommes, que les hommes pour les femmes. Cruelle réflexion ! mais qui m'appaise un

peu quand j'y penſe, & qui m'humilie plus qu'elle ne m'appaiſe, par la fatalité attachée à nôtre ſexe. Il n'y a pas juſqu'aux bêtes, qui ne s'en ſentent, & qui n'en fuſſent humiliées comme moi, ſi elles faiſoient des réflexions. Leurs femelles n'ont-elles pas, comme nous, le principal lot des miſeres naturelles? Sans entrer en de grands détails, ne ſont-elles pas chargées de porter, de mettre au monde, de nourrir leurs petits, de leur apprendre leur métier, ce qui eſt leur donner l'éducation? Ma chate apporte à ſes enfans des ſouris à demi mortes, pour leur apprendre à les attraper. Combien d'exemples prouveroient la même choſe? Mais combien d'autres bêtes ſont encore plus chargées de beſoins, & de beſoins étrangers? Témoin une âneſſe avec laquelle j'ai marché ce matin de compagnie. On la menoit chez un vieux garçon que je connois, dont

la poitrine eſt deſſechée pour avoir vêcu plus voluptueuſement que cette pauvre bête maigre de l'épuiſement que lui cauſent ſes deux nourriſſons; car on lui a laiſſé ſon ânon qui la ſuit, avec une muſeliere pour l'empêcher de teter ce qui eſt deſtiné à ſon frere de lait. Il n'a que le reſte de l'étranger. Ces miſerables m'ont fait grande pitié. Qu'ils ſont heureux de ne point faire de ces réflexions! La mere gêmiroit d'être âneſſe plûtôt qu'âne, comme nous gemiſſons quelquefois nous autres femmes de n'être pas hommes. Je ſuis de ce nombre: je n'en ſais point la fine; mais je n'en ferai pas la duppe: J'imiterai ces maîtreſſes filles qui renonçent aux titres onereux de femme & de mere. Quelques ſots me mépriſeront en qualité de vieille fille. Mais qu'eſt-ce que le mépris des ſots? La plûpart des femmes qui me connoîtront m'envieront ce perſona-

ge, ſinon comme bon, au moins comme le moins mauvais. Qui ne peut choiſir de deux biens le meilleur, doit éviter de deux maux le pire. Je dis la plûpart des femmes; car il y en a qui ſavent prendre les roſes du mariage & en laiſſer les épines. J'en connois une qui a trouvé ce ſecret, d'autant plus excellent, qu'il paroîtra chimerique, tant qu'on ne le devinera pas. Mais je dirai ce que c'eſt la premiere fois. Entre les avantages qu'a conſervez cette femme qui a du merite, je compte pour beaucoup celui de n'avoir preſque point perdu de ſa dignité. Elle en a pourtant perdu un peu. Il y en a plus à reſter fille, quand on le peut, que ſe mettre ſous le joug, & à dépendre d'un homme, qui eſt toûjours un homme, comme un ſinge eſt toûjours un ſinge. A bon entendeur, ſalut & bon ſoir.

FIN.

LA SPECTATRICE,

Cinquiéme Semaine.

Le prix eſt de Six Sols.

A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or:
Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M. DCC XXVIII.
Avec Privilége, & Approbation.

LA SPECTATRICE,

Cinquiéme Semaine.

MON Ami & correſpondant de Paris, (qui eſt auſſi une eſpece de Spectateur,) qui a ſoin de l'impreſſion de mes fantaiſies, & d'y faire quelque réforme quand il le juge à propos, m'a écrit qu'il paroiſſoit dans cette Ville, une belle & ſuperbe Affiche d'un Ouvrage intitulé LA MECHANTE FEMME. Ce titre m'a paru inter-

reſſant. J'ai ſenti ma part de la curioſité du Sexe, & j'ai mandé qu'on me l'envoïât.

Avant que de l'ouvrir, j'ai commencé par admirer la ſterilité de l'Auteur, car ce n'eſt qu'un Livret. Comme les méchantes Femmes excellent en méchanceté, j'eſtime qu'il y a beaucoup de choſes à dire ſur leur Chapitre; c'eſt pourquoi la petiteſſe du Volume m'en a preſque degoûtée; cependant je l'ai lû.

L'Auteur n'a pas jugé à propos de parler de ce que ſon titre ſemble promettre: il n'attaque point les méchantes Femmes: il en eſt l'Avocat. S'il n'avoit voulu dire que de bonnes raiſons pour les défendre, il en auroit eû une fort bonne de ne faire qu'un petit Volume, mais ce n'a pas eſté là ſon deſſein. Il débute par s'écrier que l'Homme eſt le plus ſot animal qu'

il y ait dans le monde ; ce qu'il prouve par les injuſtices que les Hommes font au Lion & à l'Ane, & par la ſottiſe de leurs jugemens, ſur quantité de choſes, entr'autres ſur la Lune & ſes influences. De la Lune il paſſe à la Femme, & blâme vigoureuſement les préjugez de l'Homme contre les méchantes Femmes ; préjugez cauſez, dit-il par la lecture d'un *tas* d'Auteurs qui ont écrit en Proſe & en Vers contre ce Sexe charmant. Ces Auteurs ſont la Bruyére, Deſpréaux, Moliere, Sarrazin & autres. Quelque eſtime que j'aïe pour ces beaux Eſprits, je ferai bientôt voir que ce qu'ils ont dit contre les Femmes ne leur fait guéres d'honneur, & les dégrade au contraire en quelque ſorte. L'Auteur de la méchante Femme les condamne tout net ; mais il ſe réſerve à montrer le faux de leurs juge-

mens dans une autre occasion, & se renferme à prouver qu'être le Mari d'une méchante Femme n'est pas un si grand mal qu'on le croit; que bien loin même que ce soit un malheur pour un homme d'en avoir une de cette espece, c'est peut-être au contraire le présent le plus précieux que le Ciel lui puisse faire, &c.

Il donne la définition d'une méchante Femme, *qui prêche à table, damne au lit, tient la bride courte à son mari, le régale à bons coups de pincettes*, & le reste: Voilà, continue-t'il, la plus juste définition à mon sens, de ce qu'on nomme à Paris une mauvaise Femme, & il entreprend de prouver que cette Femme est un trésor, par plusieurs raisons, entr'autres, par l'éxemple de Socrate. Je ne me souviens point d'avoir lû que ce Philosophe, dont la disgrace vient

ici fort à propos, ait jamais été ce qu'on appelle battu par ſa Xantipe ; mais quand il l'auroit été, il y a ſi peu de Socrates dans le monde, ou d'Hommes capables de l'imiter, que je crois ſon éxemple preſque inutile à nôtre Siecle.

Il n'eſt pas difficile de juger du Syſtême de cet Auteur. S'il eſt Homme, comme il veut le paroître en certain endroit de ſon Livre, il eſt galant ſelon les apparences : au moins veut-il *courtiſer les honnêtes Diableſſes, les Dragons de vertu* ; car ces qualitez entrent dans ſa définition dont j'ai parlé ; & remarquez qu'il donne aux méchantes Femmes la chaſteté en les faiſant manquer aux autres devoirs, qui à mon ſens ne ſont pas inferieurs à celui-là. Cette opinion, que la méchanceté des Femmes vertueuſes, eſt la plus méchante, à des Partiſans. Si elle eſt bien fon-

dée, consolez-vous Maris futurs, le nombre des méchantes Femmes diminuë tous les jours.

Je reviens à nôtre Avocat : il semble craindre de se broüiller avec les méchantes Femmes dont il croit peut-être le nombre formidable, quelque petit qu'il soit, mais il ne les ménage pas bien, quoiqu'il les attaque mal. Il se mocque d'elles en plaidant si foiblement contre les redoutables Critiques qui ont répandu leur venin sur elles, & je trouve qu'il risque beaucoup. Ne craint-il point que quelque honnête Diablesse ne le régale à coups de pincettes, comme s'il en étoit le Mari, ou que quelque spirituelle & méchante Créature, pour se vanger d'une feinte apologie, qui est une suite de railleries, ne fasse une mordante Critique de son esprit, de son ouvrage & de la malignité des Hommes. En verité, tout

intereſt de Sexe à part, cette Theſe eſt beaucoup meilleure à ſoûtenir, quoique les méchantes Femmes n'en cedent point aux méchans Hommes; j'entends parler au moins de dix mauvaiſes actions d'Hommes contre une mauvaiſe de Femme, & bien vous en prend, Meſſieurs les Hommes. Malgré la dépendance où vous nous tenez, ſi nous vous égalions, je ne ſçai ce que deviendroit le monde; car la malice des Hommes vous donne peut-être trente fois plus d'ouvrage que la nôtre. Que ſeroit ce, ſi la nôtre vous en donnoit autant? En général nous ſommes bonnes, & même un peu ſottes, & c'eſt par cette raiſon que l'Auteur de LA MÉCHANTE FEMME ne ſera pas plus critiqué ni battu que l'ont été Moliere, Deſpréaux & Sarrazin qui le méritoient je croi mieux que lui. Au moins je ne le

critiquerai point, moi, qui ne suis pas des méchantes, & que par conséquent son Ouvrage ne regarde point, je m'en tiendrai à profiter de l'occasion pour dire ce que je pense des Auteurs satyriques qui nous ont maltraitées; mais avant que d'en parler, je veux régaler mes Lecteurs d'un petit événement auquel a donné lieu la Brochure de LA MÉCHANTE FEMME.

J'entrai il y a quelques jours pour me reposer dans une Boutique d'une petite Ville située assez près de ma Maison de Campagne, chez une Marchande qui se pique de débiter des premieres, les Nouveautez de Paris qui peuvent interresser les beaux Esprits de cette Bicoque. Il lui étoit arrivé dès la veille une trentaine de *Méchantes Femmes*, imprimées, qui se vendoient fort bien. Cette Marchande étoit

une Femme réſoluë. Une autre Marchande de la même ruë vint lui en demander un Exemplaire. Un bon Bourgeois du lieu qui étoit preſent, qui les connoiſſoit fort bien toutes deux, & qui vouloit ſe divertir, s'aviſa de leur demander laquelle des deux pourroit aſpirer à l'honneur d'être l'Héroïne de cet Ouvrage, (car il ne l'avoit pas encore lû) & il en jugeoit par le titre, comme j'avois fait. La Maîtreſſe de la Boutique, à qui cet Héroiſme ne plaiſoit pas, dit que ce devoit être plûtôt ſa Voiſine qu'elle: l'autre lui renvoïa la bale. La premiere pour prouver qu'elle avoit raiſon, cita des faits ſignificatifs. La Voiſine ripoſta par d'autres faits de même nature. Ces faits échaufferent les têtes par une vertu ſpecifique; les invectives ſuivirent de près. Elles ſe honſpillerent; j'eus bien de la peine à les ſéparer;

& j'attrapai des horions que l'Auteur de la querelle ne jugea pas à propos de partager avec moi, car ſi-tôt qu'il vit la Bataille s'engager il fit une prompte retraite, & ſe ſauva ſans contuſion. Ce qui ne ſeroit pas arrivé, ſi ces bonnes Dames euſſent été dans le Syſtême de la Brochure. Elles auroient travaillé ſur l'Homme, & de concert, par pluſieurs raiſons, entr'autres pour le corriger & en faire un petit Socrate par la patience. Mais les têtes chaudes ne ſe remuënt que machinalement, & il n'y a point de ſyſtême pour elles.

Entre les bonnes qualitez des méchantes Femmes, leur Avocat remarque qu'elles ſont terribles pour les créanciers de leurs Maris; qu'ils l'abordent, dit-il, s'ils l'oſent, & aillent lui demander de l'argent: Bien-tôt comme une lionne à qui on voudroit enlever

ſes petits, (la comparaiſon marque le bon naturel de ces Femmes) on verra ſon poil ſe hériſſer, ſon front horriblement ſe refrogner, & ſes yeux s'allumant de fureur, &c. & quelques lignes plus bas, c'eſt, continuë-t'il, d'une méchante Femme qu'on peut dire avec raiſon que le revenu de ſa colere eſt capable de l'enrichir, & c'eſt d'une méchante Femme ſans doute que tant d'Hommes, même fort opulens, ont appris à ſe mettre en colere ſur les prétextes les plus vains contre leurs amis, & les principaux de leurs Domeſtiques qui leur ont rendu de grands ſervices pour ſe diſpenſer de la reconnoiſſance à l'égard des uns, & ne point être obligez de récompenſer les autres.

Les Actrices dont je viens de parler ont bien la mine de poſſeder ce mérite fatal aux Créanciers des Maris: mérite qui devroit être

fort rare & fort recherché en mariage, car le nombre des Gens qui aiment à emprunter & à ne point rendre, augmente tous les jours. Ces Mignones font leur fait ; cependant comme il y a par tout du pour & du contre, la verité eſt qu'un tel Mariage doit décrediter l'Emprunteur. Quels Créanciers voudront s'expoſer à la colere d'une Femme dont le poil ſe hériſſe? Quels Sergens voudront livrer leurs épaules aux coups de pincettes, ou à quelque choſe de pis ; car ſi la broche à rotir ſe trouve ſous la main d'une telle Femme, un pauvre Huiſſier n'a qu'à recommander ſon ame à Dieu, & ſauter par la fenêtre.

Parlons à preſent des beaux Eſprits qui nous ont ſi-bien accommodées. Commençons par la Bruiere. Il n'y a pas, dit-il, de Femme, ſi parfaite qu'elle ſoit, qu'elle ne

faſſe au moins une fois le jour repentir un Homme d'avoir une Femme, ou trouver heureux celui qui n'en a point. Si ce fameux Miſantrope vivoit, j'irois le trouver, & je lui demanderois s'il y a un Homme, ſi parfait qu'il ſoit, qui ne faſſe au moins une fois le jour repentir une Femme d'avoir un homme; ou trouver heureuſe celle qui n'en a point. Pour peu qu'il eût de conſcience il y penſeroit deux fois avant de me dire que oüi. Les Hommes écrivent contre nous, parce que nous leur faiſons ſouffrir quelque choſe; & ils ſçavent qu'il y a à ſouffrir par tout. Cela eſt-il raiſonnable? Nous n'écrivons point contre les Hommes qui nous tiranniſent & nous font mille maux; cependant nous ſçavons écrire ſi-tôt que nous avons de l'eſprit, & il n'y a pas moins d'eſprit chez nous que chez eux.

D'où vient donc que nous n'écrivons pas contre eux comme ils font contre nous ? c'eſt que nous ſommes moins méchantes & plus genereuſes. Paſſons à quelques-uns des Poëtes ſatiriques dont j'ai parlé qui ſont plus venimeux, & plus à craindre que de méchantes Femmes. Je ne copierai point ici les morceaux entiers que cite cette Brochure.

Un de ces Meſſieurs commence de cette ſorte en nous apoſtrophant :

Vous qui pouvez tout vaincre, & n'êtes que foibleſſe,
Péché de la nature, adorable à nos yeux ;
Aimables Ennemis, ... &c.

Je ſens qu'il y a bien des choſes à dire là-deſſus, mais comme je ne ſuis pas babillarde, je m'en

tiens au ſecond Vers, & je dis que nous ſommes bien punies d'être le peché de la nature : nous le ſommes davantage de celui que font les Hommes en nous adorant, par l'indifférence qui ſuit leur adoration : c'eſt porter la peine des pechez d'autrui. Eſt-ce là un ſujet de ſatire contre nous ? N'en devroit-ce pas être un au contraire de nous plaindre, & une raiſon de nous conſiderer, & peut-être de reſpecter en nous un Sexe que la nature ſemble avoir deſtiné, pour ſon malheur, à donner aux Hommes l'être qu'ils eſtiment tant ; à les charmer au point d'en être adoré, & à en être abandonné quand il s'abaiſſe à faire la felicité de ſes adorateurs ?

Un autre en parlant du bonheur dont les Hommes auroient joui, s'il n'y eût point eû de Femmes, dit :

L'innocence eût regné, tous nos jours seroient beaux,
Le corps sans passion n'eût point corrompu l'ame.

Je ne sçai si ce qui est véritablement passion en amour est une corruption pour l'ame de l'Homme, mais je sçai que cette passion en a souvent chassé du cœur humain de grossieres & de brutales plus propres à le corrompre que l'amour : qu'une passion de cette nature inspire au moins quelque délicatesse, & rend de certains hommes plus honêtes gens, par l'envie qu'elle leur donne de plaire à des Femmes qui valent mieux qu'eux. Mais si les passions que nous inspirons aux Hommes, corrompent leurs ames, la corruption doit diminuer sensiblement. Ils n'ont plus gueres de passions

pour elles. Ils ſe retranchent preſque tous dans l'inſtinct.

Je parlerai peut-être ailleurs des autres Poëtes ſatyriques : j'ai promis aux Lecteurs que je les entretiendrois dans cette Feüille d'une Dame dont j'ai parlé dans la précédente, qui a trouvé le ſecret de prendre les roſes du mariage, & d'en écarter les épines, (je ne dis pas toutes, mais les plus piquantes) & de conſerver de la dignité ſous ce joug formidable : j'ai promis, ce me ſemble, de parler des moïens dont elle s'étoit ſervie pour y parvenir : mais je déclare qu'ils ne ſont pratiquables, que pour un petit nombre de perſonnes de notre Sexe, on en ſera bien-tôt convaincu.

Il n'eſt point néceſſaire qu'une Fille, qui aſpire à un heureux mariage, ſoit ni belle ni jeune, ni même jolie ni riche ; mais il faut qu'

avec un bien raisonnable elle sort maîtresse de son sort ; que sa personne n'ait rien de dégoutant pour un homme propre & de bon goût ; qu'elle ait de l'esprit & cette vertu bien entenduë qui fait qu'on se gouverne par sa raison au lieu de se gouverner par son cœur, ou par ses foiblesses comme nous faisons presque toujours, nous autres Femmes.

Or notre raison doit toûjours avoir en vûë un interêt raisonnable ; & l'interest raisonnable d'une Fille de mérite qui se marie, est de ne se donner qu'à un Homme qui en ait aussi, je dis du mérite, & assez pour connoître & pour sentir tout celui de la personne à laquelle il aspire, & pour ne prétendre point être le maître en mariage d'une Femme digne d'être sa Compagne. Il faut aussi qu'il ait assez de goût & de sensibilité pour

passer de l'estime & de l'amitié à la tendresse, & même à l'amour, sans lequel le mariage n'est, pour ainsi dire, qu'une affaire de commerce, ou de bas interêt, est froid & insusceptible, d'assez de douceurs pour compenser ses inconveniens inévitables.

Le passage de l'estime à l'amour, & à l'amour tendre, n'est peut-être pas une chose concevable pour de certains Hommes qui n'ont pour les Femmes qu'une espece de politesse galante, & qu'un certain respect pour le Sexe qui n'est gueres plus que de la politesse galante : mais ce passage est fort naturel pour les Hommes d'un certain goût assez rare. L'Epoux de la Dame dont j'ai parlé en a fait l'experience. Elle n'avoit qu'un bien mediocre & point d'appas ; mais elle avoit de grandes qualitez du cœur & de l'esprit sans aucun défaut dans

toute sa personne, capable de refroidir un amour conjugal, & aussi sans aucun de ces agrémens exterieurs qui attirent les Hommes, sans lys, sans roses, sans éclat.

Son esprit & une certaine adresse qu'il ne faut pas révéler aux Hommes nos Critiques & nos Ennemis, ont suppléé au défaut d'agrémens. Elle a sçû attirer par les appas de son mérite celui qui, par de semblables appas, lui avoit paru le plus digne d'être aimé. Elle a emploïé la force d'une sympatie, plus puissante quand elle agit bien, que les traits les plus brillans; & dans cette heureuse disposition la seule difference des Sexes a donné lieu au passage de la sympatie à l'amour.

Il y a pour les Femmes habiles, comme pour les Hommes, une maniere d'attaquer les cœurs & de les

conquerir, ſans s'écarter des routes de la vertu. Il y en a une pour les Coquettes, qui reſſemble beaucoup dans un ſens à celle des Hommes. Il y en a une autre pour les Femmes ſolides qui ne ſe repaiſſent point d'un amour paſſager, d'un amour de bagatelle.

Une Fille qui a beaucoup de mérite & de bien, & qui donne tous ſes ſoins à ſe choiſir un Homme capable de la rendre heureuſe n'y arrive preſque jamais par le grand chemin. Elle ne peut gueres choiſir que dans le nombre de ces Gens alertes qui n'aſpirent au mariage que dans les vûës ordinaires; & ces vûës-là ne font point le bonheur d'une Femme. Comment donc une Fille qui n'a qu'un bien mediocre, & qui n'inſpire point d'amour, parviendroit-elle à un heureux mariage? Elle ne peut gueres choiſir. Il faut qu'elle ſoit

choisie ; & par qui ? Par le rebut des belles & des riches qui ont mal choisi. Elle a donc besoin d'un art qui remplace au moins l'un des deux grands articles qui lui manquent, qui ne sont pas les meilleurs, puisqu'ils ne rendent pas les mariages heureux, & qui cependant entraînent presque tous les meilleurs Humains.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sçeaux : *La Cinquiéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 20. de Mai 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE,

Sixiéme Semaine.

Le prix eſt de Six Sols.

A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or:

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M.DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.

AVERTISSEMENT.

CEtte Feüille a été retardée par un petit accident. On ſera plus exact à l'avenir, & l'on donnera la Septiéme dans huit jours.

LA SPECTATRICE,

Sixiéme Semaine.

JE me ſuis fait un agrément qui doit m'être fort envié par les femmes curieuſes. Il m'eſt permis, ſous le harnois maſculin, d'aller dans les fameux Caffez, prendre quelque liqueur fraîche, ou me repoſer, ou me deſennuïer, ou quelquefois m'ennuïer en me repoſant, dans une nombreuſe Compagnie. Je n'y vois que de ces

gens dont Paris abonde, qui paſſent leur vie à paſſer le temps. Ils ne vont au Caffé que pour cela ; & c'eſt pour le paſſer plus décemment, que quelques-uns n'y vont jamais ſans être requinquez comme des femmes qui vont en conquêtes. J'y vois auſſi des Philoſophes aſſez propres ſans être requinquez, mais leur eſprit eſt fort paré. C'eſt que les Philoſophes ne ſont coquets que par l'eſprit.

Je m'y ſuis trouvée tantôt à une même table avec un Etranger Mahometan, qui fait à Paris un négoce de bijoux & aſſez bonne figure. Je l'avois vû ailleurs. Nous avons achevé de faire connoiſſance au Caffé, & nous commencions à nous entretenir plus particulierement ; quand, à une table voiſine, ſont arrivez deux jeunes gens frais & jolis, avec un Cadet Gaſcon, auprès deſquels je me

ſuis déja trouvée pluſieurs fois. Nous parlions alors, le Turc & moi, des plaiſirs de ſon Païs & de ceux du mien. Les nouveaux venus, après m'avoir ſaluée, ſe ſont mêlez, en petits Maîtres, à notre converſation, ſans ſçavoir ſi nous le trouvions bon ou mauvais. Tant de diſcretion n'entre point dans de jeunes têtes Françoiſes : d'ailleurs, nous étions ſur un ſujet toûjours intereſſant pour la jeuneſſe oiſive. Avoüez, a dit l'aîné des Damoiſeaux, que de tous nos plaiſirs, aucun n'approche de celui que donne un commerce tendre, quand on ſe voit parfaitement aimé d'une jolie perſonne, qui a de l'eſprit & des manieres amuſantes. Les jours paſſent comme des heures, & la vie coule, preſque ſans qu'on s'apperçoive qu'il y ait de l'ennui dans le monde. Je l'éprouve, Meſſieurs,

depuis quelque temps : mais un maudit *Epouseur* va m'enlever mon Ange. Je lui ſerois préferé ſur le ton de l'hymen : mais je ne ſuis point aſſez hardi ; & je ne crois pas me repentir de ma timidité : cependant je ne puis m'empêcher de regreter une Maîtreſſe vive, tendre, ſpirituelle, & ſans ceſſe occupée du ſoin de me plaire.

Je ſçais un bon moïen de ne la regreter jamais, a dit ſon Camarade ; fais chaſſer ton rival ; emporte la Belle, épouſe-la. Bel expedient ! a repris le premier ; tu te mocques de moi. J'aime mieux regreter une Maîtreſſe, que la liberté d'en faire d'autres. D'ailleurs, que ſçai-je ſi je l'aimerois en mariage ? que ſçai-je ſi elle m'aimeroit ? que ſçai-je enfin ſi tous ſes ſoins juſqu'ici n'ont point eû pour but de me faire faire le ſaût que tu me propoſes ?

J'ai voulu placer mon mot. A vous entendre, lui ai-je dit, il semble que le Mariage soit un saût perilleux; &.... Cadedis, s'est écrié le Gascon, je suis de ce sentiment-là, moi; & je trouverai toûjours ce saût-là perilleux, jusqu'à ce qu'il se présente une femme assez riche pour me consoler des disgraces conjugales, car.... Et quel fond, ai-je dit, en l'interrompant aussi, quel fond destinez-vous, en ce cas, aux consolations, pour les disgraces conjugales de la future; car elle ne peut pas manquer d'en avoir son lot. Quel fond, a-t-il répondu. Parbleu, si elle s'ennuie de vivre avec moi, je lui en destine un superbe. C'est un Château en très-belle vûë que j'ai près de la Garonne, dont je lui ferai present; ou rien ne lui manquera, & où je la laisserai maîtresse de vivre &

de se divertir à sa mode comme je ferai à la mienne. Nous avons un peu ri de cette ressource pour consoler une femme attrapée à Paris par un Gascon, & un peu ri aussi de la Gasconade ; car nous sçavions que celui qui parloit ne vivoit que de ses revenus d'industrie, & faisoit sa cour à une Blanchisseuse, qui ne vouloit pas l'épouser, craignant apparemment les besoins conjugaux.

Le seul Turc écoutoit & regardoit sans dire mot. Pour le tirer de sa taciturnité, Monsieur, lui ai-je dit en riant, vous ne parlez pas, mais vous m'avez la mine de n'en penser pas moins. Souffrez que nous sçachions une partie de ce qui se passe dans votre esprit. Qui vous paroît le plus agréable de faire l'amour chez vous, ou dans ce Païs-ci ? Il n'y a pas de comparaison, m'a-t-il répondu : j'aime

mieux l'amour Turc, que l'amour François ; & si quelques raisons ne m'avoient pas obligé à quitter Constantinople pour un temps, j'y aurois déja un Serrail de belles femmes comme font les autres Turcs qui ont assez de bien pour cela.

Ce mot de Serrail a excité ma curiosité. J'ai prié l'Etranger de m'en donner une idée, de m'apprendre comment les femmes y sont gouvernées, comment les hommes s'y prennent pour se faire aimer de leurs Belles, & comment elles répondent à leurs soins.

Mes questions ont fait rire la Compagnie. J'ai deviné qu'il y avoit quelque ignorance notable dans mon fait, surtout en voïant rire aussi le Turc, assez serieux de son naturel. Cependant il a eu la complaisance de m'apprendre ce

tôt compris que mon ignorance des mœurs Turques, si étranges en amour, avoit fait ma bêtise. On me l'auroit pardonnée en femme. J'ai païé les frais de mon déguisement.

Chacun a dit ce qu'il pensoit sur la relation du Mahometan, & j'ai crû pouvoir conclure de ce qu'on a dit, qu'il n'y en avoit pas un de la Compagnie, qui n'eût voulu avoir un Serrail de belles femmes pour lui seul.

Mais je n'ai point crû qu'il y eût autant de François de ce goût-là, que de Turcs, quoique vraisemblablement il s'en faille bien peu. Enfin, j'en ai excepté ce peu, & je ne sçai pas trop sur quel fondement. C'a été peut-être en imaginant, que si je devenois homme, & que je conservasse le cœur fait comme je l'ai, je penserois bien différemment.

Quelque Lecteur chicaneur me dira que j'ignore de quelle maniere je penſerois ſi je devenois homme. A cela je lui répondrai, qu'il y a des ames qui penſent indépendemment du Sexe, & que la mienne qui eſt fort haute, eſt une de celles-là.

Ces Turcs commencent ſans doute par aimer une ſeule femme. Les paſſions s'uſent là comme ici, faute d'être ménagées; mais ils ont, dans la Poligamie, une reſſource pour l'inconſtance, que nos hommes n'ont pas, qu'aſſurément ils voudroient avoir, & dont ils feroient certainement l'uſage Turc. Mais quel maudit uſage! Un homme s'empare de quantité de belles femmes: on les enferme pour lui ſeul: on leur joint celles dont il ne ſe ſoucie plus, mais qu'il veut garder auſſi, par une jalouſie, que je compare à celle d'un

Gentilhomme François, qui ne veut plus chasser ni manger du gibier d'une de ses Terres, parce qu'il ne le trouve plus assez bon, mais qui ne veut point permettre que ceux qui l'aiment y tirent un un seul coup de fusil; qui est intraitable là-dessus avec tous ses Vassaux, & qui, s'il étoit aussi puissant qu'insatiable de droits, érigeroit en fief toute sa Province pour acquerir celui d'en priver tous les autres hommes.

Tel est en amour le caractere Turc: & tel est celui des hommes en general sur ce qui convient à leurs desirs. Cela se connoît par l'abus qu'ils font des Coûtumes du Païs où ils se trouvent. Un riche François auroit en Turquie un Serrail de belles femmes. Un riche Turc en France voudroit être Seigneur de plusieurs beaux fiefs, & d'où la plus grande abondance de-

gibier, ne feroit point de quartier aux Chaſſeurs. Combien d'autres exemples prouveroient que nous ſommes auſſi inſatiables dans nos deſirs, qu'incapables d'être heureux dans nos poſſeſſions!

Mais ſommes-nous faites comme cela nous autres femmes? il y a eû un Païs où les femmes étoient les maîtreſſes. S'il y en a encore quelqu'un, j'aimerois y faire un voyage pour plus d'une raiſon; entr'autres pour voir ſi les femmes y font des Serrails d'hommes, ſi une femme riche y en met un bon nombre, & ſi elle les y fait garder. Il ſeroit bien humiliant pour nous de reſſembler à l'homme par une ſi odieuſe tyrannie, & de nous ſervir auſſi cruellement du pouvoir qu'ils nous auroient laiſſé prendre quelque part ſur eux. Mais nous ne leur reſſemblons gueres. Quoiqu'ils en diſent, nos paſſions ſont

plus moderées ; ou, s'ils n'en veulent pas convenir, au moins mieux menagées, mieux conduites pour notre interêt, & notre interêt est fort raisonnable en cela. Nous sommes plus capables qu'eux de nous fixer à un objet aimé : nous n'avons l'ame ni si altiere, ni si conquérante : nous ne pensons à conquérir que dans un esprit de coquetterie qui ne fait point de violences : ce n'est que pour nous amuser que nous sommes coquettes, quand nous nous avisons de l'être, & pour nous tenir lieu de tant de choses que les hommes nous ôtent, & je croi qu'en tout Païs ils nous ôtent tout ce qu'ils peuvent. Mais les Turcs encherissent là-dessus fort impertinemment, quand ils nous privent d'une autre vie, confondant les ames des femmes avec celles des bêtes, nous défendant d'entrer dans leurs

Temples, & décidant que nos Prieres ſont inutiles.

Je connois des François qui ne penſent pas là-deſſus tout-à-fait comme les Turcs : mais ils font un ſi grand mépris des têtes & des raiſonnemens de femmes, qu'ils donneroient bien-tôt à nos ames en Turquie le même ſort que leur font les Mahometans.

Il y a des Nobles, pour qui le Bourgeois eſt une eſpece ſubalterne, comme ſeroient les Chats pour les Lions, ſi les Lions penſoient, ou les Aſnes pour les Chevaux. Il y en a d'autres d'un certain eſprit, pour qui nous ſommes des êtres moins penſans, moins parfaits que les hommes. Enfin, il y en a pour qui notre ame eſt moins un eſprit que l'ame des hommes, & il y en a peut-être auſſi pour qui elle n'eſt qu'un inſtinct un peu ſubtiliſé.

Je n'ai gueres vû de gens qui ne disent quelquefois, *si j'étois Roi, je ferois telle & telle choſe.* Pour moi, ſi j'étois Reine & Maîtreſſe d'un grand Etat, j'en ferois bien auſſi. Rarement les Rois Philoſophes ſont oiſifs: ils s'aviſent toûjours de quelque choſe de nouveau: & ſi leurs Conſeillers étoient auſſi Philoſophes; je ne ſçai pas trop ce qui en arriveroit. Tant y a que, ſi j'étois Souveraine, je ferois une Colonie de ces *Mépriſeurs* de femmes; je les enverrois dans une Iſle préparée pour eux; j'y joindrois, pour de bonnes raiſons, des gens raiſonnables, & je ferois gouverner ces *fats* par une femme, pour les punir, pour leur apprendre ſi les femmes ſont des eſpeces d'animaux qui aïent, moins que les hommes, des dons de l'humanité.

Pour les humilier plus ample-

ment, je les ferois gouverner par une femme, qui n'auroit que du bon ſens & de la fermeté, & qui n'auroit été occupée toute ſa vie qu'à gouverner une bonne maiſon. Le bon ſens & la fermeté que les beaux eſprits n'honorent gueres de leur attention, vont plus loin qu'on ne penſe.

Je prétens que cette Ménagere, ſentant les beſoins de ſon état, commenceroit par ſe faire un conſeil compoſé d'hommes & de femmes, dont ſa raiſon, aidée de quelques experiences, lui feroit connoître le caractere & la capacité, & la rendroit capable de diſcerner en eux cette ſorte de merite que les gens raiſonnables ſentent, qui eſt au-deſſus de toutes les ſciences, & qui met en état d'emploïer ſagement les talens & les connoiſſances des autres hommes. Je dis que la Ménagere feroit, & feroit faire

tout cela, & que ſon gouvernement dérangeroit terriblement les idées de ceux qui l'auroient mépriſée.

J'ai lû, je ne ſçai où, qu'un Empereur fit à Rome un Senat de femmes. Par malheur pour nous, cet Empereur étoit extravagant. Son idée, par cette raiſon, n'a pû être ni bien conçûë, ni bien executée, & nous a fait plus de tort qu'elle n'eût pû nous faire d'honneur.

Si j'étois Souveraine, un Senat de femmes ſeroit une de ces choſes que je voudrois eſſaïer quelque part. Je les choiſirois doüées de qualitez propres à faire de bons Juges. J'avouë que ce choix ne ſeroit pas une petite affaire; mais il ne laiſſeroit pas d'être faiſable. Je ferois un Tribunal qui feroit rire les ſots au commencement par la nouveauté, mais qui pourroit devenir en peu de temps au

moins auſſi reſpectable que quelques petits Tribunaux de nos Provinces de France.

J'entens quelque Senateur ſe mocquer de ma ſpéculation, m'objecter la foibleſſe du Sexe, & que nous ſerions paſſablement corruptibles pour un Plaideur ruſé, bon Comedien, & qui ſçauroit ſurprendre notre bonté, notre pitié, par des pleurs & des plaintes pathetiques.

L'objection n'eſt pas mauvaiſe, mais elle n'eſt pas ſi forte qu'on le pourroit croire. La femme eſt naturellement plus compatiſſante que l'homme, ſoit: mais vous êtes durs vous autres Meſſieurs; ceux d'entre vous qui avez la vocation de juger ſe ſentent apparemment ce qu'ils appellent de la fermeté; je le crois: mais votre fermeté eſt ſouvent impitoïable.

Il y a des femmes très-capa-

bles de fermeté, des femmes resoluës, qui font vigoureusement les fonctions du gouvernement de leurs biens, & qui sçavent même bien mener quantité d'hommes qui dépendent d'elles : mais la fermeté dans un cœur de femme n'exclut gueres l'humanité. J'en choisirois de ce caractere.

On m'objectera la sollicitation perilleuse de certains hommes, ou fort bien faits, ou fort adroits. On ajoûtera que cette sorte d'hommes est en possession de persuader les femmes, & ne s'empare gueres moins de leur esprit que de leur cœur. Il y a encore du vrai en cela : aussi je voudrois que mes femmes fussent au-dessus de la bagatelle, ou plûtôt qu'elles en fussent bien revenuës. Ce seroit le plus sûr, & cela seroit assez sûr.

Mais, me dira-t-on encore, les femmes revenuës de la baga-

telle ſont prêtes à y rentrer, & les anciennes n'y ſont pas les moins diſpoſées, elles dont l'âge cependant ſeroit le plus convenable pour la Magiſtrature. Eh Meſſieurs! cela ne peut être vrai que d'une eſpece de femmes que je ne choiſirois pas, & qui reſſemblent à de certains Juges Barbons que les Coquettes trouvent le ſecret d'attendrir fort mal-à-propos. Heureuſement ces Barbons n'ont que leur voix. Mes vieilles folles, s'il s'en trouvoit dans mon Senat, n'en auroient pas davantage.

Enfin, ce ſeroit un bel eſſai: je m'étonne fort que quelque Reine ou Maîtreſſe de Souverain, ne l'ait point encore fait faire, quand ce n'eût été que pour voir de quoi nous ſommes capables.

On s'en aviſera peut-être. Dieu veüille que ce ſoit de mon vivant. En ce cas, il faudroit charger de

la recherche des ſujets une femme des plus ſpirituelles de la Cour & bien revenuë de l'amour. Il doit s'en trouver quelques-unes dans cette diſpoſition, à preſent qu'il y a ſi peu d'hommes propres à ſe faire aimer des femmes d'un certain merite.

Quand je penſe au Gouvernement & à la Magiſtrature de Sancho-Panſa, & qu'il ne ſeroit point impoſſible qu'un Païſan, tel qu'on nous le dépeint, prononçât les jugemens que l'on ſçait; je crois auſſi qu'on n'admireroit pas moins les jugemens de certaines femmes qui n'auroient jamais jugé que leurs enfans, leurs Valets & Servantes, que nous admirons ceux de Sancho. Et qu'on n'aille pas conclure de cette citation que je veüille badiner, J'invite très-ſerieuſement toutes les Princeſſes ou Maîtreſſes des Princes, de les engager

à faire cette jolie experience. Elle pourroit devenir fort utile par l'émulation qu'elle donneroit aux Magiſtrats qui en ont beſoin. Elle immortaliſeroit ſon Auteur, le rendroit aimable à la plus aimable partie du monde, qui n'eſt pas la moins connoiſſeuſe en merite, & dont l'eſtime n'eſt pas toûjours ſans conſequence.

J'excepte de mon invitation le Turc & tous les Diſciples de Mahomet. Je ne puis croire que les femmes Turques honorent un tel Legiſlateur. S'il y en a quelques-unes qui le faſſent, je les dégrade & les exclus de la Magiſtrature à jamais, comme il les a excluës de ſon Paradis.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux: *La Sixiéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 10. de Juin 1728.

CAMUSAT.

TAYLOR INST. OXFORD

LA SPECTATRICE,

Septiéme Semaine.

Le prix eſt de Six Sols.

A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or:

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M.DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.

LA SPECTATRICE,

Septiéme Semaine.

JE lisois, il y a quelque temps, la fameuse Satyre de Despreaux contre la sotise de l'homme, sa folie, &c. & je trouvois qu'il raisonnoit là-dessus plus poëtiquement que raisonnablement. Cet Ouvrage est apparemment fait pour divertir; ou s'il est serieux, l'Auteur ne me paroît pas judicieusement Philosophe. Il critique plusieurs choses en franc

Misantrope, par exemple, les differentes couleurs des habits. La nature est-elle folle dans la diversité de ses couleurs, quand elle fait des oiseaux blancs, des noirs, des gris, des verds, des jaunes, des mêlangez ? l'homme est-il ridicule en satisfaisant son goût, & en imitant la nature, dans les couleurs diversifiées de ses habits ?

Despreaux, comme d'autres, parle quelquefois follement de la folie, & de la raison même. Ce n'est pas le moïen de nous instruire ou de nous reformer : c'est au contraire celui de gâter beaucoup d'esprits ; les folies d'un Poëte sublime & harmonieux sont contagieuses pour quantité de gens. Les miennes que je ne donne qu'en mauvaise Prose ne se communiqueront pas si facilement.

Je voudrois que ces grands Auteurs, au lieu de belles peintures

de nos défauts, nous en donnaſſent de fortes & de ſenſées ; & qu'ils nous en fiſſent ſentir la vraie laideur ou le vrai ridicule, par une vive & noble éloquence qui tireroit ſes forces de la verité, & qui feroit à leur Poëſie un honneur plus ſolide que des imaginations brillantes, preſque toûjours inutiles & ſouvent fauſſes.

Une de ces veritez pourroit être à mon ſens, que le genre humain eſt, preſque ſans exception, d'une ſotiſe, d'une folie, d'une ſtupidité, incroïables pour ceux qui n'ont pas bien medité là-deſſus. J'oſe dire, avec cette liberté philoſophique, qui attaque hardiment les vices, parce qu'elle ne les attaque qu'en general, que de cent hommes, il y en a au moins quatre-vingt-dix-huit, qui, s'ils ſe voïoient tels qu'ils ſont, s'en trouveroient conſternez.

Une des plus remarquables & des plus generales sotises de l'homme, est que les plus spirituels ne peuvent presque jamais, suivant leurs desirs même & leurs goûts, se faire une idée raisonnable de ce qu'il leur faudroit pour être heureux, & qu'ils ne laissent pas d'être persuadez qu'ils le seroient, s'ils pouvoient joüir de ce qu'ils souhaitent. Tout ambitieux, & tout amateur de richesses qui ne joüissent point, vivent & languissent dans cette erreur. Prenez un de ces malheureux : montrez-lui quantité d'éminens & opulens Seigneurs, qui n'ont, ni le corps plus sain, ni l'esprit plus joïeux que leurs Valets, & qui par consequent ne sont pas plus heureux ; vous ne le détromperez point : il ne démordera ni de l'opinion, ni des souhaits. Pitoïable imbecillité d'un grand nombre de foux,

qui accepteroient avec transport une Couronne aux conditions les plus onereuses !

Les sources fecondes des grandes folies sont les grandes passions. Il n'est gueres permis d'être ni sensé, ni heureux que dans les passions moderées, qui à peine meritent le nom de passions, car ce ne sont presque que des goûts; mais la raison peut remplir ces goûts-là plus agreablement & plus vivement qu'il n'est croïable pour les foux dont je parle.

Heureux qui n'a que de ces goûts paisibles, tels qu'on les a ordinairement, ou pour un bon mari, ou pour une bonne femme; ou pour un bon ami, non pas fin, car la finesse qui gâte une infinité de choses en les rendant moins naturelles, ôte presque toûjours à l'amitié une certaine cordialité, sans laquelle je n'en croi

point de loïale : heureux qui aime la raiſon, la verité, la paix, la ſanté, la tranquillité ; qui aime ſon domeſtique, ſa famille, ſa terre, les productions de ſa terre, ſes chevaux, ſes chiens, & le reſte. Tous ces petits objets ne donnent que de petits plaiſirs, mais ces petits plaiſirs ſont réels, ils ſe recueillent à peu de frais, & je gagerois que leur ſomme totale, à la fin de l'année, excede de beaucoup celle des plus grands plaiſirs qu'ont reſſenti les plus paſſionnez des hommes, & les plus voluptueux, déduction faite, comme il faut l'entendre, des dépenſes de force, de ſanté, de repos & autres : autrement le compte ne ſeroit pas juſte.

Ces petites joüiſſances, je le repete, ne fourniſſent que de petites douceurs : mais auſſi elles n'excitent, ni par leur poſſeſſion, ni par leur perte, de ces violens ſenti-

mens, qui renverſent les têtes, emportent l'homme comme un cheval fougueux, corrompent ſes mœurs, & dévoïent ſa raiſon.

La paſſion de devenir riche ou grand Seigneur, ne peut laiſſer un homme dans ſon état naturel. Bien-tôt ſon cœur devenu eſclave d'un maître cruel, mais plein d'appas ſe porte avec violence aux objets ſéduiſans. Y arrive-t-il ? il goûte, il joüit, il ſe felicite: mais il eſt homme, & c'eſt aſſez pour être bien-tôt accoûtumé à la joüiſſance. Son plaiſir s'uſe en peu de temps; il vient de nouveaux deſirs. On n'a pas le courage de penſer qu'on n'eſt pas heureux; mais on ne fait plus d'attention à ce qu'on poſſede; ou bien on veut le poſſeder en plus grand volume. Nouveau travail. On parvient encore; nouvelle joüiſſance: nouveaux dégoûts. Que fera-t-il ? il

faut grossir encore le volume des biens ou des honneurs, passer sa vie à chercher sa felicité où il verroit qu'elle n'est point, s'il vouloit voir : mais il ne veut que faire son chemin. Qui le pousse à cela ? Eh que pourroit-ce être qu'un instinct ? mais quel instinct ? il ne ressemble pas à celui des bêtes. Graces à la nature, elles n'en ont que pour ce qu'elles peuvent attraper, & où elles font leur compte : au moins ont-elles celui de quitter un chemin qui ne les conduit point au bien qu'elles cherchent. L'instinct de l'homme est d'une autre espece. On court machinalement & jusqu'à la mort ; au plaisir & au repos qu'on n'attrapera jamais. Le chien applique ses petites lumieres à une espece de connoissance des inconveniens. Mettez-lui un biscuit à une certaine hauteur ; il le desire ; mais sans s'efforcer d'y at-

teindre ; ou s'il a fait deux ou trois fois la folie, il n'y retourne plus. L'homme qui a commencé à en faire en de certains genres, a le privilege de les continuer juſqu'à ce que les forces lui manquent.

Les hommes, malgré leur raiſon qu'ils eſtiment beaucoup, craignent & deſirent une infinité de choſes par un inſtinct qu'ils n'eſtiment gueres : inſtinct plus aveuglé par les paſſions, que celui des bêtes ne l'eſt naturellement.

J'ai parlé d'un vieux Garçon qui prend du lait d'âneſſe. Je l'ai vû ce matin. Son *humide radical* eſt épuiſé. Sa nourrice lui ſurvivra bien-tôt. Il n'a plus d'eſperance. Il ſçait qu'il n'a plus gueres à vivre, mais il eſſaie toutes ſortes de remedes pour prolonger une vie languiſſante. Il tire au bâton avec la mort ; il veut lui dérober quelques jours, ou au moins quelques

heures. C'eſt qu'il la craint : Et pourquoi la craint-il quand il n'a plus rien à perdre en ce monde ? J'ai voulu le ſçavoir. Il a donné ordre à ſes affaires ſpirituelles & temporelles. Il a, ſur l'avenir, une confiance d'autant mieux fondée, qu'il a toûjours été honnête homme, qu'il a fait beaucoup de bien & peu de mal, & qu'il ne s'eſt jamais permis de plaiſirs que ceux dont la poſſeſſion n'eſt point un crime. Il ne laiſſe après lui perſonne qui l'inquiete. La mort le délivrera de toutes ſes miſeres, & de la mort même, dont l'idée eſt pour lui la plus douloureuſe des miſeres. Mais mourir eſt ceſſer de vivre, voilà le point : il ne peut ſoûtenir cette idée, & cette idée le fait mourir tous les jours. Il ne craint point ce changement par raiſon : la ſienne lui dit que, dans un tel état, la ceſſation de la vie

eſt une ceſſation de maux. Qui la lui fait donc craindre ? ce n'eſt que ce ſentiment aveugle que j'appelle inſtinct.

Heureux animaux qui ne l'appréhendez point, ſi vous aviez notre raiſon, vous ſeriez ſur cet article auſſi miſerables que des hommes ! mais vous êtes des bêtes, qui, quoiqu'on en diſe, ignorez la vie & la mort ; qui, ſans les connoître, recevez les avantages de l'une & de l'autre, & en joüiſſez peut-être mieux que nous, qui les connoiſſons mieux que vous. Nous vivons & mourons comme vous, nous autres animaux raiſonnables: mais une grande partie de la vie que vous paſſez ſans inquiétude, nous eſt à charge par celles que nous donne ſans ceſſe notre raiſon ; & la mort, qui eſt pour vous une choſe auſſi naturelle que naître & vivre,

nous fait trembler, lors même que, par les déreglemens de notre esprit qui vous sont inconnus, la vie n'a plus que des douleurs à nous offrir.

Mais, me dira-t-on, la mort n'est terrible pour les hommes que par l'idée d'un avenir. Je vous dis moi qu'elle l'est sans cette idée. J'en suis convaincuë par des faits aussi-bien que par la connoissance de l'homme. J'ai vû mourir quelques personnes dans une grande securité sur l'avenir, securité mal fondée, mais parfaite. Je l'ai connuë par la tranquillité de leur ame sur sa propre destinée: mais ils ont disputé le terrain de la vie jusqu'au dernier jour. L'instinct ennemi de la mort, a souffert, a resisté tant qu'ils ont eû un moment à vivre: je dis un moment de raison: car j'ai remarqué que l'instinct, qui nous laisse dans l'état

tranquille des Bêtes pendant que la raiſon eſt abſente, nous tourmente ſi-tôt que nous raiſonnons. On diroit qu'il eſt l'ennemi de la raiſon dans les rencontres les plus importantes de notre vie, & qu'il n'agit que pour la contrequarrer: c'eſt que nous n'avons preſque jamais ni l'art, ni même le deſir de la rendre maîtreſſe. Combien, dans un cent de miſerables qui ſe ſentent mourir peu-à-peu, en trouveriez-vous, qui n'achetaſſent pas bien cher un remede qui les feroit vivre ſix mois davantage ſans ſoulagement, c'eſt-à-dire, qui les rendroit malheureux ſix mois de plus, mais les feroit mourir ſix mois plus tard? Qu'y a-t-il de plus contraire à la raiſon, à notre interêt, à la nature même, qu'un ſentiment ſi cruel? mais qu'y a-t-il de plus commun, même entre gens d'eſprit? Que chacun ſe tâte là-

dessus, & qu'il se demande si, dans ma supposition, il penseroit à cet égard raisonnablement, ou comme un imbecille ? Qu'il est humiliant pour des hommes qui se croïent raisonnables & spirituels, de se trouver plus d'instinct que d'esprit & de raison ! mais l'amour propre ne souffrira peut-être point qu'on se fasse justice là-dessus, de peur d'être obligé de s'humilier & de s'anéantir. Mon Confrere le Spectateur François diroit cela bien mieux que moi.

Mais passons à un sujet moins triste que la mort, & qui sera peut-être un peu propre à abaisser l'orgueil de ces superbes foux, charmez d'eux-mêmes & de la dignité de leur merite, qui vont jusqu'à se respecter ; & à qui leurs conditions présentes & à venir ne donnerent jamais ni le moindre dégout, ni la moindre pensée de s'humilier.

Non seulement nous pensons differemment dans les differens états & âges de la vie; nous sentons aussi les choses d'une maniere differente. Quel rapport de mon goût, de mes sentimens dans l'âge de trente ans, à ceux que j'aurai dans quarante ans si je vis! Je suis desintereſſée, genereuse, liberale: j'ai quelquefois besoin de toute ma raison pour ne pas sacrifier mes interêts à ceux de mes amis. Que sçai-je, si, en vieillissant, je ne deviendrai point intereſſée, avare sordide; si toute ma raison ne sera point impuissante contre la basseſſe des passions de ma vieilleſſe? Que sçai-je même si j'aurai de la raison?

Il y a des milliers d'exemples de cette nature. Quel mortel oseroit compter sur la durée de ses qualitez estimables, s'il en a, sur celle de son *moi*, qui lui est si précieux, & com-

ment peut-il être précieux dans son instabilité ?

Mais, sans attendre les chûtes de l'âge, il ne faut qu'une grande passion, qu'un accès de cet instinct dont j'ai parlé pour metamorphoser ce *moi*, & le rendre miserable & mépriſable, par des petiteſſes, des baſſeſſes, dont les exemples ſont encore plus communs : c'eſt par là que de grands hommes ſont tombez en d'extravagantes puerilitez. Ils n'étoient donc grands que ſous condition. Il ne leur eût pas été impoſſible de le devenir ſolidement, s'ils euſſent commencé leurs travaux par donner peu-à-peu à la raiſon, ſur le ſentiment, la ſuperiorité qu'ils ont donnée au ſentiment ſur la raiſon.

Eh le peut-on ? Je croi qu'oüi. Mais comment ? c'eſt ce que je ne pourrois dire ſans riſquer de paroître folle aux plus ſots animaux

du monde, qui traitent de folie ce qui ne cadre point à la leur. Ils ne me feroient peut-être pas d'injuſtice : mais je crois qu'ils traiteroient de même le plus ſage des hommes, qui ne voudroit pas penſer comme eux, & qui oſeroit penſer d'une maniere contraire qui ſeroit peut-être la plus raiſonnable. On ne peut gueres être ſage pour des imbecilles d'une certaine eſpece qu'en leur reſſemblant.

Une ſuppoſition qu'on trouvera peut-être bien extraordinaire, fera connoître juſqu'à quel degré peut monter la ſotiſe & la folie humaine.

Je ſuppoſe que l'Etre ſuprême donnât aux hommes la faculté de ſe corriger de leurs défauts, & de ſe rendre auſſi parfaits qu'il leur plairoit. Qu'arriveroit-il ? chacun, ou je me trompe fort, ſe changeroit ſelon ſon penchant, & non par

ſa raiſon. L'un ſe donneroit les qualitez d'un Alexandre, l'autre celle d'un Adonis: celui-ci deviendroit un Ciceron, cet autre un Homere, ou autre choſe. S'en trouveroit-il, qui penſaſſent ſeulement à devenir des Socrates! Les belles, les judicieuſes reformes que nous verrions! Combien de femmes ſe donneroient les charmes de Cléopatre, ou peut-être ceux de Laïs pour exciter de ces paſſions violentes & effrenées, dont l'emportement flate ſi agreablement l'amour-propre feminin! combien d'hommes ſeroient aſſez ſots pour ſe mettre en état d'inſpirer aux femmes les mêmes folies, ſi tant eſt qu'ils puſſent les rendre auſſi folles, dont je doute fort. Une infinité changeroient leurs défauts contre d'autres qui ſeroient plus de leur goût, ou qui leur paroîtroient des perfections,

parce que la raiſon n'y ſeroit point appellée. La regle, dans une ſi grande affaire, ne ſeroit que le ſentiment aveugle, l'inſtinct de l'homme; ſource generale de ſes extravagances, quand il agit ſans guide, dans les affaires où il en a beſoin.

Voilà des reflexions. Cette feüille ne plaira point à quantité de gens. Ils auront peut-être leur compte en quelqu'autre. Il faut bien que j'aïe le mien quelquefois auſſi. Je le trouve à tirer ſur la turpitude humaine comme j'ai promis de le faire de temps en temps. Je le ferai en dépit des ennemis de la reflexion ſolide, des petits Maîtres par exemple, & des femmes de leur caractere, qui ne liſent, ne parlent, n'écoutent, ne vivent que pour s'amuſer, & jamais pour ſe perfectionner.

Ces gens-là font-ils quelquefois

des reflexions ? J'acheterois bien cher un recüeil des penſées ſerieuſes d'un petit Maître, qui pour plaire à quelque grand Seigneur, ou à quelque belle Philoſophe, ſe ſeroit aviſé de penſer. Un tel Livre ſe débiteroit mieux que cette feüille, qui ne ſera pas bonne à grand'choſe. Mais n'en pourroit-on point tirer matiere à ſe divertir de la ſotiſe d'autrui, (car on ne le fait gueres de la ſienne propre; & je croi que Deſpreaux lui-même, en apoſtrophant le genre humain, s'eſt fait bien peu d'applications perſonnelles.)

Je voudrois que, dans l'eſprit de ma Critique, mais un peu égaïé, l'on démaſquât l'imbecillité de ces gens enchantez de la contemplation de leur merite, qui n'en connoiſſent point d'autre dans les hommes que celui de les admirer autant qu'ils s'admirent eux-mê-

mes, & qu'un amour-propre si impertinent rend presque incurables par incapacité de déferer à ceux qui ne leur déferent pas.

Et seroit-ce là un divertissement? oüi sans doute. Qu'y a-t-il de plus réjoüissant, de plus delectable même, pour les personnes de bon goût, que d'humilier un de ces fats, de le convaincre qu'il est fat, que sa fatuité excite le rire au lieu de l'estime, & sa folie la pitié au lieu de l'admiration!

Qu'il se feroit par ce moïen de belles conversions morales & de grands biens! mais il est miserable pour notre temps qu'il ne se trouve, parmi les gens d'un certain rang, presque personne qui ait dans le cœur autant de grandeur que dans l'esprit & dans la fortune, pour oser humilier & aterrer l'amour-propre aussi sot que malfaisant, des plus sots animaux de la terre.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux: *La Septiéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 1. de Juin 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE,

Huitiéme Semaine.

HIer je fus duppée par un de ces gens qui se disent amis & ont l'art de parvenir à faire croire qu'ils le sont. Ils n'en ont que la figure. L'amitié, qui n'a peut être été traitée jusqu'ici que comme une belle chimere, meriteroit bien de l'être avec assez de goût & de force, pour déterminer, par des avantages aussi charmans que réels, quel-

ques honnêtes gens à devenir honnêtes amis.

Mon soi-disant ami avoit excroqué à mon cœur peu aguerri de la reconnoissance, par de petits services, & encore plus par une certaine maniere de me les rendre. Il affectoit une sympatie avec moi qui m'avoit insensiblement conduite à lui prêter mon caractere ; car je suis honnête fille, malgré le défaut de ma naissance ; je ne me laisse point attraper par le cœur, qui attraperoit aprés cela tout le reste. Passe pour de petites foiblesses qui font faire de petites fautes & qui me coutent une portion de mon bien ; mais je n'y retourne plus.

J'étois hier comme abîmée dans les réflexions, que mon avanture rendoit plus sensibles : je pensois à quelques morts d'honnête memoire, que l'histoire m'a fait

connoître, & au bonheur dont je m'imaginois que joüiroient ici deſemblables perſonnages, pourvû qu'ils n'euſſent de commerce amical qu'entr-eux, qu'ils regardaſſent les autres hommes comme des loups apprivoiſez & toûjours dangereux, & qu'ils n'euſſent affaire à eux que par raiſon. La défiance des méchans eſt plus neceſſaire qu'on ne penſe pour conſerver l'amitié des bons. Je reviens à mes morts.

J'ai trouvé depuis peu un plaiſant ſecret pour avoir avec eux un commerce de viſion qui m'amuſe quelque-fois, & me conſole de ce que me font ſouffrir les vivans. Je m'en ſervis hier au ſoir: j'en dirai le ſuccès; commençons par le ſecret, on en rira; mais que m'importe, il eſt bon pour moi & je m'en trouve fort bien; le voici.

Aprés un dîner ample & ſuculent, je fais, vers le ſoir, une collation legere; puis je me couche ſans ſouper afin de réver beaucoup. Et afin de réver à de certains morts pour qui j'ai de la prédilection, je lis un morceau de leur hiſtoire, où je medite ſur leur ſujet. Quand mon imagination eſt imbuë de ces idées, j'éteins ma lumiere, je m'endors là-deſſus, & j'ai la tête faite de maniere que je ne manque guéres à me trouver dans le païs des Ombres, où je joüis de mes viſions, qui ne m'empêchent pas d'y penſer judicieuſement ſur ce que je crois voir, d'y éviter ce qui ne m'y plaît pas, & d'y choiſir des objets de mon goût; voilà ma Recette. Quand je ſuis mélancholique, je me prépare un ſonge gaillard par quelque lecture ou méditation convenable; & quand j'appéte

de ces joies ferieuſes de Philoſophe, je m'endors ſur de certaines idées propres à faire réver philoſophiquement. Je ne donnerois pas cette reſſource pour un Marquiſat. Je m'en ſervis hier pour me conſoler de ma petite diſgrace, je lûs cet endroit de Virgile où il parle du ſéjour des ames heureuſes : Cette fiction m'en a produit une autre, un ſonge *Anodin* que je ſouhaitois, & dont je vais faire part à ceux qui veulent bien perdre quelques quarts-d'heure à me lire.

Je me ſuis trouvée dans les Champs Eliſiens, où je n'ai vû que des beautez naturelles, des Bois, des Rivieres, des Côteaux, des Prairies, enfin ce qu'on peut s'imaginer dans le goût de la pure nature : Je m'y ſuis promenée dans un lieu propre à inſpirer une agréable réverie. Bien-tôt

quelques hommes & des femmes faits comme nous, & qui s'y promenoient auſſi en differens endroits, ont paſſé près de moi, & m'ont éxaminée, & moi non-moins curieuſe j'ai conſideré leurs phiſionomies & leur air : c'eſt par où je commence toûjours à me mettre en état de deviner l'interieur, ſauf un plus grand éxamen.

Une partie de ces figures, que j'appellerai des Ombres, pour me conformer au ſtile de ceux qui ont parlé de ce païs-là, m'a paru peu ſenſée, à en juger par de certaines manières qui ſignifient beaucoup. Quelques-unes avoient un air aſſez raiſonnable ; & d'autres m'ont parû fort ſages : Ce mélange ne me plaiſoit pas dans un tel lieu, où j'aurois voulu ſéparer les ſages des fous : Mais aprés y avoir un peu réflechi, j'ai jugé que les fous n'étant peut-être pas

moins propres à divertir les sages, que ceux-ci à redresser les premiers ; cet assemblage, qui m'avoit parû bisarre, pourroit être nécessaire pour le commerce, & fort judicieux.

Comme j'étois là par l'esprit, j'y ai cherché à le repaître, à le regaler ; on ne sera pas surpris que je n'y aye vû les choses qu'à travers mes dispositions particulieres ; tous les hommes ne les voïent peut-être que de cette maniere. Je me souviens d'avoir lû les réveries de Tibulle & d'Anacreon, transportez comme moi dans ce lieu par leur imagination. Ils n'y ont été occupez que de ce qu'ils aimoient sur la terre : L'amoureux Tibulle n'y a révé qu'à sa Maitresse. Anacreon, *jovial*, & bon buveur n'y a pensé qu'à sa bouteille & à se divertir, Virgile dont je viens de parler qui étoit

moral & serieux y a rempli ses idées du merite des honnêtes gens de Rome, & du châtiment des crimes. Moi qui fais peu de cas de l'amour sensuel & des joies de la bouteille, si ces plaisirs ne sont assaisonez d'une fine délicatesse, & qui trouve le mérite de la plûpart des Héros de Virgile fort alteré par de grands défauts; j'y ai cherché d'honnêtes gens raisonnables, mais sans passions grossieres ou violentes, & sans folie, à moins que ce ne fût quelque folie divertissante & de bon goût.

J'ai apperçû une Ombre qui me consideroit avec une attention que j'ai expliquée favorablement. Je l'ai priée civilement de me faire connoître les Ombres les plus remarquables. Elle s'y est offerte de bonne grace, & aussi-tôt, commençant nôtre marche, elle m'a nommé quelques illustres que nous

rencontrions : mais ne leur trouvant point d'autre mérite que celui d'avoir fait quelque bruit sur la terre, je les passois toutes avec indifference, quand deux ombres sérieuses, froides, & dont la mine étoit rébarbative, se sont trouvées presque dans nôtre chemin, & ont excité ma curiosité : ce sont, m'a dit mon ombre, les deux Catons : le plus proche qui nous regarde est cet homme admirable dont Virgile a fait, dans un demi Vers, le magnifique éloge que vous sçavez apparemment *

Je contemplois l'air severe de ce Romain, dans un grand silence, je me rappellois ses actions, & je ne pouvois le trouver digne d'un si beau panegyrique. La loüange que Virgile lui a donnée est digne

* *His dantem jura Catonem*
... & Caton donnant des loix à ces illustres Romains,

d'un Héros plus traitable. La vraie vertu n'eſt point ſevere : elle ſait plier & ſe prêter aux infirmitez humaines, & aux vices même quand elle ne peut les corriger : elle céde aux vicieux quand ils ſont les plus forts, & ſe taît quand elle peut le faire ſans ſe déshonorer ; la vertu qui n'eſt pas meſurée par la raiſon n'a point de dignité, n'eſt point une vertu aimable ni reſpectable pour les honnêtes Gens : c'eſt un entêtement, c'eſt une pédanterie ou une folie : celle de Caton ne me plaiſant pas, plus que ſon air ſec, j'ai paſſé outre ſans l'admirer.

A quelque diſtance de là s'eſt offert à ma vûë, mais d'un peu loin, un autre Philoſophe d'une phiſionomie auſtére, que mon Ombre m'a fait connoître pour le grand Precepteur de Neron. Paſſons, lui ai-je répondu aſſez bruſ-

gnement, c'eſt un hipocrite en ſageſſe, une autre eſpece de pédant: & je marchois toûjours ; mais il m'avoit entenduë, & il eſt venu au devant de moi d'un air renfrogné qui m'auroit fait grand peur de ſon vivant. J'ai compté ſur une ſévére réprimande, & je l'ai eûë. Qui êtes-vous, m'a-t'il dit, qui empoiſonnez ainſi ma réputation? Quelle eſt vôtre folie? Tout l'Univers me connoît: mes Ouvrages qui ſont la peinture de mon ame me ſont garants de l'eſtime publique, & vous oſez... Il a raiſon, a interrompu ma Compagne, & je dois ajoûter à ſa loüange qu'un peu devant ma mort j'ai vû tirer l'eſprit du grand Seneque, qui ſera très bon quand quelqu'habile homme l'aura bien rectifié. Il eſt déja paſſablement propre à donner du goût pour de certaines vertus. Il inſpire du courage con-

tre la mort à de certains Philosophes sains & vigoureux ; & par son moïen la pauvreté, pire que la mort, ne fait pas plus de peine à quantité de gens qu'elle en a fait à Seneque : enfin j'ai été témoin que ces leçons opérent, particulierement sur ceux qui ne sçavent pas que ce héros de la Philosophie possedoit quarante & tant de millions, & pensoit à se faire Empereur.

J'ai craint la colere de Seneque pour mon guide, mais il a bien montré par sa patience qu'il étoit Philosophe, il s'est peut être souvenu qu'il avoit écrit contre la colere. Je ne l'ai vû faire que quelques legeres grimaces. L'Ombre, qui affectoit de n'y prendre pas garde, m'a montré saint Evremont causant avec Montagne sous un bel arbre : voilà, m'a-t'elle dit un Normand qui a fait le panegyri-

que de Seneque Je le connois, a répondu le Romain, c'eſt un Philoſophe amoureux, Philoſophe à petits Vers, qui a dégradé la philoſophie par un amour de quatre-vingt ans : mais cet autre qui eſt auprès de lui, & qui eſt bien un autre perſonnage, m'a fait juſtice dans ſes écrits qui ſeront immortels. A ces mots, l'Ombre ma compagne a apoſtrophé le Philoſophe gaſcon : venez, lui a-t'elle crié, venez, Seigneur de Montagne, défendre un de vos héros, vôtre *Seneca*.

J'écoutois tout cela ſans parler en Spectatrice & par la force de ma vocation. J'ai enviſagé fixement Montagne qui eſt venu à nous ſans façon : ſon air franc & ouvert m'a plû. Vous êtes une Ombre malicieuſe, a-t'il dit à mon guide : j'ai entendu vos plaiſanteries, & je loüe mon *Seneca* de ſa patience : vous avez tort ; on ne

doit point éplucher la vie d'un Philosophe qui a fait des Livres. Où en trouverez-vous qui aïent agi dans l'esprit de leurs Ouvrages, ou qui aïent fait connoître leurs defauts par leurs écrits. Je suis du petit nombre de ces derniers. J'ai été vain dans l'autre monde, j'ai parlé de ma noblesse, de ma Mairie, de mes Pages. J'ai voulu faire valoir mon esprit en me plaignant de ma mémoire, quoique mon Livre soit plein de citations. Mes écrits peignent mon caractere en bon & en mauvais. Vous ne trouverez point ce raport dans ceux de mon *Seneca*, mais il ne laisse pas d'être aimable pour les honnêtes gens par sa maniere de penser, par son esprit. Le Philosophe est dans l'esprit & presque jamais ailleurs. Ne le cherchez point dans les actions. Regardez Seneque comme un Philo-

sophe pensant. Passez-lui ses défauts personnels : faites-moi la même grace, ne pensez à nous que pour vous convaincre de l'inutilité presque universelle de la philosophie morale. Cette maniere de nous considerer perfectionnera la vôtre, si vous en avez, en vous la faisant moins estimer, ou peut-être en vous la faisant quitter pour l'action qui est la bonne philosophie.

Je n'ai point pris garde à la maniere dont mon guide a écouté le discours de Montagne, mais j'ai remarqué qu'il a fait sur Seneque une autre impression que les railleries qu'il venoit d'essüier, je dis une impression touchante ; il en a paru penetré. Les termes lui ont manqué pour témoigner sa reconnoissance : il ne l'a remercié que par un silence qui disoit beaucoup. Quoique je n'aimasse pas Seneque,

l'état de ce Vieillard, la justice qu'il se faisoit, la maniere dont Montagne l'avoit porté à se la faire, tout cela m'a attendrie. J'admirois le charmant empire de la raison sur les ames les plus dures, quand elle est jointe à une vraie vertu, je veux dire, à une vertu assaisonnée de bonté, de generosité, mais ferme, qui sçait adoucir les défauts d'autrui en ne se faisant point de quartier à elle-même. Telle me paroissoit celle de Montagne: Il étoit déja un de mes Heros: Son procedé a achevé de lui gagner mon estime, l'air aisé dont il a avoüé son ridicule me l'a fait regarder comme un des Philosophes qui en ont eû le moins. Je voulois rompre le silence pour lui marquer combien j'en étois touchée. Les termes m'ont manqué comme à Seneque; je n'étois pas moins pénétrée que lui. Le bon-

Montagne s'en eſt aperçû, il me l'a fait connoître par un petit ſigne ; il me ſembloit qu'il avoit encore tout le feu gaſcon avec tout l'agrément d'un excellent eſprit de ſa nation. Enfin je l'ai quitté à regret, pour aller cauſer avec un ancien, que l'envie m'eſt venu de voir auſſi. Je m'en ſuis expliquée avec mon guide ; nous nous ſommes miſes en chemin ; j'ai marché un temps ſans lui parler : ce que je venois de voir m'avoit jetté dans une douce réverie. Que j'ai perdu, diſois-je en moi-même, à ne pas vivre du temps de Montagne ! Quelle candeur ! Qu'il a bien le caractere qu'on lui devine en liſant ſes ouvrages, qui ſont faits pour tout le monde, qui ſont une Philoſophie naturelle ! Qu'il étoit propre à perfectionner ſes amis en leur faiſant ſentir, mais en leur pardonnant leurs

défauts, qu'il étoit capable de se corriger des siens par leurs avis ; enfin qu'il étoit digne d'avoir des amis de son mérite ; cependant le pauvre homme s'est plaint quelque-part de n'en avoir point eû de véritables en de certains temps. Je me souviens de ce qu'il dit dans un endroit : *qu'alors il se trouva en pourpoint*, &c. Pourquoi ces trésors vivans sont-ils comme perdus pour tous les autres hommes pendant qu'ils sont sur la terre ? Pourquoi des ames ainsi faites n'en trouvent-elles pas toûjours d'autres qui pensent & qui sentent les choses comme elles ? Il a pourtant eû une fille d'alliance*, qu'il a fort gouté : mais je doute qu'il l'ait autant goutée lui-même. Elle avoit quelque mérite, mais on dit qu'elle étoit un peu folle. J'ai oüi dire que Charron avoit été de ses

**Mademoiselle de Gournay.*

amis. Charron étoit un Philoſophe ſenſé, mais froid & ſans agrément ; la raiſon ne ſuffit point en amitié : Il y faut de la chaleur pour l'animer, pour répandre ſur cette union des cœurs des appas qui ne ſont goûtés que par ceux qui ont de la vivacité & une raiſon plus que ſenſée. Montagne avoit ces précieuſes qualitez, qui font le charme & l'excellence des liaiſons intimes, il a r'aſſemblé en lui l'utile & l'aimable, beaucoup de raiſon & une raiſon agréable. Quel homme a-t-il dû être dans une converſation amicale, vive, enjouée ! Il avoit un cœur fait pour aimer, ſes expreſſions ſur l'amitié en font foi, il dit quelque part (je ne me ſouviens pas tout à-fait de ſes termes) que ſes eſſais euſſent été meilleurs s'il eût eu une *adreſſe amie*, pour qui il les eût faits : il l'eût preferée ſans dou-

te à un Public qui eſt preſque tout peuple, & il eût eû raiſon... J'étois en train de penſer ſur l'aimable Montagne. L'Ombre laſſe de marcher en ſilence m'a tirée de ma rêverie pour me faire remarquer que nous paſſions bien près de Deſbarreaux qui cauſoit avec Petrone. Ils ont été, m'a-t'elle dit, d'aſſez honnêtes gens, mais les plus voluptueux Mortels dont j'aïe entendu parler. Ils n'ont pas l'air de ſe délecter ici comme ils ont fait ſur la terre. Voïez-vous combien ils ont l'air ſerieux? Eſt-ce que vous ne connoiſſez point de plaiſirs ſerieux, a dit Deſbareaux, en ſe tournant vers elle? Pourquoi croïez-vous que nous ſoïons enſemble Petrone & moi? C'eſt que nous ſimpatiſons ici comme nous aurions fait jadis ſi nous euſſions vêcu en même temps. Nous avons perdu les plaiſirs ſenſuels, ſur leſ-

quels nous rafinions. Nous avons les ſpirituels ſur leſquels nous rafinons auſſi. Oh vous avez beau rafiner, a repris l'Ombre babillarde, qu'il m'a fallu encore attendre, il y a de la perte ici pour des *Profeſſeurs de volupté.* Vous qui parlez, vous n'avez plus les changemens de demeures & de climats ſi bien imaginez pour les diverſes ſaiſons, ces agréables voïages, ces délicieuſes fraïcheurs, ces Vins exquis, d'excellens fruits, & le reſte. Vous, Romain, vous n'êtes plus l'Intendant des plaiſirs d'un Empereur *, qui pendant quelque temps n'a rien trouvé de bon que ce que vous aviez approuvé. Vous goûtiez ſans doute aux ragoûts avant lui. N'avez-vous pas été auſſi quelque fois l'Arbitre de l'élégance des ſauſſes de ce Prince? Pourquoi S. Evremont n'eſt-il pas de vôtre Societé, ce

*Neron.

Philosophe délicat qui écrivit, au Comte d'Olone je pense, un discours long & serieux sur le mérite des differens vins de Champagne ou de Bourgogne ; ç'a été aussi un Docteur de la volupté : il vous a admiré par sympatie : il vous a aussi apparemment imité de son mieux : je ne sçai s'il a imité vôtre mort, lui qui l'a trouvée la plus belle de toutes les morts. Mais, à propos de vôtre mort, je voudrois sçavoir de certaines choses qu'on ne peut apprendre que de vous. D'où vient que vous cassâtes ce beau Vase de peur qu'il ne tombat dans les mains de ce Prince que vous aviez gouverné dans ses plaisirs ? Vôtre nonchalance pour la vie ne devoit elle pas s'étendre jusqu'à ce bijoux précieux ? Pourquoi faire battre des Esclaves que vous alliez quitter pour jamais ? Pourquoi . . . . elle alloit enfiler

d'autres queſtions, mais je l'ai interrompuë. Ma chere ombre, lui ai-je dit, de grace, remettez ces éclairciſſemens, achevez de m'obliger : je voudrois voir à preſent le perſonnage que je vous ai dit : elle a bien voulu finir l'interrogation : Petrone l'avoit toûjours regardée avec une apparente indolence ; mais j'ai crû pénétrer qu'il étoit fâché. Il nous a tourné le dos négligemment pour ſoûtenir ſon caractere, & nous avons repris nôtre marche : mais ô fatalité ! je me ſuis réveillée. A mon réveil j'ai donné cent malédictions à la cauſeuſe & à ſon caquet, qui m'a empêché de me ſatisfaire plus amplement. J'eſpere retourner bien-tôt aux Champs Eliſiens par la vertu de ma méthode, & donner en quelque temps au Lecteur un ſecond Songe, ſi le premier n'eſt pas mal reçû.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux: *La Huitiéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 3. de Juillet 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE,

Neuviéme Semaine.

Le prix eſt de Six Sols.

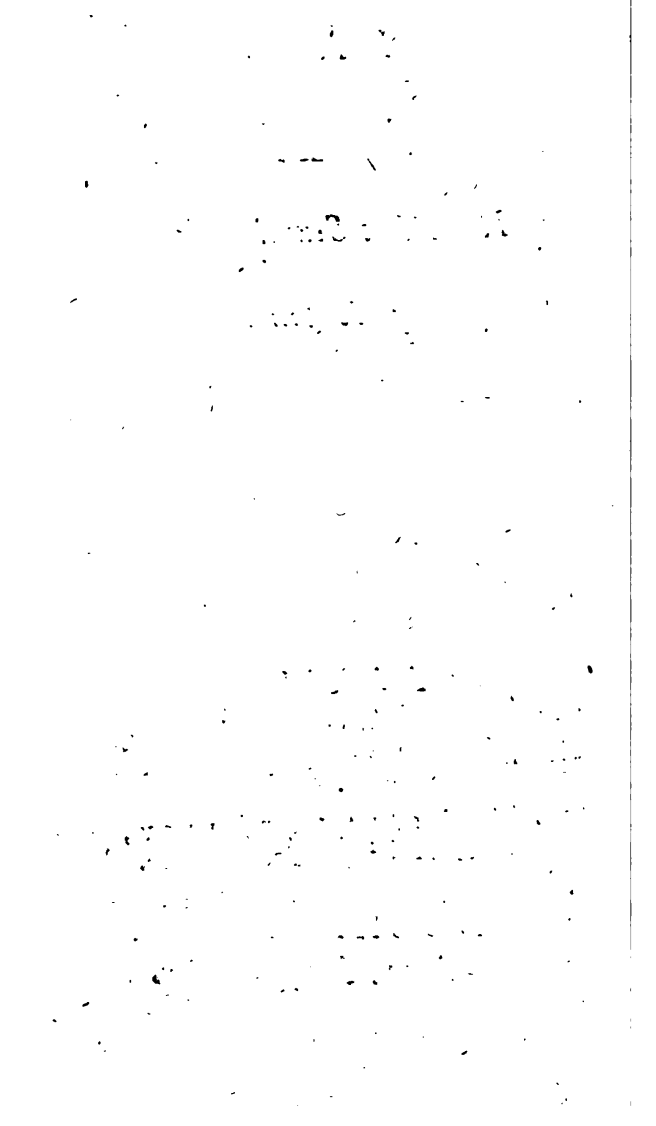
A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or:

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M. DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.



LA SPECTATRICE,

Neuviéme Semaine.

J'Ai vû tantôt mener en prison pour dette un pauvre Diable, suivi de son disgracieux Creancier. J'ai détourné les yeux, & n'ai pû voir sans colere, un peuple de gens à pied & en carosse, rire de la figure que faisoit ce malheureux. J'étois presque aussi émûë que lui, & je regardois ailleurs en marchant, pour faire di-

verſion. J'ai eû un petit intervale. Je me ſuis trouvée auprès d'un homme que j'ai conſideré avec attention. J'étois avec un Gaſcon de belle humeur, qui m'a demandé ce que je penſois de cette phiſionomie. Elle eſt bonne, lui ai-je répondu, mais non pas tendre. L'homme ne l'eſt pas non plus, a repliqué le Gaſcon; & il n'a pas beſoin de l'être: Au métier qu'il fait, la moindre compaſſion le feroit mourir de faim: c'eſt un homme ſans pitié, ſans quartier, &... Vous vous mocquez de moi, lui ai-je dit, en conſiderant encore le perſonnage: il paroît un bon humain. C'eſt auſſi un fort bon homme, a repris mon railleur, & qui fait beaucoup de bien à ceux à qui il ne fait point de quartier.

J'allois m'impatienter, quand celui dont nous parlions a changé de place. Je l'ai ſuivi des yeux,

& j'ai bien-tôt deviné l'énigme. Un malade, de ceux qu'on ne plaint gueres, s'eſt preſenté à lui, qui, ſans l'écouter, l'a pris par la main, & l'a fait aſſeoir au-deſſous de lui dans le bas d'une formidable chaiſe, pour lui tirer un de ces petits os qui font de ſi grandes douleurs. L'Operateur a porté ſes mains à la partie malade, mais d'un air qui m'a fait palpiter le cœur. Le patient m'a paru ſaiſi comme un homme qu'on va pendre.

Il vouloit & ne vouloit pas.

Pour moi je n'en ai pas voulu voir davantage, & j'ai paſſé outre. Mais de grands éclats de rire m'ont fait tourner la tête. Deux petits Maîtres d'un grand air venoient de faire arrêter leur caroſſe. Ils ſe divertiſſoient des attitudes de ce miſerable. Les Laquais, ſinges de leurs maîtres, & d'un auſſi bon

naturel, encherissoient sur eux. Le seul Cocher plus humain, peut-être parce qu'il a plus de commerce avec les chevaux qu'avec les hommes, haussoit les épaules, & n'étoit point Spectateur.

J'ai fui, détestant cette maligne curiosité de voir jusqu'au bout la peine d'un homme qui ne nous a jamais fait de mal. Je me suis rappellé cent exemples pareils, ou pires; & je me suis redit que l'homme étoit le plus méchant animal de la nature ainsi que le plus sot.

Qu'y a-t'il de plus opposé à l'humanité, à la bonté, sans laquelle il n'est point de merite aimable, que cet avide empressement d'examiner toutes les manieres de quelqu'un qui souffre; nous qui ne pouvons souffrir que ceux qui nous voyent dans les douleurs, n'y prennent pas au moins quelque part? Que seroit-ce, si nous

les voyions rire des mines ou des discours que nous faisons, quand il s'agit de nous couper, ou de nous arracher quelque morceau de ce corps que nous aimons tant, ou de l'abandonner tout-à-fait ? Que penserions-nous de celui qui auroit l'air d'y trouver quelque sujet de se divertir, au lieu d'en être touché ?

Je ne choisirois pas un ami dans cette espece d'hommes, qui vont voir avec attention mourir un homme en public. Encore moins le choisirois-je dans le nombre de ceux qui y courent avec une espece de plaisir, & qui s'en font un autre d'observer & de raconter toutes les circonstances de l'état affreux d'un miserable aux approches de son supplice.

Je connois un Magistrat qui noteroit d'infamie ces Spectateurs, s'il étoit aussi puissant qu'il est ge-

nereux & compatissant. Il a pourtant assez de courage pour ordonner ces mêmes supplices qu'il ne verroit jamais sans necessité. C'est un Juge criminel qui est venu à Paris pour s'y faire juger. Je le vois quelquefois au Caffé.

Le croiriez-vous, me disoit-il il y a quelques jours? l'exercice de ma Charge n'a jamais altéré la tendresse de cœur que la nature m'a donnée pour les infortunes de mes égaux. Je n'avois gueres plus de quinze ans, lorsque mon pere, qui étoit Titulaire de la Charge dont je suis revêtu, honnête homme, mais ferme & quelque chose de plus, me destinant à la remplir après lui, & craignant avec raison que ma douceur & ma bonté naturelle ne fissent obstacle à son dessein, me mena un jour dans son Cabinet, & me tint ce discours:

Je n'ai que vous d'heritier, mon fils ; vous avez de l'esprit, vous êtes déja honnête homme. Je vous aime, & je pense de bonne heure à votre établissement avenir. Bientôt il faudra quitter vos études, & songer à prendre un parti. Je serois fâché que ma Charge sortît de ma famille. Elle est belle, je souhaite que vous vous rendiez capable d'en faire les fonctions. Ah! mon pere, lui répondis-je, je ne le serai jamais : je ne m'y sens pas la moindre disposition, & je vous prie... Doucement, m'interrompit-il : je suis déja bien sûr que la capacité ne vous manquera pas. A l'égard de votre répugnance, nous la surmonterons peu à peu. Vous experimenterez que l'habitude est une seconde nature. Il faut commencer par vous essayer. Je vous menerai quelquefois aux prisons : je vous

accoûtumerai peu-à-peu à voir interroger les criminels : un temps après, vous verrez donner la question, &..... A ce mot je pâlis : & mon pere jugeant à propos de me radoucir, je ne prétens point, ajoûta-t'il, forcer tes inclinations, je ne veux, mon ami, que t'éprouver par de petits essais : & c'est pour ton bien. Je te ménagerai en bon pere ; mais il faut aussi que tu aïes quelque complaisance. Je te promets que tu ne resteras avec moi dans ces endroits-là, qu'autant que cela ne te fera point trop de peine. Mais mon fils ne vas point te prévenir contre la Charge de Juge Criminel. Nous ne faisons du mal que pour empêcher de grands desordres. Notre emploi est un des plus necessaires à la societé. On le peut faire en honnête homme. Tu t'y distingueras par cette raison. Tu

y ſeras beaucoup de bien. Je ſçai que cela ſe pourroit, lui répondis-je, mais je ne pourrai jamais contribuer à la ſûreté du genre humain par le martyre & par la deſtruction de ces malheureux qu'on eſt obligé de condamner aux derniers ſupplices. Je ne me ſens pas le cœur... Vâ, m'interrompit-il encore, je connois ton cœur; il eſt fait comme celui de ta mere: elle ne ſçauroit voir tuer un poulet. Il ne faut point qu'un homme ait tant de foibleſſe. Tâche de m'imiter: je n'en ai que pour toi, continua-t'il en m'embraſſant; & c'eſt ce qui me fait te ſouhaiter dans ma place: je ne te demande qu'un peu de courage. Refuſeras-tu un pere qui t'aime, & qui n'aime que toi?

Il étoit vrai que mon pere m'aimoit, & qu'il n'aimoit que moi. Il l'étoit auſſi que ce même natu-

rel, qui me donnoit de l'horreur pour ce qu'il me propoſoit, me rendoit ſenſible à l'amour paternel d'un homme auſſi peu tendre que je l'étois beaucoup.

Je promis d'obéïr, & je demandai un temps pour m'y préparer. Mon pere, qui étoit éxact, me fit ſouvenir de ma parole. Il avoit ſagement reſolu de me faire faire par degrez ce rigoureux Noviciat. Il le commença par un petit voleur, dont le larcin ne meritoit qu'une promenade en Ville & quelques coups de verges, & il me prévint ſur la modicité de la peine, pour adoucir celle à laquelle il m'expoſoit.

J'aſſiſtai à l'interrogatoire. J'y vis un Manant, ennemi du travail, vivant de rapines, & fort capable de devenir un voleur du premier ordre. Il fut condamné au foüet & n'en parut preſque

point touché. Je ne le fus pas bien triſtement de cette ſcene.

As-tu remarqué, me dit mon pere, en me remenant au logis, que ce fripon n'eſt point honteux du châtiment qu'on va lui faire ? Il l'eſt encore moins de ſon vol, & il ſe trouve heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Sens-tu, continua mon pere, de la compaſſion pour ce miſerable? Je ne ſens, lui répondis-je, que du mépris, & une antipathie que j'ai toûjours euë pour ces lâches, qui préferent le travail inquiet de dérober, & d'éviter les pourſuites de la Juſtice, à celui d'une profeſſion tranquille. C'eſt, repliqua-t'il, le caractere de tous les voleurs, dont nous ſommes obligez de faire des exemples. J'ai ſenti dès ma jeuneſſe, comme toi, de l'antipathie pour ces coquins-là, & ce ſentiment m'a beaucoup aidé : mais,

TAYLOR INST. OXFORD

me dit-il encore, en s'interrompant lui-même, verrois-tu bien châtier ce misérable ? Je le verrois, lui répondis-je, s'il étoit nécessaire. Il ne l'est pas, reprit mon pere : mais il le sera que tu voyes toute la méchanceté de ces paresseux-là, le mauvais courage de quelques uns, leur obstination à nier le crime, leur constance à souffrir mille maux pour se soustraire à la Justice, & pour retourner à leur infame métier.

Mon pere me tint parole. On avoit pris un fameux scelerat, dont les crimes énormes me faisoient horreur. Il espera que ce sentiment chasseroit en partie de mon ame la pitié generale qu'il me connoissoit. Il me mena aux prisons un jour qu'il devoit l'interroger, & me fit entrer dans un endroit d'où je pouvois voir sans être vû, avec un de mes oncles,

frere de ma mere, qui étoit un homme doux, fort sage, & aussi un des Juges de notre Ville. J'avois beaucoup de respect pour ce Parent. Je vis le brigand avec une double émotion. L'air & l'impudence de ce méchant homme, excitoient ma colere; mais en même temps l'appareil de la question me donnoit de la fraïeur.

Mon pere voulut tirer adroitement quelque aveu du criminel. Il y employa toutes les subtilitez de son esprit & de son métier. Je l'admirai. Le voleur ne se coupa point. Il nia fortement, & avec une espece d'audace, qui lui crut lui être favorable. L'indignation que j'en ressentis diminua un peu la crainte dont j'étois frappé pour ce qu'il alloit souffrir. Mon oncle me penetra. Il me pria de voir le commencement de la question. L'appareil m'en fit fremir & je

voulus m'en aller. Mon oncle me retint doucement ; & pour me faire quelque honte de ma foibleſſe, il me fit regarder le voleur, en qui il ne paroiſſoit pas la moindre émotion. C'étoit un homme hardi & vigoureux, qui avoit pris ſon parti. Serois-tu effraïé, me dit mon oncle, pour cet homme-là, de ce qui ne l'effraïe point lui-même ? Je ne te demande, pour une bonne fin, qu'un peu de ce courage qu'il employe ſi fierement pour une mauvaiſe. Es-tu moins homme que ce miſerable ? En effet, il faiſoit bonne contenance : je la fis auſſi la meilleure que je pus. J'étois un peu piqué des paroles de mon oncle, & quoique tendre j'avois du cœur.

Mon pere adoucit cette fois, à cauſe de moi, la ſeverité qui lui étoit ordinaire en ces rencontres. Il parla au criminel avec douceur,

l'exhorta à avoüer ſes crimes, par les raiſons les plus fortes. Le malheureux qui crut qu'on n'avoit pas aſſez de quoi le convaincre, pouſſa l'impudence à un point qui me le rendit plus odieux. C'étoit ce qu'avoit prévû mon pere. Alors il donna ſes ordres pour la queſtion. Je voulus encore ſortir, & mon oncle me retint encore par le bras & par les amitiez qu'il me fit. Il ſe ſervit de tout l'aſcendant que lui donnoient ſur moi l'eſtime & la veneration que j'avois pour ſon merite. Je fus donc preſent au commencement de cette execution. Je détournai ſouvent les yeux : mais j'en vis une partie; & ce que je vis & entendis fit ſur moi une telle impreſſion, que je voulus enfin ſortir abſolument. Mon oncle y conſentit cette fois. Outre qu'il avoit ordre de ne me point trop contraindre, il

étoit humain, & il m'aimoit trop pour en éxiger davantage. Il étoit même touché de mon obéïssance. Je m'enfuis à la maison. Mon pere en étant averti, acheva les choses sans ménagement, à ce qu'il m'apprit depuis. Ensuite il chercha mon oncle avec empressement, & se fit reciter jusqu'à mes moindres paroles. Il fut charmé de la violence que je m'étois faite, & il en augura bien pour l'avenir. Arrivé dans sa maison, il monta droit à ma chambre. Il m'embrassa les larmes aux yeux. Il n'avoit pas tant espéré de moi pour ce jour-là. Il m'exprima ses sentimens en des termes qui marquoient de la reconnoissance. J'en fus touché vivement, & je résolus d'entrer parfaitement dans ses vûës, quoiqu'il en pût coûter à mon cœur. Mon pere ne laissa point refroidir cette disposition.

Que vous dirai-je ? il s'y prit si bien, qu'il me donna peu-à-peu une partie de la fermeté qu'il m'avoit souhaitée.

Il n'y avoit pas long-temps que j'étois sorti de Philosophie. J'étudiai par l'ordre de mon pere la science qui convenoit à ses desseins sur moi. Quelque temps après il me mit en possession de sa Charge. Il me la vit remplir avec honneur pendant quelques années, qui furent les dernieres de sa vie. Ç'a esté, m'a-t-il dit plusieurs fois, la plus douce satisfaction qu'il eût jamais ressentie.

Enfin, je me suis accoûtumé à faire du mal à ceux qui font le mal, & pour en empêcher un plus grand. Mais je n'en puis faire autrement. Je ne puis même, sans une extrême répugnance, voir quelqu'un, surtout des femmes,

souhaiter d'être presentes à la question, ou à l'execution d'un criminel. L'habitude contractée par raison, ou par éducation, disculpe, & le Juge, & celui qui par ses ordres fait un mal necessaire. Rien ne disculpe celui qui voit faire ce mal, sans autre raison que sa curiosité. Bien plus, je croi pouvoir dire, qu'un Juge est moins honnête homme, quand il n'a pas, pour les plus coupables, l'indulgence, la bonté même, que la Justice peut permettre.

Le recit du Juge me fit plaisir. Il est fort moral. Il m'a fait faire des reflexions, que les deux spectacles de tantôt ont renouvellées. Une des principales est, que ceux qui font un grand mal, que les loix ou les besoins publics rendent necessaire, peuvent être de fort honnêtes gens, quelque endurcissement qu'ils ayent acquis à

de certains égards : mais que ceux qui voyent faire un petit mal avec quelque plaiſir, ont de grandes diſpoſitions à faire auſſi peu d'état des Loix de la Juſtice, que de celles de l'humanité qui en ſont les ſources.

Il eſt incroïable combien nous faiſons de mal dans le cours d'une longue vie, combien il s'en fait innocemment ; & combien ce qui s'en fait eſt utile. Comme *le profit de l'un eſt le dommage de l'autre*, de même le malheur d'une partie du genre humain eſt avantageux à l'autre partie, ſouvent aux malheureux mêmes. Le monde eſt ainſi fait. Il y faut un mêlange de douceurs & d'amertumes. La douleur eſt, en quelque ſorte, neceſſaire pour nous faire goûter la privation de la douleur & la poſſeſſion des biens. Un homme toûjours dans la joüiſſance de ce qui

eſt le plus propre à donner du plaiſir, a moins de plaiſirs que celui dont le bonheur eſt interrompu par quelques diſgraces. Les peines ſont donc deſirables pour ces gens heureux qui les appréhendent tant. J'ai vû dans une pauvreté ſalutaire des perſonnes qui avoient toûjours vêcu dans l'abondance: elle leur a amené des biens qu'ils ne connoiſſoient pas, l'appetit, la ſanté, le ſommeil & la ſecurité de ces hommes naturels, qui ne ſe comptent point par les mille livres de rente, qui joüiſſent du preſent, & qui comptent la fortune pour rien, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Elle les a forcez à devenir ſages & œconomes. Elle a rendu capables de connoître le prix du neceſſaire, quelques imbecilles qui avoient prodigué toute leur vie, à des miſerables, un ſuperflu dont ils euſſent pû faire

le bonheur de quantité d'honnêtes gens. J'ai vû une adverſité accablante faire une excellente converſion, qui eſt le plus grand de tous les biens, & verifier ce proverbe, qu'un malheur eſt bon à quelque choſe. Il ne l'eſt à rien pour ceux qui prennent du plaiſir à le voir faire. Il les accoûtume aux diſgraces d'autrui, ſans les rendre moins ſenſibles à leurs propres diſgraces. Les hommes ſans pitié ſont ordinairement tendres aux plus petits malheurs qui leur arrivent. Par-là ils ſe rendent doublement odieux. L'amour-propre trop attentif ne l'eſt pas moins que la dureté pour ſes ſemblables. Il en eſt peut-être le principe. Au moins n'ai-je que trop remarqué que les perſonnes qui s'aiment beaucoup aiment peu leurs amis, ne ſont point touchez des infortunes de ceux avec qui ils n'ont

pas de commerce, & sont d'impitoyables ennemis.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sçeaux: *La Neuviéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 24. de Juillet 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE,

Dixiéme Semaine.

Le prix eſt de six Sols.

A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or:

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M. DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.

LA SPECTATRICE,

Dixiéme Semaine.

J'Allai hier au Concert des Thuilleries. La Muſique fut belle, mais courte. On commença, & ce fut tout : quelques gouttes d'eau ſe firent ſentir à des perſonnes moins occupées des ſons que de leurs coëffures, & allarmerent cette partie des Spectateurs qui avoit le plus à craindre. Il parut quantité de mains éle-

vées pour s'assurer si c'étoit de la pluie: mais avant qu'elle fut confirmée, la crainte enfanta un murmure, qui me fit perdre les accords d'un air harmonieux & bien accompagné; les petits Maîtres faisoient grand bruit: ils n'étoient pas moins intriguez que les femmes: ils avoient leurs raisons, une perruque de petit Maître, bien en ordre, vaut bien des cheveux de femmes parfaitement bichonnez.

Les Musiciens allerent leur train encore un peu de temps, mais ils finirent bien-tôt, apparemment pour conserver leurs livres & le reste. Déja quantité de gens se sauvoient en foule, parce qu'ils en voyoient d'autres se sauver, & se mettoient dans un desordre, que n'auroit pas fait, à beaucoup près, la petite pluie. Pour me consoler, j'allai me pro-

mener ſous les arbres de la Terraſſe. J'étois avec deux Dames que je ne connoiſſois que depuis quelques jours. L'aînée eſt une Veuve qui a paſſé le bel âge, & la jeune eſt ſa niéce. La Veuve & moi, qui ne nous ſoucyions gueres de moüiller une robbe & une coëffure s'il venoit à pleuvoir tout de bon, & qui d'ailleurs ne pouvions ſortir ſans riſquer d'être écraſées, nous nous promenions aſſez tranquillement, mais la niéce, coëffée & habillée dans l'extrême regularité, paroiſſoit fort agitée. C'eſt une fille qui ne penſe qu'à faire des conquêtes, non par l'eſprit, mais par le teint & par une figure ornée de tout ce que la coquetterie a de plus fin. Elle eſt dans le ſyſtéme general: peu de filles jeunes & jolies, qui ont de quoi ſe parer, ſont dans le goût de ſe faire aimer par l'eſprit,

quelque esprit qu'elles ayent. Les voyes de la simpathie qui pourroient les mener à un bonheur plus solide que celui auquel elles aspirent, n'entrent gueres dans ces têtes-là? Elles se font valoir, par ce que les hommes cherchent plus que l'esprit, & n'employent le leur qu'à donner de l'agrément à leur figure. Telle m'a paru la Demoiselle. Les Spectateurs observent les caracteres même les plus communs. C'est leur vocation. Ils y remarquent toûjours quelque chose de particulier: & là-dessus ils se font des idées dont ils se repaissent. Les miennes étoient que cette fille n'avoit peut-être pas tort: elle veut être mariée; elle s'accommode au goût de son siecle, au goût du plus grand nombre, s'entend. Un autre goût reviendra peut-être, où l'on comptera pour quelque chose l'esprit

dans les femmes, peut-être même, le ſçavoir, & un certain rafinement dans leurs penchans, qui, à ce que je m'imagine quelquefois, a dû donner au temps du fameux Hôtel de Ramboüillet, des plaiſirs plus tranquiles, plus convenables à des perſonnes d'eſprit & de merite, plus nobles & même plus touchans que n'en peut donner la coquetterie des deux ſexes, & la maniére d'aimer de ce temps-cy.

J'entretenois ma mauvaiſe humeur de ces penſées-là, & j'oubliois que j'étois avec des Dames de condition. La Veuve me fit revenir de mon impoliteſſe. Vous penſez apparemment, me dit-elle, à notre diſgrace, & à la perte que nous venons de faire de ce grand plaiſir, pour lequel nous ſommes ſi paſſionnées, & que nous nous étions ſi bien promis pour ce ſoir;

Oüi, Madame, lui répondis-je; j'y pensois, & encore à des pertes d'autres plaisirs. Mademoiselle de *** a soûpiré pour sa robbe & sa coëffure, & moi qui ne me soucie gueres de ces choses-là, je soûpirois en pensant aux attentions inquietes qu'ont tant de personnes pour des colifichets de parure; marques de leur peu de goût pour les belles choses dont ces bagatelles les détournent si facilement. Nous venons d'en voir une preuve au Concert. J'en ai, me dit-elle, l'esprit rempli. Je goûtois délicieusement ce beau morceau. Mon ame se livroit toute entiere à sa felicité; je ne vivois que par elle dans ces heureux momens; j'étois incapable de penser à des habits: quelques gouttes de pluie que j'avois senties comme les autres, ne m'avoient donné qu'une legere distraction. L'allarme a

fait ſucceder le dépit à mon enchantement. Je n'ai pû voir près de moi, ſans une eſpece d'indignation, des gens d'eſprit, grands amateurs de la belle Muſique, à ce qu'ils diſent, ſi émûs pour ſi peu de choſe. J'ai quitté avec vous des perſonnes ſi peu dignes d'une telle volupté; & depuis que nous avons pris le parti de nous promener, voyant ma niéce triſte, couvrant ſa tête & ſoûpirant, je la regardois avec mépris, & n'en faiſois pas plus d'état que de ſa coëffure: Enfin, je penſois comme vous à l'attention de tant de perſonnes pour des bagatelles, & à leur peu de paſſion pour des plaiſirs qui meriteroient tant de leur être préferez. Je ſuis bien aiſe, ajoûta-t'elle, que mes idées ſimpatiſent avec les vôtres. Et moi, lui dis-je, j'en ſuis fâchée à cauſe de vous. Car, ſur ce pied-là, vous

ne devez pas être plus heureuſe que moi. Je vois tous les jours des choſes qui me font regretter de n'être pas née en des temps d'un meilleur goût. Il ſemble, dans le nôtre, qu'on ne vive que pour ſon corps. Les ſoins ſe réuniſſent à le mettre à ſon aiſe, à le remplir de ce qui le flatte, & à le parer. On ne vit preſque plus ni pour l'eſprit ni pour le cœur : auſſi, plus de délicateſſe. Les voluptueux ne rafinent que pour les ſens : une bonne table, des commoditez, dormir mollement, aller de même à ſes affaires & à ſes plaiſirs, voilà leurs objets. Les caroſſes ſont devenus preſque auſſi doux que des lits. Une femme n'eſt pas plûtôt levée, qu'elle prend le chemin de ſa toilette, & travaille à reparer un teint par lequel elle veut être aimée. Nulle reparation d'eſprit. Il y a eû des temps

où l'on vouloit être aimée par l'eſprit, on le cultivoit, on l'ornoit. Il n'étoit pas moins ſéant à une femme ſpirituelle qu'à un homme, de l'enrichir de connoiſſances choiſies, & de s'en ſervir dans la converſation. Pluſieurs femmes d'eſprit avoient pris ce parti. Des folles s'en ſont mêlées, ont imité les Pedans, & ſont devenuës Pedantes ou précieuſes. Un Poëte comique les a joüées, & l'on a vû diſparoître la ſcience & le bel eſprit des femmes. Mais que ne tenoient-elles bon pour les converſations ſpirituelles & délicates? Qui a fait tomber un commerce, qui apparemment ne faiſoit pas moins de plaiſir aux hommes d'un certain goût qu'à ces femmes là? Il faut qu'elles ayent eû de grandes diſpoſitions à laiſſer l'eſprit pour les bagatelles. Ces diſpoſitions ont eſté fortifiées, de

tout temps par les hommes, qui ne cherchent pas autrement l'esprit dans notre sexe, parce qu'ils sont grossiers; & cette grossiereté s'est communiquée à presque toutes les femmes, parce qu'elles ont toûjours aspiré à plaire à des hommes plûtôt qu'à des esprits.

J'ai pensé plus de mille fois les mêmes choses, me dit la Veuve. Je vois bien, ajoûta-t'elle, que nous simpatisons. J'en suis ravie, & je me croirois fort heureuse si vous vouliez bien que nous fussions amies. Je la remerciai de l'honneur qu'elle vouloit me faire. Mais je crûs devoir commencer par approfondir son caractere, & voir s'il seroit solide, au cas qu'il fut bon: car j'ai souvent éprouvé que la *stabilité* du peu qui se trouve de bon dans l'humanité, est beaucoup plus rare, que ce bon même. Il y a bien peu de ces ames

fermes, qui toûjours ſemblables à elles-mêmes, ne ſe démentent point d'un excellent principe; que nul accident, nul artifice, nul intereſt ne peut écarter, ni des loix d'un honneur rigoureux, ni des engagemens d'une amitié telle qu'elle doit être entre des perſonnes fort au-deſſus du vulgaire.

Pour ſçavoir ſi la Dame étoit de l'eſpece que je cherche, je lui fis connoître ma délicateſſe. Il me paroît, lui dis-je, que vous avez un grand penchant à aimer. Je ne vous cederai rien de ce côté-là. Vous avez beaucoup d'eſprit: je n'ai qu'un peu de raiſon, mais je m'en ſers pour gouverner mon penchant, & pour ſauver mon cœur des engagemens, où je ne trouverois pas les convenances que je crois neceſſaire à mon bonheur comme à celui de la perſonne que j'aimerois. Je veux aimer toûjours,

ou n'aimer point. Nous avons intereſt l'une & l'autre à nous aſſûrer ſi ces convenances ſe trouvent dans nos caracteres. Examinons notre eſprit & notre cœur. Si nous ne les y ſentons que mediocrement, nous nous aimerons de même. Si elles y ſont tout-à-fait, nous nous aimerons à fond, nous nous livrerons à notre tendreſſe; nous vivrons même peut-être enſemble. Vous êtes Veuve, & moi fille. Nous ſommes libres. La vie ſt courte. Peut-on la paſſer plus ıgréablement qu'auprès de ce ıu'on aime? & ne doit-on pas ſe ıettre à portée de cueillir les fruits e l'amitié auſſi ſouvent qu'on les eſire, & qu'on le peut faire ſans ıcommoder l'ami? car, ſelon on ſyſtême, la diſcrétion doit gner ſur tous les mouvemens du cur. Sans elle, nous ſommes ſouıt incommodes à nos amis par

notre amitié même. Le cœur seul est un mauvais guide. Il n'est quelquefois gueres moins aveugle en amitié qu'en amour. Souvent il éxige trop, parce qu'il éxige tout ce qu'il se sent capable de faire pour ce qu'il aime. C'est une mauvaise maxime. Le cœur, conduit par ses seuls mouvemens, fait de grandes fautes qui sont l'écueil des plus tendres attachemens. Je suis persuadée que la sagesse n'est pas moins necessaire pour une amitié stable, que l'amitié même, & qu'elle doit souvent en moderer les vivacitez. Mais, continuai-je, en m'interrompant moi-même, je m'apperçois que je devrois bien moderer la mienne. Je me suis laissée emporter au torrent de mes idées sur ce sujet. Pardonnez-le-moi. C'est, de toutes mes folies, celle qui m'est la plus chere. Ne croyez pas que je veüille plaisan-

ter ; je ne ſçai ſi, à force de raffiner ſur l'amitié, je ne me rendrois point inſupportable à une amie. Que penſez-vous de tout cela ? Je ne ſçai, me répondit-elle, ce que j'en dois penſer. J'ai toûjours crû qu'il falloit ſe livrer à ſon cœur quand on l'avoit bon. Le mien me ſemble tel. Mais, ajoûta-t'elle, croyez-vous que votre Philoſophie ſoit neceſſaire en amitié ? Cette ſeule queſtion me fit ſentir que la Dame penſoit vulgairement. Je n'en fus pas ſurpriſe. Je ne vois preſque par tout que des ames vulgaires pour les grands ſujets. Je pris ſur le champ un parti negatif ſur la propoſition qu'elle m'avoit faite, & je reſolus de me divertir en lui ôtant tout-à-fait le déſir d'être mon amie. Ainſi reprenant le fil de notre converſation ; l'on ne m'ôtera point de la tête, lui dis-je, qu'il faut de la

Philoſophie dans l'amitié, & de la plus excellente. Je ne dis pas ſeulement qu'il faut y être Philoſophe par l'eſprit & par les reflexions, je dis encore qu'il faut l'être par le cœur. Il n'y a, continuai-je, en affectant un petit air Philoſophe-Pédant, que les Philoſophes par le cœur comme par l'eſprit, qui ſoient capables d'une amitié ferme & durable, parce qu'il n'y a qu'eux dont l'ame ſoit élevée au-deſſus de tout ce qui dérange les amitiez ordinaires. Une ame Philoſophe, comme je l'entens, ne peut aimer que des objets dignes d'elle. Quand elle en trouve, & qu'elle peut s'en faire aimer auſſi, elle s'y unit aſſez pour en devenir inſéparable. Deux ſujets de cet ordre ſe lient bientôt au point de n'être en quelque ſorte qu'une ame en deux corps, par une étroite ſimpathie. Ne la

regardez pas comme une chimére. Deux ames d'un goût, d'un merite, d'une élevation que j'imagine, & dont l'idée passe la portée de ceux qui ne sont point dans ce goût-là, pensent & sentent les choses de la même maniere, & sont en communauté de sentimens, de plaisirs, d'interests même. Dans cet attachement intime, vainement on tenteroit de les desunir. Elles sont trop fiéres pour quitter ce qu'elles ont jugé digne de toute leur estime, & qu'elles regardent comme une autre partie d'elles-mêmes. Elles sont trop heureuses par leur amour pour en quitter l'objet. Car la belle amitié est un veritable amour, & aussi sublime, pour vous le dire en passant, que l'amour sensuel est mépriſable par ses petitesses. Ne vous imaginez pas que je veüille vous faire une magnifique chimé-

re de mon amour ſpirituel. Je ſçai qu'il a des défauts, parce qu'il eſt humain: & c'eſt pour cela que je veux faire regner, ſur l'amitié, la ſageſſe, qui dans l'homme épuré a quelque choſe de ſuperieur à l'homme. Seule elle en peut être le correctif & la rendre heureuſe; & c'eſt-là la Philoſophie dont je vous parlois. Elle eſt une ſource féconde & précieuſe de ménagemens, de rafinemens, de délicateſſes & de tous les treſors de cet amour, que je veux qu'elle gouverne comme les autres paſſions. Elles ſont toutes folles, quand elles ne ſont point gouvernées. L'amitié eſt une paſſion dans de certains cœurs, & quelquefois un amour auſſi violent qu'il eſt tendre. Il n'y a que les cœurs tendres qui ſoient capables d'aimer bien: il faut donc de la Philoſophie dans mon amour ſpirituel.

Si j'avois plus de temps, je vous prouverois, pendant que je suis en train, qu'il en faudroit aussi dans l'autre espece d'amour, parce qu'il est de toutes les passions la plus extravagante; mais il en est en même temps la plus aimable & la plus digne de ma Philosophie. Elle en pourroit faire une passion délicieuse, malgré son inconstance & ses caprices: elle pourroit même joindre aux douceurs paisibles de l'amitié, les vivacitez & les gentillesses de cette autre passion. Mais qu'il faudroit pour cela de Philosophie & de sacrifices, c'est-à-dire de sagesse & de vertu! Où trouver des personnes qui eussent le courage d'acheter leur bonheur à ce prix-là? Il faut que je vous lise un petit Ouvrage transcrit de ma main sur le rafinement de l'amour. Les pensées & les expressions en sont exqui-

ſes, & donnent une grande idée du merite de l'Auteur. C'eſt un petit Livre digne d'un ſiécle plus ſage & plus délicat que le nôtre, & de l'immortalité ; mais il ſe fait tard, & vous me paroiſſez fort rêveuſe. Sauvez-vous de la pluie, & de mes reflexions. Nous prîmes le chemin de ſon caroſſe. Elle me remena chez moi. Nous parlâmes peu. Elle me promit de penſer à mon ſyſtême, & me dit adieu d'une maniere ſerieuſe, qui me fit deviner que j'avois réüſſi à l'en dégoûter par de ſublimes difficultez.

FIN.

Cette Feüille a été retardée par des affaires plus preſſantes, il faut quelquefois qu'un Auteur ſe partage entre le Public & lui-même. Mais on peut compter ſur la continuation de ces Feüilles pour tous les quinze jours

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux: *La Dixiéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 28. d'Aouſt 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE,

Onziéme Semaine.

Le prix eſt de Six Sols.

A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or:

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M.DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.

LA SPECTATRICE,

Onziéme Semaine.

VOici une Speculation de nuit & d'inſomnie. Les idées ſe ſuivent dans mon eſprit : & ma memoire eſt aſſez fidele, pour me mettre en état de les arranger ſur le papier quand il ſera jour.

J'entens le mouvement perpetuel que fait une Pendule dans ma chambre : &, comme je ſuis couchée ſur le côté, j'entens auſſi

le battement continuel d'une artére bien près de mon oreille. Cela me fait penser aux mouvemens infinis que produit en moi le cœur, ce petit *organe* de la vie, comme fait le ressort dans toutes les parties mobiles de ma pendule. J'ai appris que ma vie consiste dans le mouvement de ce cœur; qu'il ne peut cesser de battre pendant une minute sans que je cesse de vivre, & que ma vie dépend encore de quantité d'autres parties d'une machine naturelle, mille fois plus admirable que l'horloge la plus reguliere, mais dont l'œconomie animale est exposée à une infinité de dérangemens.

Mon esprit qui pense ces choses-là, est mille & mille fois plus admirable que mon corps, & n'est point machine : ses fonctions sont d'une nature differente de celles des corps. Il connoît l'animal qui

lui eſt uni, & cet animal ne le connoît point.

Il n'y a point de machine qui ne ſoit l'ouvrage de quelque intelligence. Qui auroit pû la faire ce qu'elle eſt, qu'un être penſant qui l'a renduë propre à faire toutes ſes differentes fonctions ? C'eſt mon intelligence, c'eſt la partie la plus noble de mon être qui fait ce raiſonnement. C'eſt auſſi la plus intereſſante pour moi ; car je préfére l'eſprit au corps. J'en ferai donc l'objet des idées dont je veux me repaître pendant que je veillerai. Je me détacherai, par la penſée, de tout ce qui n'eſt point eſprit ; j'écarterai l'animal, quoiqu'il faſſe une partie conſiderable de mon être, & je me retrancherai dans l'intelligence pure, ſi cela eſt poſſible.

L'eſprit eſt non-ſeulement plus ancien que le corps, il eſt enco-

re plus noble, il eſt auteur de tout ce qui eſt fait avec induſtrie & avec deſſein. Car, où prendre du deſſein & de l'induſtrie, que dans une intelligence? Il eſt donc la ſource de tout ce qu'il y a de mieux inventé dans le monde. J'ai une intelligence. Mon être, que je conſidere peu par un corps qui durera moins que ma pendule, me paroît conſiderable par mon eſprit. Me voilà donc, je le repete, ſeparée de tous les corps, du mien même, & renfermée dans l'eſprit humain.

Or cet eſprit, qui invente les Pendules & les Repetitions, qui a inventé la machine de Marli & tant d'autres, doit être l'ouvrage de celui qui a fait les eſprits: car il n'a pas toûjours eſté, & il ne s'eſt pas fait lui-même. Il doit être infiniment inferieur à l'eſprit de ſon Auteur. Je remonte à cet Auteur,

en qui tout ce que je connois de plus grand doit être d'une maniere si haute, si superieure: mais je ne puis m'en faire d'idée que par ses productions: & dans ses productions, je n'en vois point de plus propre à mon dessein que l'esprit humain, ce qu'il y a au monde de plus noble, de plus grand, & de plus approchant d'une suprême intelligence. La mienne qui est son ouvrage, pense, refléchit sur sa pensée, l'examine, la corrige, la perfectionne, monte jusqu'à sa cause. Dans les bornes de ses lumieres, elle peut juger sainement de ses lumieres même, & peut être en juger d'une maniere sublime. Elle peut se diriger, & parvenir par des maximes qu'elle s'est faites, à une élevation, d'où elle se sert de guide à elle-même pour arriver à de certaines veritez. Ma raison, l'une des facul-

tez de mon ame, se fait des regles, une méthode : elle les croit propres à ses desseins : elle les suit, & trouve, par l'évenement, qu'elles sont ce qu'elle a crû qu'elles devoient être. Mon sentiment, autre faculté de mon ame, agit de concert avec ma raison. Celle-ci conduit le sentiment, & le sentiment excite la raison, & les reflexions. Cet accord est une source de meditations pour mon ame.

Je vois que sans ma raison, mon sentiment est un aveugle plus aveugle que celui des bêtes, que leurs connoissances naturelles mettent en état de se passer de ma raison. Sans le sentiment, ma raison est froide, indifferente, & son indifference est une langueur & presque une impuissance. Bien plus, mon ame, hors de l'indifference, est incapable de juger sai-

nement, jusqu'à ce que le sentiment la porte au vrai. Elle a presque toûjours besoin de l'aimer, pour le connoître : Quand elle cherche ce qui la flatte au lieu de la verité, elle ne voit point ce qui est, elle voit ce qui n'est pas, elle tombe dans l'illusion, dans la folie. Il faut donc un concert dans les puissances de l'ame, un concert de lumieres & de desirs. Il n'y a que l'union de ces facultez, dans un certain degré d'élevation, qui puisse former l'harmonie excellente, exquise, d'une haute vertu, qui aspire fortement au bien, & d'une sagesse éclairée qui sert de guide à la vertu. Je comprens que cette harmonie seule peut former les grands caracteres, & leur donner l'égalité, la fermeté, sans lesquelles ils ne meritent jamais un si beau nom : Mais quand ils en sont dignes, je

ne vois rien, après la suprême intelligence, de plus grand & de plus approchant de son Principe.

Ces idées, si naturelles à un esprit qui se détache de la matiere, me font admirer la nature des intelligences, sans enorgueillir la mienne, & m'y font voir une sublimité, que toutes les disgraces Humaines ne peuvent avilir. Cette sublimité me fait aspirer à des biens sublimes. Le bonheur des sens me paroît peu de chose. Je voudrois être heureuse du bonheur des esprits. Le mien est immense dans ses desirs, mais il est borné dans ses lumieres. Il fait cependant quelquefois, en s'élevant, plus de chemin que je n'en esperois. Animée par ces petits succés, j'aspire à de plus grands. Mais pour me fortifier, je voudrois connoître quelque ame forte & lumineuse, quelque sage,

comme je l'entens, s'il en eſt dans le monde, ou au moins quelqu'un qui, comme moi, ſouhaitât extrêmement de le devenir. Il n'eſt point de démarches, ni de voyages que je ne fiſſe pour .... Mais où m'emporte ma Philoſophie? ne me corrigerai-je point? que diront les Lecteurs, qui ne liſent la Spectatrice que pour s'amuſer? Quelles idées creuſes, diront ces hommes, qui ſe traitent de raiſonnables, & qui ne veulent point qu'on leur parle de leur raiſon? Meſſieurs, je n'y penſois pas, je vais parler d'autre choſe. Je garderai mes idées creuſes pour moi; non pas que je craigne de vous paroître folle: cela me feroit peut-être honneur dans l'eſprit de quelques autres Lecteurs. Pourquoi donc? Parce que ces autres Lecteurs ſont en fort petit nombre: je ne veux pas me borner à écri-

re pour une douzaine de ſujets diſpoſez à refléchir ſur eux-mêmes, & qui aiment à voir ſi un Auteur penſe comme eux. Que dis-je, une douzaine? Y en a-t-il bien ce nombre en France dans le goût de refléchir ſur cette partie d'eux-mêmes qui penſe? Je n'oſe en flater ma Philoſophie. L'homme n'eſt pas pour lui-même ce qu'il y a de plus intereſſant. Occupé ſans ceſſe de bagatelles étrangeres, à quoi ſonge-t'on dans ces intervales de ſommeil, dans ces temps de ſilence, de quiétude, ſi propres à la reflexion? on repaît ſon eſprit d'argent, de terre, de maiſons, de meubles, d'équipages, de chevaux, & d'autres animaux, qui ſous la figure humaine ſont plus attachez à la terre que des bêtes, qui ne s'occupent point de ce qui les met au-deſſus des bêtes, qui font tout

pour l'animal, qui lui cherchent des voluptez sensuelles, des commoditez, qui employent toute leur raison à en trouver d'exquises, ou à les rendre telles.

Avoüons cependant qu'on cherche aussi quelques convenances pour l'ame. On veut s'élever, commander, dominer : c'est un plaisir de l'ame. Mais sur qui dominer ? sur des hommes qui sont presque tous peuple. On n'estime gueres ce peuple ; on aime à le maîtriser. Mais qu'est ce que cette superiorité ? une idée, un fantôme. Un homme travaille à se parer de cette idée de grandeur, d'un nom, d'un titre, qui ne changera rien dans sa personne, mais qui le fera joüir dans sa Province de quantité de soumissions apparentes. Il va se mettre, avec beaucoup de dépense & de peine, en état de les exiger. On

lui payera un tribut de mines, de postures, de complimens. Mais je me trompe, ce ne sera pas à lui qu'on payera, ce sera à son titre, à son *extrinséque* qui est son seul objet. Il ressemble à une femme qui veut qu'on la trouve belle; qui ne pense pas à l'être, mais qui, avec des drogues blanches & rouges, se donne un air de beauté. Mon homme va se donner un air de grandeur, qui ressemblera à cet air de beauté, à un teint d'emprunt.

Si de certaines femmes vouloient être réellement belles, il y a des moyens pour y parvenir. Il faudroit dormir, vivre sobrement, être sage, au moins d'une sorte de sagesse. Si de certains hommes, qui ont de l'esprit, & une espece de conduite & de sagesse, mais qui ne peuvent vivre dans la médiocrité, vouloient être grands &

reſpectables, ils pourroient y parvenir. Il ne leur manque que de la vertu.

Le meilleur moyen de plaire pour une femme qui veut être aimée, eſt d'avoir de vrais agrémens. Qu'elle s'habille en Bergere, elle ne riſquera rien, elle en ſera plus belle, plus remarquée. Le plus grand moyen d'être reſpecté pour un homme qui veut de l'aſcendant, eſt le vrai merite, la vertu bien entenduë. Qu'il laiſſe là tout ſon faſte; qu'il congédie tous ces hommes qui vivent de ſa vanité; qu'il marche vétu ſimplement, & qu'il faſſe le bien qu'il peut faire, avec cette dignité qui n'appartient qu'à la vertu, il ne riſquera rien. La vraie vertu ſera toûjours une diſtinction ſublime, elle ſera toûjours reſpectée dans un homme que la naiſſance ou la fortune aura mis au deſſus

des autres hommes. Que dis-je? elle sera adorée. Elle fera de grandes, de belles passions, des passions au-dessus de l'inconstance, aussi sages que les autres seront folles, & aussi nobles que leur objet. Les vicieux même en seront touchez. Elle est belle pour tout le monde. On a plus que du respect pour qui sçait allier aux finesses d'une politique d'honnête homme, toute la dignité d'une vertu sage, douce, mais ferme, & fiere même, sur les maximes de l'honneur le plus délicat.

Pourquoi voit-on si peu de gens capables de souhaiter une si noble distinction? Pourquoi se contente-t'on d'une grandeur feinte & comique, qui se repaît de paroles, d'attitudes, prostituées à mille autres gens auxquels on ne voudroit pas être comparé? On leur fait les mêmes protestations de

dévouëment, de profonde soûmission. Cela satisfait, lors même qu'on sçait que ces adulateurs pensent le contraire, c'est toûjours un acte de soûmission. L'acte est réel; la soûmission ne l'est pas. Souvent on le sçait; rarement veut-on y penser: mais quand on y pense, on ne cesse point de l'exiger; parce qu'il y a toûjours quelque chose de flateur dans l'obligation où l'on met ses inferieurs de rendre ce faux hommage. Y a-t'il dans la nature quelque chose de plus creux & de plus fou que ces visions-là!

Me voilà descenduë, pour ne point trop m'éloigner du goût de la plûpart des Lecteurs, d'une méditation qui tendoit au sublime, à une contemplation d'extravagances. Ai-je bien fait? il me semble qu'oüi. J'ai vû que je perdrois mon temps à vouloir leur inspi-

rer le goût d'une speculation élevée : j'ai humanisé ma Philosophie, & de la grandeur des esprits ; je l'ai abaissée à leur folie. Combien de ces gens qui ne se lisent point eux-mêmes, préfereront la lecture d'un discours, qui les humilieroit s'ils s'étudioient, à celle d'un autre, qui les éleveroit, s'ils avoient un commencement d'élevation, sans lequel on ne peut sortir de sa bassesse ? C'est qu'ils ne lisent que pour se divertir. La peinture du ridicule de leurs semblables est d'autant plus propre à produire cet effet, qu'ils sont fort éloignez de s'y reconnoître. Mortels fortunez, s'il est d'heureuses miseres !

Mais je dois ici quelque explication à une autre espece de Lecteurs. Je les prie de croire que je les distingue comme je le dois, & de ne point trouver mauvais

que j'aye coupé court sur une spéculation, dont le sujet me paroissoit beau. J'avois mes raisons pour cela. Mon *Resident* à Paris, qui a soin de l'impression de mes rêveries, & quelquefois de les traduire quand je les lui envoye écrites d'un stile embroüillé, m'a mandé que j'étois trop serieuse & trop Philosophe : que si je continuois à écrire sur ce ton-là, je ne me ferois lire que de mes pareils. Le Libraire, dans un avis à peu près semblable, m'a declaré la même chose ; ajoûtant qu'on ne lisoit plus comme jadis, pour penser, pour raisonner, & pour remplir le vuide du temps ; que le Quadrille ayant pris la place de tout cela, la Spectatrice & d'autres bagatelles ne se lisoient que pour passer un quart d'heure, & pour se réjoüir un peu : que pour réjoüir il falloit au moins un peu

de satyre. Qu'on ne trouvoit pas le mot pour rire dans mes raisonnemens; que cela faisoit baailler; que de pareils Ouvrages le mettroient dans le chemin de l'Hôpital; & qu'il me conseilloit cordialement de; &c.

Quand j'ai commencé à écrire, j'avois oublié cet excellent conseil. Si-tôt que je m'en suis souvenuë, je me suis corrigée: car je suis docile aux avis qu'on me donne. Si quelque Lecteur veut me gratifier des siens, il peut se servir de la voie de celui de mes Libraires qui demeure au Palais. Son adresse est au frontispice de cet Ouvrage. Il faudra mettre à Madame la Spectatrice chez Monsieur, &c. Je devrois peut-être dire *Mademoiselle*, puisque je n'ai pas l'honneur d'être mariée. Mais on m'a qualifiée de *Madame la Spectatrice* dans quelques

lettres qu'on m'a fait l'honneur de m'écrire sur cet Ouvrage. N'est-ce pas là un beau titre qu'on m'a donné ? On aura jugé apparemment que *Madame* convenoit mieux à une femme Auteur : que la qualité d'Auteur, si respectable depuis qu'ils font de certaines Epîtres dedicatoires, ne devoit pas moins avoir la vertu de damer une Demoiselle que celle d'Avocat, qui n'a jamais ni écrit, ni plaidé, ni travaillé, & qui ne fera jamais ni l'un ni l'autre.

Il n'est point d'Auteur sans Ouvrage : il est une infinité d'Avocats sans causes, qui ont moins de réalité que des Auteurs, & qui par cette raison ne doivent pas avoir plus de vertu pour damer les Demoiselles. Un raisonnement de cette force n'est-il pas sans replique, & n'ai-je pas bien fait d'accepter le beau titre

de Madame, dont nous ſommes ſi ambitieuſes nous autres filles, & que nous achetons quelquefois ſi cher.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux: *La Onziéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 12. de Septembre 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE.

Onziéme Semaine.

Le prix eſt de Six Sols.

A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or:

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M.DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.

LA SPECTATRICE,

Douziéme Semaine.

COmme je ſuis ſujéte aux beſoins des deux Sexes, parceque je me traveſtis pour les raiſons que j'ai dites, je m'aviſai un de ces jours d'aller, habillée en homme, acheter des coëffes de papier, pour mettre ſous ma perruque. J'en trouvai à choiſir; & comme j'en choiſiſſois, j'apperçus, ſur une tête de bois, une calotte

de toile cirée, d'une figure différente des autres. On me dit que celle-là étoit pour Femme.

Je fus fort étonnée d'apprendre que les têtes des deux Sexes, qui sont le siege de leur raison, fussent d'une forme differente.

J'avois l'esprit rempli des idées confuses qu'excitoit en moi la plaisante forme de cette calotte verte, & je ne parlois plus de mon emplette. Mais je remarquai que l'ouvriere me regardoit fixement, aussi surprise, sans doute, de mon silence & de ma distraction, que je l'étois de ce qui la causoit. Est-ce que vous ne sçaviez pas, me dit-elle que les têtes des femmes ne sont pas faites comme celles des hommes? Non, en verité, lui répondis-je. Mais, continuai-je, d'où vient que je ne vois point ici de coëffes en papier de cette figure, pour mettre sous la perru-

que... Que voulez-vous dire, interrompit-elle, avec vos coëffes de femme pour mettre ſous la perruque ? Venez-vous ici pour me faire perdre mon temps & vous mocquer de moi ? Allez vous faire coëffer au Regiment de la Calotte, & me laiſſez rravailler.

Je m'apperçûs dans ce moment de mon abſence d'eſprit, & que cette Marchande ne pouvoit pas deviner comment j'avois beſoin de coëffes pour femme, ſous une perruque. Pour l'appaiſer, je lui en païai graſſement quelques-unes, & la voïant radoucie, Madame, lui dis-je, je ne ſuis point moqueur : je vous demande des coëffes de papier pour tête de femme, parce que j'ai une Sœur qui voudroit eſſaïer ſi le papier prendroit l'humidité de la ſienne. Mais, dit la Marchande, il faudroit en avoir la meſure. J'étois ſi diſtraite, que

je pensai lui présenter la mienne pour modéle. Cette femme si experimentée sur les figures des têtes, alloit connoître mon sexe, si j'eusse ôté ma perruque, & peut-être se scandaliser, d'une grande force, de mon déguisement. La raison me revint encore. Ma Sœur, lui dis-je, n'a la tête ni plus grosse ni plus petite que moi. Quant à la tournure, vous êtes au fait. Oüi en général, répondit-elle, mais il y a des différences: les têtes de femmes ne se ressemblent qu'en gros. Là-dessus elle m'en montra plusieurs qu'elle avoit fait faire en bois, pour l'éxactitude, disoit-elle. Je lui marquai celle qui me parut la plus approchante de la mienne, & lui laissant une piéce d'argent, je sortis songéant à ces figures: car un esprit philosophe trouve à méditer sur une infinité de choses qui exciteroient à

peine la ſimple attention des autres eſprits.

Arrivée dans ma chambre, j'entendis le bruit d'une voiſine, qui ſe fait battre regulierement tous les jours par ſon mari, mais dont les invectives ne ceſſent point pendant que les coups ſe donnent, & cela ſans préjudice de ce qui lui reſte à dire après la ſcene finie.

Comme j'avois la mémoire fraîche de ce que je venois de remarquer en Ville, il faut, dis-je en moi-meme, qu'il y ait quelque choſe de bien étrange aux têtes de cette eſpece là. Or il y en a une quantité de cette eſpéce, à qui les hommes ſont obligez de céder, parce qu'ils ne veulent pas les tuer, & qu'il le faudroit, pour les obliger à céder elles-mêmes. Cette fureur eſt plus un vice des têtes des femmes, que de celles des hommes. Les têtes de femmes ſont

donc autrement faites que celles des hommes, en dedans aussi-bien qu'en dehors : Or, qui a la tête autrement faite qu'un autre, doit vrai-semblablement avoir aussi la raison faite d'un autre façon. Il est donc fort naturel qu'il se trouve, entre les hommes & nous, tantôt à nôtre profit, tantôt à nôtre perte, d'assez grandes differences dans la maniere de penser, de faire entendre nos pensées, de nous conduire, de gouverner ceux qui dépendent de nous, ou d'être gouvernez par d'autres ; qu'enfin, jusqu'à nôtre sagesse & nôtre folie aïent souvent des caracteres qui les distinguent. C'est que ce qui raisonne en nous ne se ressemble pas plus que les vaisseaux dans lesquels se forment nos raisennemens.

Peut êtr que ceux qui ont dit que les ames n'ont point de sexe

ſe ſont trompez. Ne pourroit-on pas dire au contraire, que la raiſon, qui eſt la principale partie de l'ame humaine, étant une raiſon d'homme ou de femme, elle eſt en quelque ſorte de l'un ou de l'autre ſexe ? Celle des hommes prétend raiſonner mieux que la nôtre. Ils veulent auſſi être par le corps des animaux plus parfaits, & ils fondent ces avantages ſur un raiſonnement d'homme, dont je veux m'inſtruire à fond quelque jour, & qui m'a déja parû ne valoir pas grand'choſe. La raiſon de nous autres femmes, qui juge à ſa maniere, & qui, ſi elle n'eſt pas plus raiſonnable que l'autre, eſt au moins plus modeſte, dit que nous ne penſons pas moins bien que les hommes, & que nous penſerions mieux, au moins quelque fois, ſi nôtre raiſon étoit auſſi exercée, auſſi cultivée par l'édu-

cation & par les affaires ; que *la* leur. Elle dit auſſi qu'il eſt ridicule aux hommes de ſe croire des animaux plus parfaits, par cette raiſon pitoïable, qui fait que, quand ils peignent de certains animaux, ils préferent leur ſexe au nôtre, & aiment mieux peindre un mâle qu'une femelle. Voilà un raiſonnement de femme, dont une infinité de femmes ſont capables, & qui conclut le contraire du raiſonnement des hommes.

Lequel eſt le plus ſenſé ? Il vaudroit autant demander laquelle des deux formes de tête eſt la meilleure. Qui décidera ? Il nous faudroit un hermaphrodite parfait. Où trouver cet animal neutre, cette raiſon déſinterreſſée ? Demeurons donc dans les doutes, & pour la conſervation de nos droits, ne ſoïons pas aſſez ſottes pour ceder aux hommes ce que nous

ſommes autant en état de leur diſputer, au moins à en juger par nôtre raiſon, qu'ils le ſont de ſoûtenir les prééminences de leur virilité : qualité dont les avantages n'ont point empêché qu'en tous les temps les femmes n'aïent joüé de grands rolles dans le monde, n'aïent ſouvent fait les plus grandes affaires, & gouverné ceux qui gouvernoient les autres hommes.

On me dira peut-être que ce n'a pas été par une ſuperiorité de tête. Par où donc, par leurs charmes ? Pluſieurs femmes très dépourvûës d'agrémens, & même de jeuneſſe ; tranchons le mot : juſqu'à des vieilles ; qui étoient de maîtreſſes femmes, ſe ſont renduës maîtreſſes de l'eſprit de leurs amis ou de leurs époux, par une ſuperiorité de génie, une capacité de ménager les eſprits, qui eſt un des grands talens de l'eſprit humain, & que

les esprits de nôtre sexe ont souvent dans un plus haut degré que que les esprits d'hommes.

Les têtes, les esprits, les ames ont donc un sexe. Ceux d'hommes sçavent qu'en certaines rencontres ils auroient besoin des talens de l'esprit de femme; par éxemple d'une capacité de sentir finement de certaines petites choses qu'ils dédaignent, qui décident quelquefois du succès de leurs plus grandes affaires; & auxquelles bien leur *prend que nous* soïons aussi *propres* qu'ils en sont *incapables*, ou qu'ils affectent de l'être par un esprit d'homme, qui n'est qu'un orgueil assez mal entendu.

Pendant que je suis en train de réver sur le Chapitre des têtes, je considére que, quoique ce qu'elles renferment soit sans comparaison le plus important, ce qui en paroît ne laisse pas de l'être extrême-

ment. Si leur interieur eſt le lieu où ſe penſent tant de belles & bonnes choſes choſes ; s'il eſt le ſiege de la raiſon humaine, le viſage eſt celui, non-ſeulement des beautez & des laideurs qui ſont le charme ou le ſupplice des yeux, il eſt encore ſouvent le ſigne de celles qu'on ne voit que par l'eſprit ; & il les marque quelquefois ſi fortement, qu'il donne un puiſſant démenti aux apparences trompeuſes de nôtre artificieuſe politeſſe : il eſt aſſez ſouvent comme l'enſeigne des mœurs, des caracteres, des penchans, des paſſions dominantes, de l'eſprit, & même de la vertu. Il exprime quelquefois aſſez pour annnoncer de grandes qualitez aux connoiſſeurs, je veux dire à ceux qui en ſont aſſez bien pourvûs eux-mêmes pour les ſentir dans les autres. Comme il y a des phiſionomies équivoques, il y

en a auſſi d'autres qui ne peuvent tromper les habiles, ſur tout quand ils ſçavent concilier les manieres, les paroles & les regards avec la phiſionomie. Celle-ci ſeule eſt plus ſignificative que ne le croiroient ceux qui n'y entendent rien, ou qui, pour s'y être laiſſez tromper, ſont tombez dans une forte prévention contre les phiſionomies. L'art de s'y connoître eſt auſſi utile qu'il eſt agréable & curieux. On voit des yeux qui, ſi j'oſe le dire, ſont plus des beautez de l'ame que du viſage. Ces beautez ſont les plus touchantes pour les perſonnes d'un certain goût: Elles font des paſſions pour l'eſprit, s'il m'eſt permis de m'expliquer ainſi, de vives amitiez, plus parfaites que l'amour, ou un amour à l'épreuve des rides & de la vieilleſſe.

Ainſi, Lecteur, la médication des têtes ne ſeroit pas frivole, quand

même on s'en tiendroit à leur forme exterieure, & qu'on ne les regarderoit que du côté qui marque, au moins en partie, comment elles sont faites au-dedans.

Mais que la méditation feroit curieuse, pour qui connoîtroit les diversitez interieures & infinies du dedans de ces têtes qui reçoivent d'une maniere si differente les impressions des objets; de ces originaux qui se persuadent qu'ils voïent une verité bien claire dans ce qui paroît à de bons esprits manifestemeut faux; qui croïent sentir quelque chose de lumineux & d'inconteſtable dans des idées abstraites de ce qui n'est point?

Que j'aimerois à voir les differentes formes des cerveaux de tant d'especes de foux, dont la terre fourmille; de la plûpart des Philosophes; de ces gens à minuties, qui font les petites choses

avec un grand ordre, avec une parfaite exactitude, à jour nommé, à heures préciſes; des tracaſſiers, des épluchеurs de bagatelles; des fats; des critiques, incapables de tout autre métier que la critique, & de faire des ouvrages beaucoup moins bons que ceux qu'ils trouvent mauvais: Enfin de ces têtes ſuperbes, qu'une petite proſpérité renverſe; dont la bonne fortune fait le malheur de ceux avec qui ils devroient la partager; que les ſeules diſgraces peuvent remettre dans leur état, & qu'on ne peut rendre traitables qu'en les rendant miſerables par la néceſſité de tomber de leur grandeur imaginaire à une baſſeſſe effective.

Que j'aimerois auſſi à voir les diſpoſitions contraires & *anthipatiques* à celles-là; par éxemple, celle du cerveau où loge la raiſon d'une ame grande, ferme, & qui

ſemble dépendre moins d'une tête, que de ſes qualitez naturelles, & des maximes qu'elle s'eſt faites: une raiſon que la plus haute proſpérité ne peut altérer, parce qu'elle eſt au-deſſus de tous les changemens exterieurs qui arrivent à l'homme, & que nulle adverſité ne peut humilier, parce qu'elle eſt naturellement fiere de cette fierté raiſonnable, qui, ſans orgüeil, eſt auſſi ſuperieure aux grandeurs de la fortune qu'à ſes revers, parce qu'elle ſe ſent plus grande que toutes les fortunes.

Mais cette curioſité me ſemble puerile dans ce moment. Je ne ſçaurois comprendre que tant d'élévation, de dignité, d'égalité puiſſe loger dans un cerveau, & dépende d'une tête ſujette à mille changemens.

Je ſens que je vais me dédire, au moins en partie. Mais qu'im-

porte ? J'en ferai gloire ſi la raiſon veut que je me dédiſe ; & il me ſemble quelle le veut. Je dirai donc qu'il y a des eſprits indépendans, au moins dans ce qu'ils ont de plus eſtimable, & des têtes & des cerveaux & des ſexes ; ils ſont au-deſſus des ſexes, & je crois qu'ils n'en ont point.

Donnez moi une ame éclairée, dont les lumieres ſont ſenſées, fermes, penetrantes & ſolides ; qui ne voit les objets que ce qu'ils ſont & les voit également dans tous les tems : qui ſe ſent fortement incapable, & dans le comble des grandeurs, & juſques dans la pauvreté, de s'oublier & d'oublier ſes amis ; deſtimer ce qu'elle mépriſoit, ou de mépriſer ce qu'elle a eſtimé ; toujours bienfaiſante, mais toujours noble & toujours grande, d'une grandeur qui ne céde point aux fauſſes

grandeurs, & qui ne ceſſe point de reſpecter les veritables; enfin qui ne ſe dément jamais des plus excellens principes: je ne m'informe point du ſexe; ou ſi je ſuis curieuſe de voir la perſonne doüée d'une ame de cette trempe, ce n'eſt que pour ſatisfaire à une envie, que je n'aurois peut-être pas, ſi je n'étois pas unie moi-même à un corps. Que celui qu'habite une ame ſi ſage, ſi vertueuſe & ſi haute, paroiſſe avec toutes les infirmitez & tous les défauts des corps; il ſera reſpectable pour moi, parce qu'il ſera celui d'une ame que j'honore, que je revére, & dont les beautés qui occupent mon eſprit tout entier, effacent & abſorbent toutes les laideurs de ſa maiſon.

Quelques Lecteurs critiques m'avoüeront qu'une ame de cet ordre ſeroit au-deſſus des ſexes &

de tout le reſte : Mais, diront-ils, où en trouver d'ainſi faites ? Cette idée n'eſt qu'une belle viſion : Nous n'en connoiſſons point de cette eſpece. Je n'en connois point non plus ; mais je ne conclus point de là que mon idée ſoit une chimére : Au contraire, j'en cherche la realité avec autant de paſſion qu'en ont tant d'hommes pour des choſes qui me paroiſſent de pures viſions, & qui n'approcheront jamais de ce que je cherche. L'idée ſeule que j'en ai eſt déja un grand bien pour moi, & me flatte d'un petit raïon d'eſperance. Que ſçai je ſi quelque perſonne diſtinguée par de grandes qualitez, prenant mon goût pour une eſpece de mérite, après avoir lû cette feüille, ne raiſonnera point de cette façon, ou à peu près de même. Voici un Auteur qui à de la morale, je voudrois le connoître. Il

ſe qualifie de fille, & de bâtarde. Cela eſt fort modeſte. On dit que c'eſt une femme ambulante qui s'eſt ſouſtraite aux ſervitudes de ſon ſexe, & qui, ſous differentes formes paſſe depuis quelque temps, ſa vie en pluſieurs endroits, à penſer & à donnner au Public ſes réfléxions, telles que nous les liſons. D'autres diſent que le fond de cet Ouvrage eſt d'une fille qui penſe mieux qu'elle n'écrit; & que le ſtile eſt d'un de ſes amis qui écrit moins mal qu'elle. Mais qu'importe de quel ſexe ſoit l'Auteur des penſées? je m'en tiens à la fille bâtarde, puiſqu'elle ſe donne pour telle. Elle parle ſouvent du mérite: elle s'y connoit un peu: elle a le goût aſſez bon, & quelque nobleſſe dans le goût: c'eſt toûjours beaucoup; & aſſez pour être, comme elle dit, au-deſſus des ſexes: J'aime ſa maniere de penſer: Je

crois qu'elle aimeroit auſſi la mienne ; qu'elle me préviendroit ſi elle me connoiſſoit, & ſi elle jugeoit que j'en valuſſe la peine ; elle me demanderoit mon amitié ; nous lierions un commerce d'eſprit qui me feroit peut-être beaucoup de plaiſir, mais elle ne me connoit pas, & ne peut ſçavoir mes diſpoſitions. Je puis facilement lui apprendre que je ſimpatiſe avec elle. J'ai envie de lui envoïer de mes réfléxions à l'adreſſe qu'elle a donnée pour ceux qui auront quelque choſe à lui dire ſur ſon Ouvrage. Voïons ce qu'elle répondra, & ſi elle goûtera mes idées comme je goûte une partie des ſiennes. Ecrivons-lui, ſans conſequence, une Lettre anonyme & philoſophique ; de cette philoſophie aiſée, qui tend à l'agréable comme à l'utile. Donnons-lui auſſi une adreſſe. Cela ne m'engagera

à rien. Elle ne me connoîtra point ſi je ne veux point être connuë ; & je ne le voudrai, qu'autant qu'il ſe trouvera de ces convenances mutuelles, qui ſe ſentent bien vîte entre gens comme nous... Mais ne ſuis-je point un peu folle de faire de ces Châteaux en Eſpagne ? Quel Lecteur s'aviſeroit de voir ſi mes penſées quadreroient aux ſiennes ſur quelque ſujet interreſſant ? On ſe moquera de moi ; eh bien, ſoit. Je ne m'en formaliſerai point. Je ferai tant que je vivrai des Châteaux en Eſpagne ſur tout ce qui me fera plaiſir. Les idées agréables ſont de grands biens, & à le bien prendre, les plus grandes félicitez ne ſont ſouvent que d'heureuſes idées.

FIN.

TAYLOR INST. OXFORD

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux: *La Douziéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 12. de Septembre 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE,

Treiziéme Semaine.

Le prix eſt de Six Sols.

A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty; à la deſcente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or:

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY; Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M. DCCXXVIII.

Avec Privilege, & Approbation.

LA

SPECTATRICE,

Treiziéme Semaine.

JE me ſuis promenée ce matin avec deux hommes, dont la raiſon étoit un peu dérangée. L'un qui eſt paſſablement judicieux, lorſqu'il eſt de ſang froid, avoit du vin dans la tête, trop peu pour qu'il y parût, mais aſſez pour raiſonner fort mal : l'autre eſt de ces eſprits peu

ſenſez, qui ne ſe ſont point remarquer dans le grand nombre de leurs ſemblables, & qui ne dérangent point la ſocieté, mais qui penſent ſingulierement & ſouvent faux. Je les faiſois raiſonner l'un contre l'autre, car ils étoient preſque Antagoniſtes, & je régalois ma Philoſophie de cette *bataille d'eſprits*, comme on ſe divertit d'un combat de Cocqs ou d'autres Animaux qui ne s'accordent point.

J'écoutois avec un plaiſir de Philoſophe, qui ſe croit plus raiſonnable que tels & tels de ſes confreres, j'écoutois, dis-je, les raiſonnemens abſurdes de celui qui avoit la tête un peu échauffée par le vin; & je diſois en moi-même: l'état de cet homme-là ne s'appelle point yvreſſe. Il en a pourtant un peu. Il tire de ſes principes, qui ne ſont que des idées, des concluſions qui ne ſont pas

plus réelles : il en affirme la verité : il la voit, dit-il, par de bonnes raiſons. Mais c'eſt ſon eſprit malade qui voit, comme un homme en délire, ce qui n'eſt point, & ne voit pas ſon mal qui eſt réel. Quelle pitié, m'écriois-je interieurement, de ne pas voir en ſoy ce qui y eſt, & de prétendre voir ailleurs ce qui n'y fut jamais ! Cela vient ſans doute, continuois-je, d'un certain dégré d'yvreſſe qui dérange cet eſprit-là.

J'ay *tranſporté* mon attention à celui qui étoit à jeun, & qui penſoit d'une maniere oppoſée, mais auſſi folle. Il raiſonnoit à peu prés comme celui qui avoit trop déjeuné ; & il prétendoit prouver clairement le contraire des ſentimens de l'autre. J'ay entrepris de lui faire entendre raiſon ; j'eſperois au moins quelque ſuſpenſion de celui qui devoit jouïr plus tran-

quillement de ſes lumieres. Voyant que j'y perdois mon tems, j'ay continué à me promener avec ces deux fous, mais renfermée dans moi-même, rêvant, & ne les écoutant plus. Alors j'ay commencé ma Speculation ſur les eſprits faux. En voilà deux, diſois-je, également malades d'une maladie dont ils ne ſouffrent pas, mais qui me fait ſouffrir moi, parce que j'ai de la raiſon, ou parce que ma raiſon, qui n'eſt peut-être pas la plus ſaine des trois, *antipathiſe* pourtant avec les deux autres.

Je compare un eſprit faux à un eſtomach mal ſain, qui ſans douleur ne laiſſe pas de faire une mauvaiſe digeſtion des bons mets qu'il reçoit, & incommode mon odorat par de fâcheuſes exhalaiſons. L'eſprit à ſa maniere de digerer les idées qu'il reçoit. S'il n'eſt pas ſain, il en fait une digeſtion déſa-

gréable pour les autres esprits. Par cette raison, le mien étoit incommodé des productions de ceux-là, qu'il trouvoit *viciez*, l'un par des vapeurs Bachiques, l'autre par..... Le dise qui pourra. Mais un esprit, qui n'est pas sensé, raisonne comme digere un estomach qui n'est pas sain, ou comme pense une tête troublée par des vapeurs ; il croit voir ce qui n'est point. Quelle misere pour une ame qui n'est alterée par aucune cause étrangere, de ne pouvoir s'en prendre qu'à elle-même d'un tel égarement !

Mais cette misere ne seroit-elle point un peu generale ? qu'en dis-tu Lecteur ? N'as-tu jamais raisonné serieusement sur des principes faux, sur des êtres supposez ? N'as-tu point conclu de ces raisonnemens ce qui n'étoit pas ? Oserois-tu le nier ? Ce seroit me dire que tu n'as jamais été dans l'erreur :

Car l'erreur eſt préciſément cet état de l'eſprit qui penſe affirmativement le faux ; qui dit, *cela eſt*, d'une choſe qui n'eſt point, ou, qui pis eſt, du contraire de ce qui eſt : Etat plus miſerable, ſelon moi, que l'extrême ignorance qui ne décide rien : mais, je le repete, cet état n'eſt-il point une maladie univerſelle, dont tous les hommes ont plus ou moins d'accès ?

Lecteur, qui que tu ſois, cette queſtion ne commence-t'elle point à t'humilier ? Voir dans tes prétenduës lumieres ce qui n'a point de réalité, le ſoutenir avec autant d'aſſurance que s'il en avoit, & avec une audace au moins intérieure contre des gens qui voyent plus clair que toi dans un intervale ſenſé, & décider qu'ils ſont dans l'erreur, par cette ſeule raiſon qu'ils ne penſent pas comme toi ; n'avoüeras-tu pas que c'eſt un

délire parfait, une maladie, une imbecilité, une yvreſſe de l'eſprit humain ? Car ſi tu as le courage de décider contre toi cette queſtion de fait, tu ne trouveras point mes termes trop forts, & tu me les dicterois toi-même.

Or l'humanité eſt pleine de ces eſprits-là. Chacun, ſans ſe mettre en peine de ce que les choſes ſont indépendamment de ſes fantaiſies, ni de ce qu'en penſent d'autres eſprits qui ne lui ſont pas inferieurs, décide de la verité, de la certitude même : & de l'évidence de quantité d'idées à peu près ſemblables à celles qui ſe forment dans un cerveau alteré par des vapeurs Bachiques. Sot orgueil, vanité ridicule. Non, je n'ai point de termes pour exprimer comme je le voudrois, l'impertinence & l'extravagance de cette préſomption !

Telle cependant me paroît cel-

le de la plus grande partie de ce qu'on appelle Gens d'esprit. Ce sont pour moi des esprits malades, & dont la maladie est presque toûjours incurable.

Quelle hiperbole! Que nous vient prêcher cette folle, dira quelque Lecteur d'une espece que je m'imagine? qui a dit à cette Philosophe que son esprit n'est point malade lui-même, & plus malade que les nôtres?

Il ne faut point agacer une femme autheur; celles de cette espece-là sont vindicatives. Dis-moi un peu, Lecteur imbecile: car il faut l'être pour m'apostropher ainsi: qui t'a dit que je croi mon esprit plus sensé que le tien? J'ai peut-être des accès d'une folie que la tienne ne sçauroit égaler. Que sçai-je? on ne voit gueres cela soi-même.

Mais en cas que je sois aussi ma-

lade que toi, pourquoi garderois-je le ſilence, quand j'entends caqueter le genre humain, & la moitié du monde ſe moquer de l'autre & en être moquée. Ce dernier eſt le pis qui puiſſe m'arriver. J'aurai toûjours eu, comme les autres fous, le plaiſir de contrôller mes ſemblables.

Mais, diras-tu, ces libertez pourront attirer à l'Auteur une ripoſte vigoureuſe de quelqu'un qui ne ſera pas imbecile. Eh! plût à Dieu qu'il me fit connoître toute ma folie. J'ai ma bonne part de l'imbecilité humaine: je l'avouë avec humilité dans ce bon moment; car la raiſon eſt humble, & la mienne qui ſe croit un peu raiſonnable à preſent, eſt la très-humble ſervante des bons avis, lors même qu'ils ſont dictez par la ſatyre. Il eſt vrai que cette ſoumiſſion me coute un peu: car quand on me

découvre mes égaremens, je commence ordinairement par ne le pas trouver bon : voilà l'humanité. Enſuite l'humanité me ſemble pitoyable: voilà la Philoſophie. Après cela je ris de mon petit orgueil qui a voulu regimber : c'eſt un effet de la Philoſophie aiſée, qui n'eſt point pédante, & qui ſe réjouit du ridicule, même à ſes dépens. Enfin j'eſſaïe à me corriger, & j'y réuſſis quelquefois : voilà le grand fruit de la Philoſophie, fruit délicieux pour les ames Philoſophes quand elles ne ſont point en délire. Auſſi quand je n'y ſuis point, je le ceuille avec un plaiſir qui me fait pardonner mon défaut à celui qui me la découvert, l'eût-il fait par pure malice.

Trouverai-je quelque Lecteur dans ce goût de correction paſſive. S'il en eſt un bien ferme là-deſſus, je l'aime déja. Nos folies ſimpa-

thiseront en ce qu'elles ne seront point *tenuces*, & nos raisons simpathiseront aussi apparemment, en ce qu'elles ne riront pas moins de nos folies, que de celles de tant de nos Confreres.

Je me promenois un de ces jours avec un des miens grand raisonneur; mais dont ni la raison ni la folie ne simpathisent point avec les miennes. Il me debita ce jour-là une de ses visions les plus creuses sur la raison, qu'il aime jusqu'à la folie. C'est le terme dont je me sers pour marquer qu'il ne l'aime pas en homme sage.

Si j'étois Roi, disoit-il, *je peuplerois une petite Ville des personnes les plus raisonnables de mon Royaume, après les avoir fait choisir dans les deux sexes. J'y ferois mon sejour ordinaire, pour avoir le plaisir d'y voir ce que j'aime le mieux, l'union, la concorde, le bon gouvernement dans les affaires generales*

& dans l'interieur des Familles. Je m'en fais une delicieuſe idée, quoique chimerique pour un Particulier comme moi. Concevez-vous, ajoûtoit-il avec enthouſiaſme, *l'harmonie de ce gouvernement general avec le particulier? Je la conçois*, lui répondis-je, *comme une idée, mais.... Je prends un grand plaiſir*, reprit-il en m'interrompant, *à obſerver quelquefois chez un Curieux, l'égalité de deux bonnes Pendules. Elles vont & ſonnent comme de concert. Il eſt vrai que leur concert n'eſt pas toujours ſi juſte, car il n'y en a point de parfait en ce monde: mais quand il ſe dérange, on le rétablit dans un inſtant, facilement, & pour long-tems. Qu'il ſeroit doux de vivre & de penſer avec des eſprits qui raiſonneroient dans un concert auſſi durable & auſſi facile à entretenir que celui de ces Pendules. J'aurois ces agrémens dans ma petite Ville. J'en ferois ma Cour. Je....*

Il n'étoit pas prêt à finir, car les

ſpéculatifs abondent preſque toûjours en grandes & impratiquables idées. Si je l'euſſe laiſſé continuer, je n'aurois pas eu le tems de debiter auſſi les miennes

Vous errez, lui dis-je, & de bien des façons. Si vous ſepariez les ſages d'avec les fous, qui gouverneroit ceux-ci, qui les retiendroit, qui les empêcheroit de ſe manger ? Mais trouveriez-vous dans un Royaume aſſez de gens raiſonnables pour peupler ſeulement une Bourgade ? Il n'y a pas d'apparence.

Vous vous trompez encore en croyant que ces gens les plus raiſonnables de votre Royaume penſeroient de concert. Les raiſons ne ſe reſſemblent gueres, qu'en ce que chacune donne l'excluſion à celles qui lui ſont oppoſées. La plus chétive, la plus miſerable s'attribuë ce privilege avec autant de confiance que d'autres qui lui ſont extréme-

ment ſuperieures. C'eſt une maladie univerſelle, ou peu s'en faut, & une yvreſſe de la raiſon. Il n'y a peut-être de raiſonnables que ceux qui renoncent à ce privilege; mais je n'ai pas encore trouvé un eſprit qui ſe fut ſeulement apperçû qu'il eut beſoin d'y renoncer; à plus forte raiſon qui fût capable de mettre ſans partialité ſa raiſon dans une juſte balance avec celle d'un homme des plus ſenſez, de les peſer dans une entiere ſuſpenſion d'amour propre, de ne raiſonner que pour la verité, & de reconnoître auſſi nettement ſon faux que celui des autres eſprits. Je ne vois pourtant que cette bonne-foy, cette grandeur, & ce vigoureux deſintereſſement qui puiſſent nous tirer des délires de notre foible raiſon, & former entre pluſieurs eſprits un concert de lumieres & de ſentimens, & peut-être de goûts & de

plaisirs choisis, dont votre idée n'approche point, & dont il n'y a de capables que les ames vrayes & assez grandes pour connoître toutes leurs petitesses.

J'allois continuer & peut-être long-tems : mais le Philosophe *Adverse*, dont la raison donnoit l'exclusion à la mienne, m'interrompit par droit de represailles. Prenez garde, me dit-il, de vous égarer, en folle qui prêche contre les folies humaines. Il avoit peut-être raison. Il voulut critiquer mes sentimens. Il étoit tard, je me dispensai de l'entendre, & je n'eus peut-être pas tort.

Il faut que je dise encore quelque chose sur l'yvresse des esprits faux. C'est un état qui ne se sent point. Lecteur, c'est peut-être le tien en lisant ceci, soit que tu approuves ou que tu condamnes. Peut-être est-ce le mien, en l'écri-

vant. Si tu dis que c'eſt le mien ; moi, qui ai ma petite confiance je crois que c'eſt le tien, ſauf correction pourtant : & avec ce correctif je gagerois que je ſuis un peu raiſonnable en ce moment. Mais ſi nous raiſonnons differemment, je doute fort que le correctif pût nous accorder.

La diſcordance de certains eſprits, plus éclairez, & qui ſembleroient devoir mieux s'accorder que les autres ſur leurs vrais interêts, eſt depuis long-tems un ſujet d'admiration pour moi. Je vieillis dans cette contemplation, ſans oſer eſperer d'en trouver en toute ma vie deux ou trois ſeulement, dont le concert dans le vray de la raiſon, ſoit comparable à celui des bonnes Pendules dans le vrai du tems. J'en gemis, & je m'en prends à l'orgueilleuſe yvreſſe d'un petit animal penſant, auſſi attaché à la

preference de ſes opinions, qu'incapable de donner une bonne raiſon de ſa preference, quoiqu'il ſe mêle de raiſoner. J'éus hier la foibleſſe de me mettre en colere contre un de ces animaux, qui, quoiqu'il ne ſoit pas des plus imbéciles, ne voulut pourtant jamais douter, ſi un autre animal de ſon eſpece, pour qui il a de l'eſtime, avoit autant de raiſon que lui de ſoutenir une opinion contraire à la ſienne.

Nous eſtimons une raiſon étrangere, quand elle fait concert avec la nôtre. Il a raiſon, diſons-nous d'un homme qui penſe comme nous : s'il penſe autrement, nous diſons qu'il a tort. Lecteur, voilà ta Regle, quoique tu ne t'en ſois peut-être jamais apperçû. C'eſt comme ſi tu diſois à celui qui penſe autrement que toi, *Ma raiſon eſt la raiſon, & c'eſt par elle que je decide que tu n'es pas raiſonnable.*

Au lieu de regler ton jugement sur ce qui est, tu conclus de ton jugement que la chose est ce que tu l'as jugée : & au lieu de conclure de l'opposition d'un autre jugement au tien, que tu pourrois te tromper, tu dis que c'est lui qui se trompe : & tout cela est fondé sur ce principe sous-entendu, mais souverainement décisif, que ta raison, quoique contredite par tant d'autres, est la bonne, la vraie, & ta regle pour juger de la raison de tes semblables, & même de celle des premiers hommes. Si tu n'as point d'autre principe de cette extravagance, y a-t'il une imbécilité, une yvresse, un délire plus fou que celui-là ?

Combien de milliers d'hommes en conviendront, qui n'en seront pas plus touchez que si ce n'étoit pas leur propre folie. Combien d'autres, sans penser à mettre à profit cette speculation, si elle est

ſenſée, diront, cela eſt aſſez ſingulier, & n'en feront que rire. Cependant y a-t'il une dégradation de l'eſprit humain, plus humiliante pour qui ſait s'humilier. Mais ceux qui ne ſavent que rire de ces choſes-là, ne penſent à humilier que les autres: Et ſur quels ſujets! Il faut les voir ridiculiſer auprès de leurs ſemblables un Homme ou une Femme ſenſée, ſur le defaut d'un Panier, ou ſur une Perruque qui n'eſt pas aſſez poudrée.

FIN.

Cette Feüille-cy a été fort retardée. Peut-être ne s'en ſera-t'on pas apperçû. Mais comme c'eſt l'ordre qu'on s'excuſe en pareil cas, je crois devoir dire que des affaires indiſpenſables m'ont empêchée d'être exacte, & que je le ſerai davantage à l'avenir.

De l'Imprimerie de C. L. THIBOUST.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux : *La Treizième Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 9 de Decembre 1728.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE,

Quatorziéme Semaine.

Le prix eſt de Six Sols.

A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conty, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or:

Et au Palais, chez JEAN DE NULLY, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M. DCCXXIX.

Avec Privilege, & Approbation.

LA SPECTATRICE.

Quatorziéme Semaine.

ENtre les Perſonnes qu'on prétend caracteriſer en les traitant de Philoſophes, ce qui ne leur fait pas grand honneur dans ce ſiecle, j'en remarque qui négligent les plaiſirs d'animal, & ne s'attachent qu'à ceux de l'eſprit. Font-ils bien, ou mal? c'eſt ce que je ne déciderai pas, quoique je ſçache bien qu'en dire. Mais ſi quelque

Lecteur veut ſçavoir quel eſt mon goût là-deſſus, je lui dirai que je ſuis un peu de cette eſpece là. Je ſatisfais ordinairement ma faim *de la premiere choſe trouvée*, pourvû qu'elle ſoit de qualité paſſable, & ſuſceptible d'une bonne digeſtion. Le plus ſouvent, quand je ſuis à Paris, je fais apporter mes repas de l'Auberge voiſine, que certains friands appellent Gargotte, parce qu'ils ont le goût trop uſé pour la trouver, comme je fais, une aſſez bonne Auberge.

Hier, premier jour de l'année courante, je voulois vivre ſeule & en repos, & penſer à des objets qui m'interreſſoient, pendant que tant de gens couroient les ruës & ſe diſoient machinalement tant de choſes triviales. Après trois ou quatre complimens, faits de bon cœur à quelques perſonnes que je diſtingue des amis ordinaires,

j'allois m'enfermer dans ma solitude ; mais comme il faut manger pour vivre, seule ainsi qu'en compagnie, je crus devoir *préalablement* honorer d'une petite visite l'Hôte de mon Auberge ou Gargotte, comme il vous plaira, (les Philosophes s'embarrassent peu des noms.) J'y allai donc, & je lui souhaitai toutes les prosperitez de son état. Ce bon homme me remercia avec une cordialité qu'on ne voit gueres que chez les gens que la fortune n'a point gâtez. Pour moi j'aime mieux un petit Cuisinier de cette pâte-là, que tout ce qu'il y a de plus poli à la Cour: car *on est d'un meilleur commerce par le cœur, que par l'esprit.*

Mon Hôte, (il faut que j'en parle, quand mes Lecteurs devroient le donner au diable & moi aussi,) mon Hôte donc, est un homme franc & *loial*, un hom-

me de la vieille roche ; on n'en fait plus gueres de cette trempe-là : Sa face eſt large & plate, mais joviale & de bonne amitié : ſon air ſimple, à peu près comme ſes ragouts, qui ſont comme lui d'une bonne ſimplicité, & n'ont rien de plus ſophiſtiqué que ſon caractere.

Ce qui m'en plaît d'avantage, c'eſt que cet homme avec ſa petite intelligence, qui n'eſt tout au plus que du bon ſens, s'eſt fait une excellente maxime pour le débit de ſes *Portions*, & pour réveiller, ſans fraude, l'appétit de ſes *Pratiques*. Il a ordinairement & à toute heure, outre le boüilli, quantité de mets prêts à manger, civez de lapin, de lievre, bœuf à la mode, haricôts, compotes, fricaſſées, hachis, &c. Ainſi mon appetit qui eſt preſque toûjours de bonne compoſition trouve à qui

parler dans ce répertoire. Je fais apporter chez moi ce qui me convient le mieux. Et en verité cela suffit à une fille qui mange, presque sans penser à ce qu'elle mange, & qui renonçeroit pour jamais aux viandes préparées, & même à toute viande *quelconque*, si elle pouvoit vivre par l'esprit seul.

J'allois dire qu'on portât chez moi deux plats que j'avois choisis, quand je vis entrer dans l'Auberge un Normand de ma connoissance, parent du feu Baron de *** l'un de mes Peres présomptifs, dont j'ai parlé quelque part, & par cette raison aussi mon cousin présomptif, Gentilhomme, gueux par les iniquitez de son pere, conservant pourtant la qualité de Marquis, au reste Philosophe Epicurien, très friand, quoique grand mangeur, & détestant la soupe d'Auberge, qu'il ne mange qu'en

jurant.

Je détournai mon visage pour le voir & l'entendre sans qu'il me reconnût. Avez-vous ici quelque chose d'un peu bon, dit-il, en parlant à l'Hôte ? D'un peu bon, répondit brusquement celui-ci, scandalisé de ces termes : je n'ai rien que de tout-à-fait bon, & si vous... Doucement mon ami, reprit le Marquis, qui par politique normande ne vouloit pas se broüiller avec un si bon homme ; je sçai que vous avez de bonnes choses : je ne vous parle ainsi que parce que je suis un peu malade, & fort dégouté : Qu'avez-vous de meilleur ? L'Hôte, sans lui répondre, tira un rideau, fit exhibition de ses *pitances*, divisées en grandes, moiennes & petites, & rangées en bon ordre sur plusieurs tables dans l'enfoncement d'une grande cuisine.

Le Normand choisit une des

moiennes, se récria sur la modicité, commanda le potage, demanda une demie bouteille de bon vin, mais au plus juste prix; & attendant la soupe avec un air d'impatience famélique, il alla s'asseoir sur un banc près d'une petite table qui étoit près de moi. Comme je me retirois, il me reconnut, non sans quelque étonnement de me voir seule en ce lieu-là.

Ah ma Cousine, me dit-il, quelle agréable surprise! Eh qui vous amene ici? J'y suis venuë comme vous, lui répondis-je, pour les besoins de la vie: c'est ici que je prends mes repas, ajoûtai-je. Il ne sçavoit qu'en penser, me voyant assez propre, sçachant que j'avois quelque bien, & ne me trouvant point un air de fille à manger à l'Auberge; je n'ose, dit-il, vous prier de me faire l'honneur de ...

Vous faites bien, lui répondis-je : Et l'envie me prenant sur le champ de m'informer à lui des circonstances d'une affaire de nôtre Province, j'ose moi, continuai-je, vous prier de venir dîner avec moi. Je fis porter en même temps au logis ce que j'avois retenu, avec deux bouteilles d'un bon vin vieux que me gardoit l'Hôte. Je sortis, suivie du Marquis, & commandai, chemin faisant, une poularde & douze allouëttes. Nous arrivâmes dans mon petit manoir, le Marquis voulut me faire je ne sçai quel compliment, que je lui fis supprimer en le faisant asseoir auprès du feu. On approcha une petite table, où la nappe étoit mise dès la veille, & voulant effacer les impressions de l'Auberge, je lui parlai en ces termes :

L'appétit que je conserve éxactement comme une sauce précieu-

ſe & univerſelle me fait trouver excellentes les portions de l'Auberge que vous dédaignez. On m'en apporte ici toutes les fois que j'en demande. Seule, j'en vis frugalement. Quand j'invite quelqu'un, c'eſt autre choſe : Je traite mes amis ſelon leurs diſpoſitions, je leur fais bonne chere & bonne compagnie. Allons, continuai-je, commençons par les pitances & par ce bon vin, le reſte ne tardera gueres.

Le Couſin ſe mit à table dans un ſilence amiable & gracieux. Le potage aux choux, la tranche de bœuf & une compote, qui avoient leur petit mérite, furent expediez en maniere de prélude. Nous parlâmes ſobrement. Huit ou dix raſade bûës, & le roſt qui arriva, changerent le teint & les yeux du Couſin. Il connoiſſoit mon humeur ; il ne ſe contraignit point.

j'admirois, sans faire semblant de rien, & en paroissant exploiter aussi-bien que lui, l'espece de fureur qu'inspire la friandise, jointe à un rude appetit. La poularde étoit fine. Tout fut croqué jusqu'aux Os, parce que je servis assiduëment le Cousin. Alors il se rendit avec un soûpir, & loüa magnifiquement la volatile. Une bouteille de véritable vin d'Arbois, contribua au dessert. Le mérite en fut éxalté jusqu'au *divin*, avec des termes, un serieux & un air de felicité, qui me faisoit compassion. Peut-être en étois-je plus digne que lui; mais je ne puis voir, sans pitié, des hommes qui se croïent si superieurs aux autres animaux par les qualitez de leur ame, l'occuper toute entiere, d'un plaisir d'animal, & d'un plaisir aussi court que celui là.

Le Marquis, à qui le mérite du repas faisoit paroître ma personne

plus considerable, & qui m'aimoit beaucoup miéux qu'avant le dîné, voulut me marquer qu'il s'interessoit à ma fortune, en me faisant des questions sur les événemens de ma vie. Je lui promis mon histoire entiere, qu'il ne sçaura point. J'appris de lui ce que je voulus sçavoir. Nous étions encore au dessert. Je changeai le sujet de la conversation, & la fis devenir moitié raisonnable & moitié folle. C'est ainsi que je l'aime: il me semble qu'un peu de folie, sur tout de celle où il entre de l'esprit gaillard, est un assaisonnement pour la raison.

Sçavez-vous, dis-je au Marquis, que depuis quelque temps on a ici de nouvelles idées en Almanachs, & que cela est plaisamment inventé? Oüi vraiment, répondit-il; j'ai vû des Affiches fort divertissantes, sur un Almanach

contenant la Description de l'Isle des Rats, & un Almanach de l'Amour, ce me semble. J'espere, continua-t'il, en voir un Bachique l'année prochaine, & cela me fait songer qu'il ne faut pas négliger notre bouteille. Vous avez raison, lui dis-je, en serrant mon verre qu'il vouloit remplir; mais, liberté, s'il vous plaît: bûvez, & je vous annoncerai une nouveauté. Il but les yeux presque fermez, apparemment pour goûter sans distraction les charmes du vin d'Arbois: puis je lui annonçai l'Almanach gourmand, & le sujet de ce nouvel Ouvrage. Fi! dit-il, le vilain titre. Il faut que l'Auteur soit un des pourceaux d'Epicure. Le sujet est bon; mais le titre est dégoutant pour des gens délicats. Qui voudra dire du bien de cet Almanach? Que ne l'intituloit-on l'Almanach friand?

J'en euſſe donné cinq ou ſix, qui m'euſſent valu de bons repas: mais je n'irai point vanter un Almanach gourmand. Fi, encore une fois, ce titre-là eſt ſale, & permettez que je me lave la bouche avec une raſade.

Je voïois vuider la bouteille finale, en Spectatrice, mais agréablement; car j'aime à rendre les gens heureux, lors même que j'ai peu de goût pour leur maniere de l'être. La belle invention, s'écrioit le Marquis, d'avoir fait des vins délicieux d'un petit fruit qui n'a qu'un goût médiocre! Que cette liqueur a d'aimables vertus! Je ſens diſſiper mes idées mélancoliques. Mon eſprit ſe ſubtiliſe, s'éleve, & devient en même temps fécond. Je penſe des choſes que je n'oſe vous dire... mais pourquoi n'en bûvez-vous plus? Vous incommoderoit-il? Non. Les femmes boivent mieux

que cela quand il leur plaît, & il devroit vous plaire. Sont-ce les bienséances du Sexe, qui vous retiennent ? Ne peut-on pas sans les blesser, boire sa bouteille, avec un parent aussi discret que je le suis sans vanité ? Est-ce la Philosophie qui vous contraint ? Je ne le puis croire. Eh ! ne consiste-t'elle pas à se rendre heureux, & n'y a-t'il pas un bonheur actuel à boire doucement une liqueur exquise & avec un peu de reflexion ?

Sur ce pied, vous voilà Philosophe, lui dis-je, Monsieur le Marquis, mais de ces Philosophes pour qui l'on a fait un Almanach gourmand. Mettez dans votre Bibliotheque cette excellente liste de ce qui se mange chaque mois : car vous ne seriez qu'à demi heureux avec le bon vin. Joignez-y celle des sauces & des ragouts, le Cuisinier françois de la meilleure édi-

tion, qui est fort perfectionnée. Joignez-y encore... Joignez-y des rentes, interrompit tristement le Cousin. Ah! s'écria-t'il en soûpirant, vous me faites sentir mon impuissance, pendant que je voi tant de faquins opulens se gorger jusques à la satiété, jusqu'au dégoût, de ce qui peut faire la félicité d'un voluptueux délicat, qui sçait mettre des bornes à ses plaisirs pour en conserver le goût. A ces mots il tomba dans un morne silence. Eh quoi, lui dis-je, (pour me divertir & me tenir lieu des rasades que je ne buvois point) voilà donc, Marquis, toute votre Philosophie Bachique renversée par une réflexion. Avez-vous perdu le sentiment des vertus de ce nectar qui vous rendoit actuellement heureux, vous faisoit si bien jaser, & me donnoit autant de plaisir à vous entendre qu'il vous

en faiſoit à boire ? Faut-il qu'un homme qui penſe auſſi-bien que vous, un homme délicat que la nature ſeule a fait Philoſophe, qui peut trouver dans ſon eſprit des reſſources mille fois préférables à la ſatiété de ces faquins... La belle reſſource s'écria-t'il, en m'interrompant, la belle reſſource pour un homme réduit à la pitance de l'Auberge & au ripopé, que de penſer, raiſonner, méditer. Vous en parlez bien à votre aiſe, continua-t'il d'un air chagrin. Chaque Philoſophe ne l'eſt que ſelon ſon gout, & cela eſt bien naturel. Vous l'êtes ſpirituellement: repaiſſez-vous de ces mets-là. Pour moi, Philoſophe materiel, aſpirant, & non joüiſſant de par tous les diables, je tends aux réalitez : je voudrois joüir d'objets palpables qui euſſent plus de conſiſtance, que des penſées ; de ces choſes dont on fait des proviſions, qui

ont un goût, une valeur, un mérite, au dire de tous les hommes & des ſpeculatifs mêmes. Ma Philoſophie en veut au bonheur actuel, & non pas aux idées du bonheur, dont les livres & les têtes de Philoſophes ſont remplis; je ne pourrois être que miſerable avec des idées, fuſſent-elles auſſi exquiſes que les plus belles de Paſcal. Non-ſeulement le métier de penſer, n'accommode gueres un tempérament; je le crois encore très-mal-ſain. Prenez-y garde; c'eſt un avis que je vous donne en bon parent. Plus on penſe, moins on a de corps: moins on penſe, plus on a d'embonpoint, de force & de ſanté. Tous ces biens là ſont le partage des ſots, me direz-vous. Soit; mais ils les doivent au peu de commerce qu'ils ont avec la penſée. Elle n'eſt bonne qu'à faire la ſuperbe pauvreté des ſpeculatifs, & ſous

vent leur ſuperbe folie. Voilà leur partage ; au moins bien peu ſe ſauvent de la ſechereſſe du corps, ou des vuides qu'elle fait dans leur cerveau. Au diable l'excès de penſer. Il eſt plus pernicieux que tous les excès de l'animal. On dit que ce Paſcal fut ſec comme une Momie, tourmenté de mille maux, uſé de bonne heure, & qu'il mourut dans la fleur de ſon âge. Les penſées conſumerent le corps qui le faiſoit vivre, & le tuerent. Il falloit que cet homme *là* penſât plus qu'il ne vouloit. Hélas je ſuis ſouvent de même ; & cette incontinence forcée contribue avec la diette à me rendre *auſſi* ſec que lui. Les penſées m'accablent, me ſuivent par tout, m'empêchent de dormir, me réveillent quand je dors, m'uſent & me détruiſent ; mais c'eſt malgré-moi. S'il plaiſoit à la Fortune, j'en ſerois

bien-tôt débarrassé. Si je faisois bonne chere, en bonne compagnie; si j'étois couché mollement, vêtu d'un habit moëlleux, logé dans un Appartement bien clos & bien chaud; si j'avois de ce métail avec lequel on se rend maître des plaisirs, & même des cœurs quand on est libéral, je joüirois beaucoup & penseroispeu. Voilà l'unique recette pour être un philosophe heureux par la bonne disposition de son être. Alors, on pense, quand le cœur en dit, mais à des choses agréables, à ses plaisirs passez, ou à ceux qu'on se prépare: car pour les présens je m'en tiendrois à les goûter. Encore une fois ma Philosophie est très peu réfléchissante: elle n'est propre qu'à joüir: hors la joüissance, elle n'est qu'une disposition, qu'une aptitude. Mais qu'on l'enrichisse du métail, de ce bien universel qui met en état de s'ap-

p oprier les autres, je me charge d'être un Philosophe tranquile, heureux, aimable, utile à mes amis, à mes domestiques, à quantité de Marchands & d'Ouvriers, & à une partie du Public même. Je ne ferai ni livres ni réfléxions. Je ferai des choses; je ferai un Philosophe pratique; & si je n'ai pas plus de partisans que vous, je consens que vous me mettiez au-dessous du plus creux speculatif de ces fous appellez Philosophes, anciens ou modernes, de quelle Secte il vous plaira.

J'écoutai agréablement ce plaidoier, quoiqu'il me parût plein de *sophismes*. Je défendis les friandises de l'esprit & le bonheur idéal. On verra mon plaidoier dans une autre Feüille.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux: *La Quatorziéme Semaine de la Spectatrice.* A Paris le 5. de Jrnvier 1729.

CAMUSAT.

LA SPECTATRICE,

Quinziéme Semaine.

JE me trouvai hier par hazard chez une Dame de mes amies, pendant qu'elle faiſoit manger elle-même de la boüillie à un de ſes enfans. Dans le même temps, une Nourrice en faiſoit téter un autre par ſon ordre. Cette ſcene, triviale ſans doute pour quantité de Lecteurs, à cauſe qu'elle eſt peut-être trop natu-

relle, me parut digne d'une Speculation. Les Philosophes ne méprisent point la nature, pas même dans les plus petites choses.

Le premier de ces enfans, après avoir avalé de bonne grace une certaine quantité de boüillie, paroissoit rassasié : mais accoûtumé à obéir à une mere vigoureuse, qui ne souffre point de résistance, il mangeoit le reste en rechignant.

Je n'approuvois pas cette contrainte ; cependant je ne disois mot : Mais la Dame qui est pénétrante, jugeant de ma pensée par mon silence, fit une petite apologie de sa conduite. Cette boüillie, disoit-elle, est excellente, & il n'y en a plus gueres dans le poëlon : Elle ne peut lui faire de mal. D'ailleurs il faut que les enfans soient nourris, & il fera bien de la manger, ajoûta-t-elle, en le regardant d'un air imposant, qui

fit ſon effet ; car le pauvre petit avança auſſi-tôt la tête, faiſant la moitié du chemin & ouvrit la bouche une fois trop grande ; dont mon amie fut fort contente. La boüillie fut achevée & le Poëlon bien graté.

Enſuite regardant l'autre enfant qui commençoit à lâcher le téton : allons Nourrice, lui dit-elle, il faut l'inviter. Ne ſçavez-vous pas qu'un enfant ne peut téter trop d'un bon lait comme le vôtre. Le pis aller eſt qu'il rende ce qu'il aura pris de trop : j'aimerois voir cela de temps en temps, car c'eſt une marque que l'enfant ne manque point de lait.

Malgré toutes ces raiſons, l'embrion n'en vouloit plus : ce qui fâchoit la Maman. Ah que je te ferois bien téter, diſoit-elle, ſi tu étois capable de correction comme ton aîné : va, je t'attends à ſon

âge. Eh quoi, lui dis-je, voulez-vous qu'il vuide ces deux groſſes mamelles, comme l'autre a fait le poëlon..... Mademoiſelle, interrompit la Dame, quand vous aurez des enfans vous leur ferez faire diette. Je voudrois bien en voir un élevé par une Philoſophe. Allez, mon amie, mêlez-vous de vos Livres. Vous avez *vos* raiſons pour penſer de cette façon-là: J'ai les miennes pour faire ce que je fais: En un mot je gouverne mes enfans en bonne *mere*, & ſelon la meilleure *méthode*.

Telles étoient ſes raiſons. L'Epoux de la Dame qui étoit preſent avoit apparemment les *ſiennes* pour ſe taire. Peut-être eſt-il de ces gens qui ne ſe mettent point en peine de la petite éducation de leurs enfans, la regardant comme une affaire de ménage. Enfin j'avois auſſi de mon côté de bon-

nes raiſons pour laiſſer faire & ne rien dire : ce qui eſt preſque toûjours le parti le plus ſage, car mon amie a ſa maniere de penſer qu'elle croit la bonne, & même la meilleure, comme tant d'autres, & c'eſt, à ſon avis, choquer la raiſon que de conteſter avec la ſienne. Mais je ne puis garder ce ſilence politique avec mes amis ; la franchiſe m'a toûjours paru une qualité eſſentiellement amicale, ſauf les adouciſſemens convenables. J'en ſuis aſſez perſuadée pour me croire plus aimée d'une amie qui oſe être d'un ſentiment contraire au mien & me découvrir ſagement mes torts, que de celui qui m'offre un argent qu'il ſçait bien que je ſuis en état de lui rendre : ſoit dit ſans diminuer le mérite des ſervices pécuniaires, qui eſt grand : Je le connois par experience : mais l'autre eſt

eſt grand auſſi, & d'une rareté qui en releve bien le mérite dans notre miſerable ſiécle; premiere digreſſion. Cela veut dire que je me ſens en humeur d'en faire d'autres.

N'étant donc politique que pour adoucir les veritez déſagréables; vous faites trop manger votre enfant, dis-je à cette Dame, ou je me trompe fort. Ecoutez, continuai-je, ce que je vais vous dire, comme une fantaiſie, ſans conſequence. Il eſt vrai que ce trop de nourriture eſt peu de choſe, mais vous l'accoûtumerez peu à peu à charger ſon eſtomach de ce ſuperflu, & à de petits excès qui augmenteront avec l'âge; enfin à paſſer les bornes que la nature a preſcrites. Elle les marque déja ſenſiblement dans ſon temperament par le dégoût dont je me ſuis apperçûë: c'eſt qu'elle a ſon

compte, comme dans un petit chien qui ne veut plus téter quand il a le sien. Heureusement pour ces petits animaux, poursuivis-je en riant, les chiennes ne raisonnent point sur leur éducation comme nous autres femmes, & ne s'avisent point de forcer leur instinct. Jamais petit chien ne fut invité à téter plus que son saoul; encore moins tapé par sa mere, pour avoir laissé un petit os qu'elle lui abandonnoit. Elle le prend doucement pour elle, au refus de son fils, ou le laisse comme lui, si elle en a satieté. Cela n'est-il pas mille fois plus raisonnable que nos maximes. Pendant que les enfans des bêtes ont besoin de leurs meres, celles-cy sont toûjours également prêtes à leur donner les alimens qu'elles possedent, & à les laisser digerer en repos quand ils sont rassasiez. Pourquoi,

continuai-je plus ſerieuſement, dédaignons-nous d'imiter des bêtes à qui nous reſſemblons par tant d'endroits humilians. Les copier dans ces choſes-là, ce ſeroit leur reſſembler moins que nous ne faiſons. Mais il nous faudroit de la raiſon pour deſcendre de notre prétenduë ſuffiſance à cette ſimplicité des bêtes & de la nature, & c'eſt un outil qui nous manque dans les plus grands beſoins. Nous avons une prétenduë raiſon qui n'eſt qu'une véritable folie, féconde en miſeres, qui influent preſque continuellement ſur nous & ſur notre poſterité. Oüi! la folie n'eſt que cette fauſſe raiſon que toute ſa pénétration ne peut mettre au niveau de l'inſtinct naturel & droit qui détermine l'animal, par les ſeules convenances, dont la nature ne refuſe le ſentiment que dans quelques excep-

tions qui ne font rien à la maxime generale que je voudrois ſuivre éxactement à l'égard des beſoins du corps.

Pendant que je parlois ainſi ; la Dame, dont la Philoſophie ne vouloit pas joûter contre la mienne, peut-être par mépris, que ſçai-je ? La Dame, dis-je, me regardoit fixement avec deux beaux yeux qui ne paroiſſent point dociles, & mon petit ſermon moral étant fini, elle fit ſans parler un branlement de tête que j'expliquai à peu près ainſi.

Pauvre philoſophe, philoſophe imbécile, que ton raiſonnement eſt pitoïable ! Tu ne t'apperçois pas que tu es hors de ta ſphere. Tu veux parler enfans, & tu n'en connois que la figure. Pour moi j'en puis parler ſçavamment, mais ce ne ſera pas avec toi. Je n'aime pas à ſemer les perles. Tant y a

que j'ai raiſon, & que tu as tort.

Je trouvois ce raiſonnement définitif & ſans réplique, comme fondé ſur le grand principe que j'ai cité quelque part, *ma raiſon eſt la raiſon, &c.* car c'eſt le principe general des deux ſexes, des ſçavans, des ignorans, des eſprits admirez & du vulgaire, des Ciceróns, des Paſcals, des Bailes: il n'eſt donc pas étonnant que ce ſoit auſſi celui des femmes qui chargent l'eſtomach de leurs enfans par raiſon; & de certains Lecteurs qui jugeront de cette Feüille par leur jugement unique & excluſif à tous autres jugemens contraires.

Mais me voilà retombée dans le Chapitre de la raiſon. Il faut que ce ſoit là ma folie. Plaiſante folie! Comment concilier cela? Mais, que n'a pas concilié l'eſprit humain dans tous les ſiécles? le

nôtre triomphe en extravagances ; & moi je me signale peut-être, parmi cette espéce de foux, qui concilient des choses oppofées. Ce qui me console, c'est que ma folie meurt d'envie d'être raisonnable ; & cependant quand on la traite de *déraison*, elle n'en fait que rire. N'est-ce pas là un caractere de folie extraordinaire ? Plut à Dieu que deux ou trois de mes Confreres, qui ont bien de l'esprit, fussent d'aussi bonne composition que moi : Les disputes seroient douces & piquantes, comme de certains Cidres délicieux. Quel Nectar pour une folie amoureuse de la raison ! Mais elles ne sont que piquantes, parce que chaque fou pense que *que sa raison est la raison*, & le croit si fort, qu'il se fâche quand on ne veut pas penser comme lui. Songe, Lecteur, aux esprits faux

de ta connoiſſance, pour voir ſi j'en connois le ridicule. Bien entendu que tu t'excepteras comme raiſonnable ; mais de grace, ſur quel fondement ?

Une preuve de la docilité de ma folie, c'eſt qu'entendant lire il y a quelque temps dans une Compagnie où je me trouvai, l'eſpece de ſatyre que j'avois faite contre la raiſon humaine, je vis qu'elle ne plaiſoit à aucun de l'Aſſemblée. L'un diſoit, cette Feüille eſt pleine de ſophiſmes : Un autre, que les raiſonnemens en étoient puremant ſceptiques. D'autres en parlerent d'une autre façon : car tout le monde peut parler de la raiſon, juſqu'aux imbéciles. Mais je remarquai entr'autres un certain homme d'eſprit plat. Il en voulut dire ſa *ratelée*, qui fut, que ce ſujet de raiſon qui ſe croit la plus ſaine, ſans ſçavoir pourquoi,

étoit froid & point du tout interreſſant.

Le pauvre homme n'aura jamais de quoi s'y interreſſer en homme raiſonnable. Je doute fort qu'il ſçache ce que c'eſt que penſer. Ce qu'il y a en lui de penſant, eſt fait de maniere à ne pouvoir ſe retourner ſur lui-même. Qu'il a de confreres, francs chevaux, ſous la figure humaine! La faculté de penſer ne lui manque pourtant pas tout-à-fait. Mais il ne s'en ſert que le moins qu'il peut, comme d'un outil néceſſaire à quantité de choſes communes.

Il ſe renferme en ce qu'il appelle d'uſage pour la vie, & d'interreſſant pour les gens qui n'ont point d'autre ambition. Etre habillé proprement & dans le meilleur goût, aller en fort bon ordre au caffé, en prendre quelques taſſes, & y reſter trois ou

quatre heures, y voir aller & venir quantité de gens qui n'ont dans toute leur vie d'autre affaire que de passer le temps, l'y passer aussi, emmener dîner quelqu'un de ces hommes oisifs toûjours prêts à acheter un repas, de trois ou quatre heures de complaisances; aller à la Comédie ou à l'Opera; regarder, lorgner; trouver un endroit de la Piece bon; un autre passable, & un autre détestable: Qualifier de même *les* Acteurs; saluer des gens de sa connoissance, ou rendre des saluts: entretenir un voisin de Spectacle, de ce qu'on a fait *dans* la journée, ou donner une semblable audience: Retourner chez soi; souper; approuver ou blâmer les ragoûts: Traiter d'empoisonneur un pauvre diable de Cuisinier, parce qu'on a le goût empoisonné par l'intemperance; Par-

ler du plaiſir qu'on a eû de boire de *jolis* vins de tel & tel canton : s'appercevoir que Bacchus fait deſcendre Morphée; & enfin, aprés avoir ainſi paſſé la journée, ſe déterminer à aller goûter les charmes d'un doux ſommeil, trouvant des charmes à être mort juſqu'au lendemain. Quel outil ſpirituel faut-il pour tout cela ? quelle doſe de raiſon ? C'eſt celle du Héros à qui j'ai eû l'honneur de déplaire en critiquant la raiſon humaine qu'il ne connoît preſque pas.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sçeaux: *La Quinziéme Semaine de la Spectatrice*. A Paris le 5. de Mars 1729.

CAMUSAT.

TABLE.

PREMIERE SEMAINE.

Dessein de la Spectatrice en cet Ouvrage. Origine de l'Auteur. Elle parle des Amours de sa Mere, & de ceux de son Pere présomptif. Quelques traits de leur Histoire. Leur Mort. Education de la Spectatrice. Sa résolution de paroître dans le monde sous l'habit d'homme, & sous celui de femme quand il lui plairoit.

II. SEMAINE.

Réfléxions sur Montagne; ses Critiques; son amour propre, celui de la Spectatrice. Sentimens de l'Auteur sur le Mariage: Que cet engagement ne convient point à une femme qui pense d'une certaine façon. Misere du Mariage. Que les Philosophes sont peu

propres à peupler le monde, encore moins à le réformer. Folie ridicule des Philoſophes de l'un & de l'autre Sexe. Moyen ſimple & excellent que pratique la Spectatrice pour connoître ſa portion de folie, & pour s'en guerir. Critique générale des Mœurs. Remarques particulieres ſur celles des Grands.

III. SEMAINE.

Réflexions faites dans une Baſſe-Cour. Petite comparaiſon du monde des hommes à celui des bêtes. Comparaiſon de la fierté des animaux, ſoi-diſans raiſonnables, à celle de certaine bêtes. Autre comparaiſon de l'amitié des bêtes, (vraie amitié,) à celle des hommes : que celle des hommes eſt inferieure à l'autre à proportion que l'eſprit domine en eux ſur le cœur : & que l'amitié des ſots eſt preſque toûjours la plus eſtimable, parce qu'on eſt d'un meilleure commerce par le cœur que par l'eſprit.

IV. SEMAINE.

Le gros lot de miſeres eſt pour les femmes dans le mariage, & auſſi dans l'amour. Petite Hiſtoire à ce ſujet d'une fille qu'une diſgrace détermina à faire le métier de Soldat. Queſtion : Qui eſt le plus foible en amour, ou de l'homme ou de la femme ? Sottiſe du mépris d'un Sexe pour l'autre, &c.

V. SEMAINE.

Penſées ſur un Ouvrage qui a paru ſous le titre de LA MECHANTE FEMME. *Combat de deux Femmes à l'occaſion de ce Livret.*

VI. SEMAINE,

De la maniere d'aimer des Turcs ; de leurs Serails. Que quantité de François ont à peu près le caractere Turc en amour, & penſent de même ſur le chapitre des Femmes. Idée de faire une Colonie de ces Gens-là, & de les faire gouverner par une Femme Préſidente d'un Senat, &c.

VII. SEMAINE.

Contre la Satyre de Deſpréaux, qui commence ainſi : De tous les animaux, &c. *Courtes réflexions ſur l'immenſe ſottiſe du genre humain. Qu'il ne faudroit, pour être heureux, que des goûts ſimples & paiſibles. Que les grandes paſſions rendent les hommes ſemblables à des Chevaux fougueux. De l'inſtinct humain, ſouvent pire que celui des Bêtes. Que cet inſtinct ſeul rend la mort terrible pour une infinité de miſerables à qui la vie eſt à charge. Bonheur des animaux qui ne la connoiſſent point. Oppoſition de l'inſtinct à la raiſon : Que la raiſon n'eſt preſque point humiliée, ni par la vûë de l'inſtinct auquel elle s'abandonne, ni par la miſere de ne pouvoir compter ſur elle-même dans les paſſions & dans les differens âges de la vie. Preuve de l'extrême folie des hommes, même les plus ſpirituels & les plus ſages, à un très petit*

nombre près, par la supposition que chacun reçût le pouvoir de se réformer, & de se perfectionner selon son goût & ses lumieres.

VIII. SEMAINE.

La Spectatrice est dupée par un de ces gens qui ont l'art d'excroquer de la reconnoissance & de l'amitié. Qu'il faut regarder la plûpart des hommes comme des loups apprivoisez & toûjours dangereux. Elle les compare à de certains honnêtes morts qu'elle a trouvé le secret de voir quelque fois en songe. Elle donne son secret pour rêver à ce qui fait plaisir. Relation d'un songe où elle a vû les deux Catons, Seneque, Montagne, saint Evremont, Petrone, & autres.

IX. SEMAINE.

Des Personnes curieuses de voir faire des éxécutions sur les Malades ou sur les Criminels. Histoire d'un honnête homme que son Pere ne détermina qu'avec beaucoup de peine à lui

ſucceder dans la Charge de Lieutenant Criminel, &c.

X. SEMAINE.

Du peu de goût pour les plus grands plaiſirs. Que ceux de l'amitié ſimpatiſante ſont des plus conſiderables : mais que le penchant & la ſimpatie ont beſoin d'un guide, qui eſt la raiſon & la bonne Philoſophie du cœur, comme de l'eſprit, ſans quoi l'amitié n'eſt que vulgaire, & peu ſolide malgré toute la bonté du cœur, & toute la force du penchant à aimer & à ſervir.

XI. SEMAINE.

Speculation de nuit. Uſage de l'inſomnie & la faculté de penſer dans le calme & la quiétude d'une nuit tranquile. Comparaiſon des mouvemens & des battemens d'une pendule à ceux du corps humain, & de celui-ci à la partie de nôtre Etre qui penſe, par l'extrême difference de leurs fonctions. Méditation ſimple & naturelle de l'ame ſur elle-méme. Des concerts

de la raiſon, & du ſentiment. Du bonheur des ſens, & de celui de l'intelligence. L'homme n'eſt pas pour lui-même interieurement ce qu'il y a de plus interreſſant : il n'eſt gueres occupé que de ſon extrinſeque, *comme les Coquettes, &c.*

XII. SEMAINE.

L'Auteur en marchandant des coëffes de papier pour hommes, en voit de toille cirée faites pour femmes, & d'une autre forme. On lui dit que les têtes de femmes ſont faites autrement que celles d'hommes. Elle s'égaïe & moraliſe en même temps ſur cette difference exterieure, & ſur celles du dedans des têtes.

XIII. SEMAINE.

Diſputes ou combats de raiſons comparez à un combat de cocqs. Les eſprits faux raiſonnent comme digerent les eſtomacs viciez. Yvreſſe de chaque raiſon qui veut décider, parce qu'elle ſe croit la raiſon même. Incapacité,

peut-être générale, de correction là-dessus.

XIV. SEMAINE.

Pensées au sujet de l'Almanach gourmand, qu'on avoit annoncé pour l'année 1729. L'Auteur régale un Normand gourmand & friand, de ceux pour qui un tel Almanach semble être fait & qui ne connoissent point les friandises de l'esprit, ni le bonheur idéal. Discours sensuel de ce Normand.

XV. SEMAINE.

Speculation sur le sujet trivial d'une mere qui fait téter & manger deux de ses Enfans tant qu'elle peut. Comparaison de la petite éducation des hommes à celle des Bêtes, &c.

FIN.

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY 9 JAN 1996 OF OXFORD LIBRARY

951567

Jammes

28. II. 95

[VOLT.]